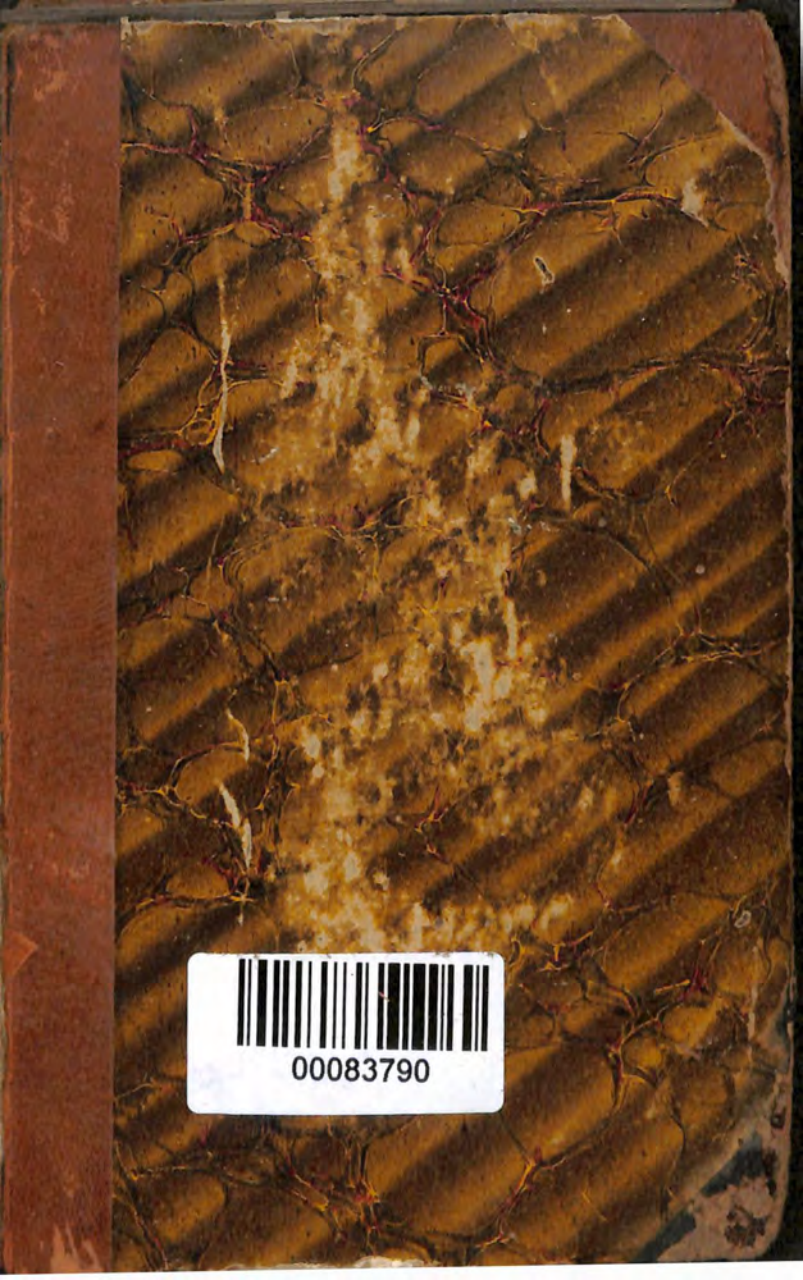
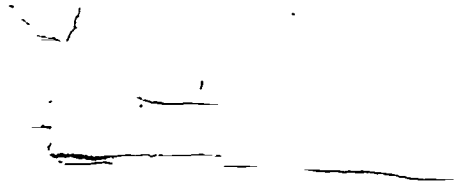

00083790

BOMBAY BRANCH
OF THE
Royal Asiatic Society.
CLASS

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 16 January, 2016

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,
RUE DES MAÇONS-SORBONNE, N° 13.



a Überlingen ce 9 Juillet 1797.

Je connois, mon cher Castres, votre attachement, votre zele et votre intelligence; je serois bien faché si je vous avois fait de la peine, ce n'étoit assurement pas mon intention.

Ce que vous me mandez, ne m'étonne point du tout; je le soupçonnois deja, mais j'opposerai la patience et la fermeté, a l'intrigue et a l'oppression; remettez cette Note, quand vous l'aurez lu, mais qu'on me donne le tems; et tâchez qu'on me laisse tranquille.

[illegible]

[illegible]

RELATION

D'UN VOYAGE

SUR LE BORD SEPTENTRIONAL

DE LA MER D'AZOF

ET EN CRIMÉE,

DANS LA VUE D'Y ÉTABLIR UNE COLONIE D'ÉMIGRÉS;

83790

PAR

LE COMTE DE CASTRES,

Lieutenant du Génie, actuellement Maréchal-de-Camp d'État-Major, l'un des commissaires envoyés à cet effet par S. A. S. le prince de Condé.

AVEC UN FAC SIMILE D'UNE LETTRE DE MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONDÉ.

At priùs ignotum ferro quàm scindimus æquor,
Ventos et varium cœli prædiscere morem
Cura sit, ac patrios cultusque habitusque locorum,
Et quid quæque ferat regio, et quid quæque recuset.

Georg., lib. 1.

PARIS,

A. J. KILIAN, libraire, rue de Choiseul, n° 3;
CH. PICQUET, géographe ordinaire du Roi et de S. A. R. Mgr. le duc d'Orléans, quai Conti, n° 17.

M. DCCC. XXVI.

Fo 914.77
Cas/Kel
83790
Ref
914.776

PRÉFACE.

La relation qu'on offre ici au public a été rédigée à Dubno immédiatement au retour du voyage dont elle rend compte. Elle n'avait d'abord été destinée qu'à me rappeler à moi-même les principaux renseignemens recueillis sur la possibilité de réussite, et les avantages probables d'un projet auquel la suite des événemens pouvait encore une fois forcer de recourir, comme dernière ressource. Rentré en France à l'époque de l'amnistie de 1802, les temps n'étaient pas favorables à sa publication. Après les deux restaurations, l'exagération des partis me la fit encore différer. Plus tard, les travaux dont j'ai été chargé, et qui ne

furent un instant interrompus que par les fonctions de chef du service topographique à l'armée d'Espagne, m'en ôtèrent le loisir. Peut-être tous ces retards ont-ils laissé passer le moment favorable.

Cependant l'établissement d'une colonie d'émigrés ayant à la tête un prince du sang qui, nouvel Énée, serait venu apporter ses pénates sur un sol étranger, eût été un fait assez remarquable pour qu'on puisse supposer dans quelques personnes le désir de s'assurer si ce projet a réellement existé, jusqu'à quel point et sous quelles conditions il était praticable, et quelles furent les circonstances qui en empêchèrent l'exécution. D'autres pourront trouver quelque intérêt aux détails relatifs à la manière dont se sont peuplés et se peuplent sans doute encore

des anciens déserts qui forment aujourd'hui la Russie méridionale; aux différences qu'y présente, comparé avec le nôtre, le mode d'agriculture qu'on y suit; à l'importance dont sera sans doute un jour pour l'empire russe une vaste province qui, dans la beauté de son climat, dans la fertilité de son sol, offre le germe d'une prospérité indéfinie, ou qui n'aurait d'autre borne que celle de l'industrie et de la perfectibilité humaine, secondées de tous les secours que lui donnerait un gouvernement protecteur. Enfin les géographes recueilleront peut-être avec plaisir, malgré leur exiguité, quelques notions topographiques et statistiques sur un pays qui n'est pas encore très-connu. Tels sont les motifs qui m'ont déterminé à livrer cet ouvrage à l'impression. On pourra présumer qu'il en est en-

core d'autres qui me sont personnels. Je ne chercherai pas à dissiper ces soupçons. La récompense d'un militaire est aussi dans la manifestation de la confiance qu'il a su inspirer, et j'attache trop de prix aux témoignages que j'ai reçus de celle d'un prince célèbre, pour négliger l'occasion de les faire connaître, et de justifier l'auguste compagnon de ses travaux et de sa gloire de la bienveillance avec laquelle il a daigné me récompenser en 1823, encore plus de mes services passés que de ceux que je m'efforçais de rendre à la cause royale dans l'emploi que je remplissais à son état-major général.

Il me reste à parler du plan de cet ouvrage.

J'ai cru devoir faire précéder la relation du voyage d'une introduction qui

donnât la composition du corps de Condé, et relatât succinctement les principaux événemens militaires auxquels il avait pris part. J'y ai trouvé l'occasion, au moyen d'un petit nombre de notes, de faire pressentir la position souvent difficile et toujours désagréable dans laquelle le prince s'est presque constamment trouvé. Je donne dans le courant et à la suite de la relation le texte des mémoires remis successivement au prince à mesure que les renseignemens que nous étions chargés de prendre se multipliaient. Pour montrer dans un épisode de la guerre comment le courage individuel des émigrés les a presque toujours tirés des fâcheuses positions où les mettait souvent l'inexpérience des chefs que le tableau d'ancienneté avait mis à la tête de presque tous les corps, je suis

entré, dans un dernier chapitre portant le titre de *Conclusion*, dans les détails de l'affaire de Constance. Enfin j'ai terminé par le récit de circonstances du licenciement général au commencement de 1801, qui prouvent avec quelle sollicitude et quelle générosité le prince de Condé sut conserver à la France royaliste les braves de toute classe qu'elle lui avait pour ainsi dire confiés, malgré les honteuses manœuvres des agens subalternes étrangers, qui espéraient abuser de la position où ils venaient de les mettre. Heureux d'avoir trouvé une ou deux occasions de jeter quelques fleurs sur la tombe d'un prince infortuné, que son noble caractère, autant que sa fin prématurée et les circonstances horribles de sa mort, rendent à jamais digne des regrets de tous ceux qui l'ont connu!

INTRODUCTION.

Pendant la campagne de 1792, l'armée des émigrés avait été partagée en trois corps. Le premier, et le plus considérable, sous le commandement des princes frères du roi Louis XVI, avait suivi l'armée prussienne en Champagne, et partagé ses désastres ; le second, fort inférieur en nombre, aux ordres du prince de Condé, était resté sur le Rhin avec une armée autrichienne ; et le troisième, commandé par le duc de Bourbon, avait, pendant toute la campagne, cantonné aux environs de Namur.

Après la retraite de Champagne, tandis que, trahis par la fortune, et abandonnés par les mêmes alliés qui depuis leur ont fait payer si chèrement leurs services, les princes, manquant eux-mêmes du nécessaire, s'étaient vus forcés

de licencier à Liége le premier et le dernier de ces corps, le second, qui, à l'entrée de l'hiver, avait pris ses quartiers autour de Fillingen, dans la Forêt Noire, semblait, par les mêmes motifs, devoir bientôt éprouver le sort des deux autres. Car le prince de Condé, qui déjà avait engagé ou vendu sa vaisselle et ses pierreries, pouvait d'autant moins soutenir désormais ses corps soldés, que les officiers et les gentilshommes, réunis en compagnies, ayant eux-mêmes épuisé leurs dernières ressources, étaient depuis long-temps à sa charge.

Ce fut dans ces circonstances que, le prince de Condé s'étant adressé à l'impératrice de Russie pour lui demander un asile dans une des provinces de ses vastes états, Catherine eut la première idée de l'établissement, en Tauride, d'une colonie militaire française, et qu'elle en remit le plan au vicomte de Montesson, qui le rapporta au prince, dont il était aide-de-camp,

avec l'argent nécessaire pour faire la route. Mais déjà la position du prince avait changé; son corps était passé à la solde d'Autriche, et le projet de colonisation en Crimée fut sinon abandonné, du moins indéfiniment ajourné.

Par une capitulation avec l'empereur d'Allemagne, il avait été stipulé que le corps de Condé serait considéré comme un pareil nombre de troupes d'infanterie, cavalerie et artillerie organisées à l'autrichienne; qu'il recevrait la même solde et les mêmes allocations en vivres et en fourrages; mais que le prince resterait libre de les répartir dans telle proportion qu'il lui plairait entre les individus de son corps. S. A. S., considérant qu'en sortant de France, les sacrifices de chacun avaient été les mêmes, avait décidé qu'il n'y aurait aucune différence entre les traitemens, et que ceux des officiers-généraux et supérieurs seraient fixés au même taux que ceux des officiers subalternes et des gentils-

hommes ; en sorte que, par un contraste singulier, l'égalité s'établit, sous ce rapport, au milieu de l'armée émigrée avec plus de réalité que dans les rangs de l'armée républicaine (1).

Cet état de choses, pendant lequel le corps de Condé, à l'exception de la part très-active qu'il prit à la campagne de 1793, resta cantonné dans le Brisgau et l'Ortenau, pour y garder la ligne du Rhin, dura jusque vers le milieu de 1795. Ce fut pendant ce temps que les Anglais, tirant parti pour eux-mêmes des opinions et des préjugés qui divisaient les émigrés, organisèrent ces régimens à cocardes noires et à cocardes blanches, composés, les uns, de ceux qui, perdant tout espoir du côté de la France, faisaient dépendre désormais tout leur avenir de

(1) Un autre trait de ressemblance que l'on trouve entre ce qui eut lieu en France et ce qui se passa au corps de Condé consiste en ce que les compagnies de gentilshommes, comme celles des gardes nationaux, se choisirent elles-mêmes leurs officiers.

l'Angleterre, et les autres, de ceux qui, ne désespérant pas du salut de la patrie, ne croyaient pouvoir combattre que sous les couleurs de leur pays. Toutes ces levées, que l'Angleterre opérait dans l'unique but de se procurer des mercenaires à employer dans ses intérêts partout où elle en aurait besoin, affaiblirent considérablement le corps de Condé (1). Beaucoup d'officiers

(1) Il y a sur les moyens de recrutement qui furent employés alors quelques révélations qui n'ont pas encore été faites. Si le commerce est un état respectable, il n'arrive que trop souvent que des négocians le déshonorent par des spéculations honteuses. A l'époque dont on parle, on vit vendre sur le Rhin la chair des royalistes français, comme on vend aujourd'hui au fond de la Méditerranée celle des chrétiens grecs. Le théâtre de la guerre était en avant de Mayence, et c'était dans cette ville, et de là à Francfort, qu'arrivaient tous les déserteurs et les prisonniers français, ainsi que les réfugiés de la Belgique et de la rive gauche du Rhin. Des négocians de cette dernière ville imaginèrent de se faire entrepreneurs de recrutement; ils se mirent en rapport avec les nouveaux régimens qui se formaient à la solde anglaise, et avec ceux de Rohan et de Bussy, qui étaient depuis long-temps à celle des Autrichiens, et il fut convenu qu'on leur abandonnerait une partie de la prime accordée aux hommes par les deux gouvernemens. L'accord ainsi fait, chaque régiment eut en ville ou dans les environs un dépôt où le négociant versait ses recrues à mesure qu'il les faisait; mais il ne les y perdait pas de vue. Aussitôt que

l'abandonnèrent pour entrer, même souvent comme sous-officiers, dans les nouveaux régimens. Mais il fut plus difficile de les recruter de soldats, et ce ne fut qu'après avoir reconnu l'impossibilité de les compléter tous, et après en avoir vu quelques-uns, qu'il avait complétés avec beaucoup de peine et à grands frais, se désorganiser quand il fut question de les embarquer, que le gouvernement anglais comprit

---

par ses agens il était informé du jour où ils devaient être dirigés sur le régiment, des embaucheurs placés sur la route parvenaient souvent à débaucher une partie ou la totalité du convoi, quelquefois même aussi l'escorte qui l'accompagnait. Ainsi, remis à la disposition du négociant, ils étaient par lui revendus à un autre régiment, et des moyens pareils étaient de nouveau employés pour les débaucher encore. Il est vrai que souvent les déserteurs finissaient par être pris, passés aux verges, pendus ou fusillés ; mais qu'importait au négociant ! Il avait encaissé le prix de leur sang, et continuait sur d'autres la même spéculation. On a su aussi que des colonels s'étaient entendus avec les officiers d'une puissance voisine, et leur avaient emprunté plus ou moins de leurs soldats pour passer la revue des commissaires anglais. Mais au moins ici il n'y avait pas mort d'hommes, et tout le monde y trouvait son compte, jusqu'à ceux qu'on trompait ; car ils étaient chargés de passer les marchés pour la nourriture, l'habillement et l'équipement de ces soldats postiches.

enfin que le meilleur moyen de tirer parti des émigrés était de leur laisser pour chef un de leurs princes ; et qu'il se détermina à prendre le corps de Condé à sa solde, et à réunir, pour en augmenter la force, tous les moyens qui étaient à sa disposition. Dans cette vue, tous les cadres des régimens à cocardes blanches y furent renvoyés; de nouveaux corps d'infanterie et de cavalerie y furent formés, les anciens furent complétés; la solde des régimens nobles fut augmentée, les officiers reçurent les appointemens de l'emploi qu'ils occupaient; enfin le recrutement, pour lequel de grandes facilités furent accordées par l'empereur d'Allemagne, était en pleine activité quand la campagne de 1796 s'ouvrit.

En entrant en ligne, la composition et la force du corps d'armée était à peu près comme il suit :

ÉTAT approximatif de la composition et de la force du corps de Condé à l'ouverture de la campagne de 1796.

		Compagnies.	Bataillons.	Effectif.	Escadrons.	Effectif.
	AVANT-GARDE.					
	S. A. S. le duc d'Enghien.					
Brigade de Lanan.	Légion de Roger de Damas, ci-devant Mirabeau		2	800		
	Régiment de Hohenlohe-Barteuslein		2	1000		
Brigade de Thumery.	Hussards de Roger de Damas				4	400
	id. de Bachy				4	400
	id. de Carneville				1	100
	TOTAL		4	1800	9	900
	CORPS D'ARMÉE.					
	S. A. S. le prince de Condé.					
	Infanterie.					
Brigade de Mazancourt.	Régiment noble à pied		2	1200		
Brigade de Salgues.	Régiment de Bardonnenche		1	600		
	id. d'Alexandre de Damas		1	600		
	id. de Roquefeuille		1	600		
	id. de Montesson		1	500		
	Grenadiers français	1		120		
	id. suisses	1		150		
	Artillerie noble	1		50		
	id. soldée		1	450		
	A reporter	3	7	4270		

CORPS D'ARMÉE.

	Compagnies.	Bataillons.	Effectif.	Escadrons.	Effectif.
Ci-contre.....	3	7	4270		
Cavalerie.					
BRIGADE de Boisseson. — Régiment Dauphin.....				3	250
id. de dragons de Clermont-Tonnerre (1).....				3	250
id. de Fargues....				1	100
BRIGADE de Vioménil. — *id.* de chasseurs de Noinville....				4	400
id. de hussards d'Étienne de Damas.....				3	300
Prévôté.....				1/2	50
TOTAL.....	3	7	4270	14 1/2	1350

RÉSERVE DE CAVALERIE.

S. A. R. LE DUC DE BERRI.

Régiment noble à cheval.....				4	400
id. des gardes-du-corps.....				4	400
id. des propriétaires (de leurs chevaux).....				1	100
id. des chevaliers de la couronne.				4	400
TOTAL.....				13	1300

RÉCAPITULATION.

Avant-garde.....		4	1800	9	900
Corps d'armée.....	3	7	4270	14 1/2	1350
Réserve.....				13	1300
TOTAL GÉNÉRAL.....	3	11	6070	36 1/2	3550

En tout 9220 hommes, formant tout au plus 8000 hommes sous les armes.

(1) Ce régiment était au complet de 400 hommes ; mais 150 n'ayant pas de chevaux, on les attacha comme dragons à pied à l'avant-garde. Ils s'y battirent très-bien une fois ; mais, dans la retraite qui suivit, ils se dispersèrent, et ne rendirent plus aucun service.

L'objet qu'on se propose ici n'est pas d'entrer dans le détail des événemens militaires de la campagne de 1796. Le prince fut mis sous les ordres du lieutenant-général Frœhlich, homme vain, inepte, sans éducation, qui affecta de le traiter en simple général de brigade. Sous différens prétextes, et bataillon par bataillon, escadron par escadron, il détacha toute l'infanterie et la cavalerie soldées, et les mit sous les ordres de ses généraux-majors, obligeant ainsi le prince à faire le service d'avant-poste avec la réserve, c'est-à-dire, avec ses bataillons nobles. Pendant sa retraite des bords de l'Iller sur le Lech, jamais il ne concertait ses mouvemens avec le prince, dont en partant il laissait le flanc droit à découvert, et il se plaignait ensuite de ce qu'on n'attendait pas ses ordres pour venir se placer à sa hauteur (1). Les propos insultans

(1) Faut-il attribuer au général Frœhlich seul la dispersion de

qu'il tint ou approuva furent cause de la malheureuse affaire d'Ober-Kamlach, où le prince de Condé eut le tort chevaleresque de sacrifier la gloire du général à celle du grenadier. Pour qu'on ne se méprît pas sur le motif qui le déterminait à se retirer dans la nuit qui précéda son mouvement, il fit attaquer l'avant-garde ennemie. L'absence des corps soldés fit tomber toute la perte sur les bataillons nobles, qui souffrirent considérablement (1). Arrivé der-

---

toutes ces troupes et des siennes propres, par petits détachemens et sans réserve en arrière, sur une ligne qui s'étendait du Danube aux montagnes ? Comment croire qu'il ait agi sans ordre, sans informer son général en chef d'une disposition qui a duré plusieurs semaines, et sans que celui-ci l'ait approuvée? Le général Frœhlich ne devait-il pas se concentrer sur le Danube avec tout le corps de Condé, convier en quelque sorte le général Moreau à se jeter dans la Haute-Souabe, et favoriser ainsi les projets de l'archiduc contre Jourdan? Si ces observations sont justes, il en résulte que ce n'était pas l'aile droite, où il se trouvait, que devait dans sa retraite refuser le général Frœhlich, mais bien la gauche, qu'occupait le prince de Condé, et qu'ainsi c'était par ce dernier que devait commencer chaque mouvement rétrograde.

(1) Le prince m'écrivit à cette occasion : « Si j'en crois ce que me

rière le Lech, le prince passa sous les ordres du général Latour, et après la bataille de Friedberg, l'accompagna derrière l'Iser, où se bornèrent pour cette fois les succès des Français. Pendant la retraite du général Moreau, le corps se battit encore à Biberach, et le général autrichien eut la noble franchise d'avouer, dans son rapport, que sa retraite avait été couverte et l'armée impériale sauvée par le prince de Condé. A Saint-Mergon, dans la Forêt Noire, il força la

---

« disent et me font dire les généraux autrichiens, mon corps d'armée « dispersé va enfin m'être réuni. Si j'avais eu toutes mes troupes, je « n'aurais pas perdu tant de monde à cette malheureuse affaire..... « La noblesse française ne s'en est pas moins couverte de gloire; mais « je voudrais racheter au prix de mon sang celui qu'il a coûté. »

Les habitans du pays, en enterrant les morts, ont réuni dans les mêmes fosses les corps des Français des deux partis tués dans cette affaire. Leur piété a érigé sur la principale d'entre elles un petit *ex voto* en bois, où on lisait encore en 1805 : *Allhier und in dieser Gegend, ist zwischen den Condeern und den Franzosen ein hefliges Gefecht geschehen wo mehrere hundert Mann geblieben sind.* « Ici et dans les environs a eu lieu entre les Condéens et les Français un combat sanglant dans lequel plusieurs centaines d'hommes demeurèrent sur la place. »

position qui couvrait le défilé de Saint-Pierre, et la maintint le lendemain, quoique l'absence du général Frœhlich, qui aurait dû l'appuyer dans le val d'Enfer, eût permis aux Français de pénétrer dans la vallée d'Ibenthal, sur les derrières du corps d'armée. Placé à l'extrême droite des armées de l'archiduc et de Latour, réunies à la bataille de Schlingen, dès la pointe du jour il emporta le village de Steinstadt, et y attendit inutilement le reste du jour que l'aile gauche autrichienne lui facilitât les moyens de se porter en avant.

La campagne de 1797 s'ouvrit comme la précédente. L'armée française passa le Rhin à Kehl, et du premier élan non-seulement elle pénétra jusqu'aux montagnes, mais s'avança même dans la vallée de Kintzig, et divisa ainsi en deux parties l'armée autrichienne. Le prince Joseph de Lorraine, connu en France sous le nom de prince de Vaudémont, plus inhabile encore que le gé-

néral Frœhlich, se trouva, par suite de ce mouvement, commandant en chef les troupes qui occupaient la vallée du Rhin, entre Offenbourg et Basle, et avoir sous ses ordres le prince de Condé. Heureusement l'armistice de Léoben vint fort à propos prévenir les suites désastreuses que pouvait avoir pour une partie de l'armée autrichienne et pour tout le corps de Condé l'impéritie d'un tel chef (1). Pendant la suspension d'armes, le corps de Condé prit des can-

---

(1) Le prince de Condé sentait plus que personne le danger de sa position. On en peut juger par ces fragmens d'une lettre qu'il m'écrivit à cette époque; j'étais son officier d'ordonnance auprès du prince de Vaudemont.

..... « Ne quittez pas le prince, la blessure de Sztarrai le fait commander en chef..... Si j'avais commandé, depuis long-temps je ne me serais pas mis dans la position où l'on se trouve; mais ce n'est pas dans les momens les plus fâcheux, que je n'ai point contribué à amener, que j'irai me charger de la responsabilité des événemens..... L'Elz n'est pas si bonne à défendre que l'année passée, il n'y a pas d'inondation..... Faites penser comme de vous au point de Villingen..... Tachez que nous ne fassions pas l'arrière-garde. Je voudrais bien épargner le sang de mes troupes, mais ne le dites pas de ma part.

tonnemens autour d'Ueberlingen, où s'établit le quartier-général.

L'armistice de Léoben replaçait le prince de Condé dans une position encore plus fâcheuse que celle où il avait été au commencement de 1793. Il ne lui était plus possible de rester en Allemagne à la solde de l'Angleterre; car, d'après l'ascendant que la victoire venait de donner à la république, on ne pouvait douter qu'un des articles du traité de paix qui allait se conclure ferait à l'empereur d'Allemagne une loi de ne conserver le corps de Condé ni dans ses états, ni dans ceux de l'empire. Il aurait donc fallu se résoudre à s'embarquer, pour aller remettre tous les élémens de la monarchie à l'entière disposition des Anglais, et courir la chance d'une expédition en Amérique ou aux Indes, s'ils ne préféraient fournir de nouvelles victimes aux hécatombes de Quiberon (1). Le prince,

(1) En écrivant cette phrase, je parle le langage du temps, mais je

d'ailleurs, répugnait à s'éloigner de la France dans un moment où le directoire semblait menacé d'une réaction, peut-être même d'une révolution prochaine, qui paraissait devoir se faire sans effort. Ces différens motifs le déterminèrent à pressentir l'archiduc Charles sur la possibilité de rentrer à la solde autrichienne pour y rester pendant la paix. Il vit ce prince à Schwetzingen, et il n'en rapporta que la triste certitude qu'il

---

crois devoir prévenir que *je ne crois pas* fondée l'inculpation atroce dont les Anglais ont été l'objet relativement à l'affaire de Quiberon. Elle n'a été ni mieux, ni plus mal combinée que plusieurs autres opérations de ce genre qu'ils ont faites avec leurs propres troupes. Il n'est arrivé aux émigrés à Quiberon que ce qui, en pareil cas, serait arrivé à des troupes nationales anglaises, que ce qui a eu lieu au Helder, que ce qu'on aurait vu se répéter en Égypte si Kléber avait vécu. Des Anglais à Quiberon auraient capitulé, comme ils l'ont fait au Helder; des émigrés au Helder auraient été forcés, faits prisonniers, et fusillés, comme ils l'ont été à Quiberon. L'inexpérience, la présomption et la rivalité de plusieurs chefs, l'indocilité des subordonnés, l'absence d'un chef unique, habile, déjà recommandé par des succès, qui, investi de la confiance générale, eût fait taire les petites prétentions, et eût su se faire obéir, voilà la véritable cause du désastre de Quiberon.

devait renoncer à toute espèce d'intérêt de la part du gouvernement autrichien. Sur ces entrefaites, le 18 fructidor vint encore renverser toutes les espérances qu'on avait pu concevoir du côté de la France, et ne laissa au prince de Condé d'autre ressource que de profiter des bonnes dispositions dans lesquelles se trouvait à son égard le nouvel empereur de Russie.

Lors de l'avénement de Paul Ier, le prince lui avait envoyé un officier pour le complimenter, lui témoigner ses inquiétudes sur les circonstances, qui devenaient de jour en jour plus fâcheuses, lui rappeler les promesses de Catherine, et connaître s'il était, à l'égard du corps d'armée, dans des dispositions aussi favorables que celles de sa mère.

Depuis son voyage en France et la brillante réception qui lui avait été faite à Chantilly, Paul avait conçu pour le prince de Condé un attachement et une estime que la conduite du prince,

dans le malheur, avait encore augmentés; il accueillit sa demande, s'engagea à tenir les promesses qui lui avaient été faites, et annonça qu'il allait envoyer incessamment un de ses ministres pour en conférer éventuellement avec lui.

Telle était la position du prince vis-à-vis de la Russie quand l'armistice de Léoben eut lieu. Il crut alors devoir encore attendre quelque temps l'envoyé que Paul lui avait annoncé; mais, comme les événemens se précipitaient, que déjà les négociations pour la paix s'entamaient à Udine, et que Rastadt était désigné comme le lieu de rassemblement d'un congrès général, le prince, impatient, avait, vers la mi-juillet, fait partir pour Saint-Pétersbourg le baron de la Rochefoucault, son chef d'état-major (1). Peu après le

(1) Comme dans les armées françaises avant la révolution, les neuf ou dix mille hommes du corps de Condé avaient trois états-ma-

conseiller Alopéus, ministre de Russie près la diète germanique, se rendit à Ueberlingen avec les instructions de son maître; il annonça l'arrivée prochaine d'un aide-de-camp de l'empereur, chargé de conduire en Russie le corps de Condé.

Si le 18 fructidor n'avait pas eu lieu bientôt après, il est probable que le nombre des émigrés qui se seraient retirés en Russie eût été peu considérable. Mais cette réaction subite et inattendue déconcerta toutes les mesures et fit évanouir toutes les espérances. Il n'était plus possible de songer à rentrer en France quand tous ceux qui y étaient revenus depuis

---

jors: l'état-major général de l'armée, l'état-major général de l'infanterie et celui de la cavalerie, dont le baron de la Rochefoucault, le marquis de Bouthillier et le comte d'Ecquevilly, étaient respectivement les chefs. Le premier recevait les ordres du prince, et les transmettait aux deux autres, qui, les faisant passer à leurs armes respectives, n'étaient que des rouages inutiles qu'on a eu raison de supprimer.

plusieurs mois étaient obligés d'en sortir. Il était d'ailleurs probable que, par peur ou pour faire leur cour à la république, les gouvernemens allemands, après le départ du corps, suivraient l'exemple du margrave de Bade, qui venait de défendre à tout émigré de rester plus de vingt-quatre heures dans ses états. Ces différentes circonstances contribuèrent beaucoup à augmenter le nombre de ceux qui suivirent le prince dans son nouvel asile.

RELATION

D'UN VOYAGE

SUR LA MER D'AZOF

ET EN CRIMÉE,

DANS LA VUE D'Y ÉTABLIR UNE COLONIE D'ÉMIGRÉS.

CHAPITRE I.

Le corps de Condé passe à la solde russe. Projet d'établir une colonie d'émigrés français dans le gouvernement de Tauride.

Dans le courant de septembre 1797, le prince Gortchakoff, aide-de-camp de l'empereur Paul, et chargé par ce monarque de conduire le corps de Condé en Russie, arriva à Ueberlingen, quartier-général du prince. Quelques jours après, un ordre du jour fit connaître que S. M. l'empereur de toutes les Russies, voulant récompenser la conduite des Français restés fidèles à leur roi, prenait le corps de Condé à son service, lui conservait les traitemens dont il avait joui à la solde anglaise, accordait à la

noblesse française les mêmes prérogatives qu'à la noblesse russe, promettait à tous ceux qui voudraient s'établir en Russie des propriétés héréditaires et disponibles, et assurait à chacun le libre exercice de sa religion. Le corps conservait le nom de corps de Condé. Ses cantonnemens militaires étaient fixés dans les environs de Vlodzimirz, en Volhynie. De son côté, le prince de Condé promettait qu'en Russie, il ferait avoir des congés à ceux qui en demanderaient pour venir vaquer à leurs affaires. Le corps devait, pendant la route, conserver son organisation actuelle, et n'en recevoir une nouvelle qu'après avoir franchi la frontière; il devait, alors seulement, prendre l'uniforme russe et prêter serment de fidélité à l'empereur. Le jour du départ était fixé vers le 10 octobre. Les équipages et les chevaux devaient diriger leur route à travers la Souabe, la Bavière et l'archiduché d'Autriche, et rejoindre en Moravie l'infanterie, qui, s'embarquant à Rain sur le Danube, le descendrait jusqu'à Krems, d'où elle se dirigerait sur Brünn. Les deux colonnes réunies, traversant ensuite la Silésie autrichienne et la Gallicie, devaient entrer en Russie aux environs de Brody. Au surplus, le prince laissait tous les individus de son corps, même les simples soldats, libres de le

suivre, de rester en Allemagne, ou de prendre tel parti qu'ils jugeraient convenable.

Le commissaire anglais fit en même temps connaître que le corps cessant d'être à la solde de l'Angleterre, cette puissance, pour lui témoigner sa satisfaction des services qu'elle en avait reçus, accordait aux officiers et aux corps nobles une gratification de six mois de leurs appointemens, et seulement d'un mois de solde aux sous-officiers et soldats. Cette inégalité, qui était l'ouvrage des Anglais, et dans laquelle le prince n'entrait pour rien, n'en choqua pas moins singulièrement nos soldats, qui, ne se dissimulant pas que la cause qu'ils servaient était plutôt celle de la noblesse que la leur propre, auraient désiré que les récompenses fussent du moins proportionnelles, quand la différence de solde établissait déjà une inégalité assez grande. Un autre motif de mécontentement se joignit encore à celui-là dans la cavalerie soldée : il fallut rendre les chevaux à l'Angleterre, et dès-lors faire à pied une route de trois cents lieues, que l'on comptait faire à cheval. Dans toute autre position, le mécontentement ne se fût sans doute manifesté que par quelques momens de mauvaise humeur ; mais les Autrichiens avaient envoyé des recruteurs dans tous les cantonne-

mens, et jusqu'au quartier-général du prince (1). Ils profitèrent de ces dispositions des soldats, exagérèrent les conséquences de l'éloignement, dont l'idée agit toujours si fortement sur les esprits peu cultivés. On leur faisait ensuite un raisonnement dont ils n'étaient pas en état de découvrir la fausseté. « En Russie, disait-on, tout le monde est noble ou esclave. Or, vous n'êtes pas nobles, donc vous serez esclaves, c'est-à-dire, que vous serez soldats toute votre vie, que vous appartiendrez à l'empereur de Russie, qui ne vous laissera plus sortir de ses états. » Le soldat est si souvent trompé qu'on doit lui pardonner d'être méfiant. Les nôtres crurent à ces propos, peut-être d'ailleurs débités de bonne foi par des camarades (2) aussi simples qu'eux, plutôt qu'à tout ce que leurs officiers

(1) La plupart de ces embaucheurs étaient des Français, qui non-seulement appartenaient aux régimens de Bussy et de Rohan à la solde d'Autriche, mais même à des régimens nationaux.

(2) S'il était nécessaire de prouver la fausseté de cette assertion, on remarquerait que quoique le paysan russe soit serf et attaché à la glèbe, il y a en Russie des classes intermédiaires qui ne sont ni nobles ni esclaves. Tels sont tous les Cosaques, les Arméniens, les Grecs, les Juifs, et beaucoup de sectes chrétiennes. D'ailleurs, tout étranger y est non-seulement libre, mais même sous la protection immédiate de la loi, qui lui accorde beaucoup de priviléges.

purent leur dire pour les dissuader. Le prince perdit ainsi beaucoup d'excellens hommes, que, surtout depuis son retour en Allemagne, il a souvent été dans le cas de regretter.

Cependant le nombre de ceux qui se firent inscrire pour suivre le prince dépassa encore cinq mille hommes, officiers, gentilshommes et soldats. Comme à la dernière revue que le corps avait passée, partie dans la plaine de Stokach et partie au bord du Rhin, il s'était trouvé fort de douze mille hommes, il s'ensuit que le prince n'en emmena pas tout-à-fait la moitié. Il est vrai que beaucoup d'individus prirent des congés de six mois, avec l'obligation de faire ensuite le voyage à leurs frais; mais il n'y en eut qu'un très-petit nombre qui rejoignirent au bout de ce temps.

La prise du corps de Condé à sa solde semblait n'être que la moindre partie des projets de Paul. Comme sa mère, il avait aussi songé à fonder en Tauride une colonie d'émigrés; mais elle ne devait plus être militaire. Les propositions que, dans ce double objet, le conseiller Alopéus avait remises au prince, étaient basées sur celles que lui avait faites Catherine en 1793; seulement l'empereur y avait apporté les modifications que présente le rapprochement suivant.

Ce fut sous cette forme que le ministre russe les fit connaître au prince à son arrivée à Saint-Pétersbourg.

ARTICLES ACCORDÉS PAR S. M. L'IMPÉRATRICE, de glorieuse mémoire.	DÉCISION DE S. M. L'EMPEREUR.
ARTICLE I.	
S. M. I. accorde aux émigrés français qui passeront en Russie, sous les ordres du prince de Condé, une terre adjacente aux frontières de la Tauride et au gouvernement d'Ekaterinoslaw, et située sur les bords de la mer d'Azof, entre la rivière de Berda et les eaux appelées laiteuses (Molotschni-Vodi), laquelle terre a 630,000 décetines (1) d'étendue. S. M. I. aurait rempli les vœux de la noblesse française en l'établissant comme elle le désirait en Tauride; mais il est impossible de leur donner dans cet endroit une quantité suffisante de terres pour y former une seule colonie, par la raison que les terres y sont déjà distribuées.	Les terres que Sa Majesté l'empereur accorde aux colons français sont les mêmes que leur destinait S. M. l'impératrice de glorieuse mémoire.
ARTICLE II.	
Les colons français, en passant en Russie, seront tenus de déclarer quelle religion ils professent, et ils auront le libre exercice du culte.	Le libre exercice du culte qui leur était promis leur est accordé par S. M. I.

(1) 1,700,000 arpens, à raison de 2 arpens et 5/6 par décetine.

ARTICLE III.

La majeure partie des émigrés étant catholique, les colons auront un évêque du même rite et de leur nation, qui sera suffragant de l'archevêque catholique de Mohilow.

S. M. I. consent à leur donner un évêque de leur nation, qui soit suffragant de l'archevêque de Mohilow.

ARTICLE IV.

Les colons qui seront attestés par le prince de Condé avoir été nobles en France auront, eux et leurs descendans, les mêmes priviléges dont jouit la noblesse russe.

Les colons que le prince de Condé attestera avoir été membres de la noblesse française, jouiront, eux et leurs descendans des droits qui appartiennent à la noblesse russe, et les blasons de leurs armes entreront dans la collection de ceux de l'empire.

ARTICLE V.

Les six mille hommes qui doivent passer en Russie sous les ordres du prince de Condé seront partagés en deux régimens d'infanterie, qui formeront deux colonies militaires suivant l'état ci-joint.

Les dispositions de cet article tombent d'elles-mêmes depuis la nouvelle organisation militaire du corps de Condé (1).

ARTICLE VI.

Le grand nombre des officiers empêchera qu'on puisse les prendre tous au service de Russie

Cet article est entièrement métamorphosé par l'effet de la bienveillance de l'empereur,

(1) On a dit que ce ne fut qu'à Saint-Pétersbourg que cette pièce fut remise au prince sous cette forme. Alors l'organisation du corps était arrêtée comme il suit: Régiment noble à pied de Condé, régiment noble à cheval de Berri, régiment de grenadiers de Bourbon, régiment de fusiliers de Hohenlohe, régiment de dragons d'Enghien, compagnie de grenadiers français, compagnie de grenadiers suisses, formant l'une et l'autre la garde du prince; compagnie d'artillerie.

dans les mêmes grades qu'ils avaient au service de France. S. M. I. daignera en recevoir dans ses troupes un assez grand nombre, choisis parmi ceux qui pourront être les plus utiles, et parmi ceux que le prince attestera être le plus distingués par leur mérite et leurs services. Quant aux autres, ils seront placés dans les deux régimens qui formeront les colonies, et ils jouiront des rangs attribués aux places qu'ils occuperont dans l'état d'organisation de ces régimens.

qui a pris tout le corps de Condé à son service, en conservant à chaque individu le même rang qu'il avait au service de France.

ARTICLE VII.

Les deux régimens qui seront formés d'après l'état ci-joint jouiront de tous les droits et prérogatives des régimens d'infanterie de S. M. I., et seront subordonnés aux lois de l'empire de Russie.

Les troupes émigrées au service de S. M. I. seront soumises aux ordonnances militaires comme les troupes russes. Les colons seront, de leur côté, subordonnés aux ordonnances des endroits qu'ils habiteront, ainsi qu'aux lois de l'empire.

ARTICLE VIII.

Dans le courant des deux premières années après leur établissement, chacun recevra, suivant son rang, ses appointemens, ses vivres, et les fourrages pour les chevaux, sur le même pied que les régimens d'infanterie de

L'art. 8 est totalement changé à l'avantage de tous les individus du corps de Condé. Les colons recevront, en Volhynie, tout ce qui est nécessaire à leur subsistance, jusqu'à ce que leurs habitations soient prêtes à les

S. M. I. Ce terme expiré, il ne recevront plus ni vivres, ni fourrages, et ne toucheront que la moitié de leur solde en temps de paix; mais, lorsqu'ils seront requis pour le service, ils recevront les appointemens en entier, ainsi que les vivres et les fourrages.

recevoir sur le terrain de la colonie.

ARTICLE IX.

S. M. I. accorde pour toujours aux émigrés français qui s'établiront dans les nouvelles colonies deux cents places dans le corps des Cadets de la mer Noire; en conséquence, s'ils veulent confier leur éducation aux soins de S. M. I., ils peuvent dès à présent y envoyer leurs enfans. On observera, à ce sujet, que par les réglemens de cette école, les jeunes gens qu'on y reçoit y sont pendant tout le temps de leur séjour entretenus aux frais de la couronne; qu'ils en sortent pour être employés comme officiers sur la flotte, excepté ceux dont la conduite ne serait pas satisfaisante; ce qu'on ne suppose pas ici.

Par suite des réglemens que S. M. I. a jugé à propos de faire, elle ne peut plus disposer des deux cents places dans l'école des Cadets de la mer Noire; mais les pères de famille pourront procurer à leurs enfans, aux frais de la couronne, une éducation semblable dans les écoles établies pour les enfans de la noblesse russe.

ARTICLE X.

En compensation de tous les avantages que S. M. I. accorde aux colons français, elle exige seulement d'eux de servir dans

* S. M. ne s'explique nullement sur le contenu du 10e article; elle laisse chaque individu libre d'entrer à son service, ou de le quit-

ses troupes, et d'être toujours prêts à marcher, au premier ordre, où le besoin du service l'exigera.

ter aux termes prescrits par les réglemens militaires.

ARTICLE XI.

Si par la suite le nombre des émigrés augmente considérablement, il sera facile d'en former de nouveaux régimens.

Il est inutile de s'étendre sur cet article.

ARTICLE XII.

Les émigrés français étant abandonnés de tout le monde et privés de tout secours, S. M. I. se charge, en attendant, de pourvoir à leur subsistance.

Les troupes au service de S. M. l'empereur seront, comme de raison, entretenues.

Les colons seront pourvus de tout, ainsi que cela a déjà été expliqué positivement dans les ordres expédiés à différentes reprises.

ARTICLE XIII.

Comme le mauvais temps s'oppose à ce qu'ils puissent entreprendre actuellement le voyage, et qu'ils sont obligés d'attendre le printemps, S. M. I. calculant qu'ils ont besoin de six mois pour *se décider au voyage* et arriver au rendez-vous qui leur sera assigné, a calculé sur ces bases les sommes qui ont été expédiées au prince de Condé, et qui montent à 60,000 ducats (1).

L'article 13 se trouve annulé, parce que les troupes émigrées seront cantonnées en Volhynie, et que les colons seront entretenus de tout, jusqu'à ce que tout étant prêt pour leur réception, ils puissent être expédiés sur le terrain qui leur est accordé.

(1) Environ 700,000 francs.

ARTICLE XIV.

La ville de Zaslaw, en Volhynie, est fixée pour le lieu du rendez-vous; c'est là que les émigrés peuvent se rendre sans armes, et en observant la plus exacte discipline.

Même explication que ci-dessus.

ARTICLE XV.

Les ministres de S. M. I. en Allemagne seront pourvus d'amples instructions pour faciliter et protéger le passage des émigrés.

Cet article a déjà reçu son exécution.

ARTICLE XVI.

Arrivés en Pologne, ils recevront le fourniment et le traitement affectés aux troupes russes. Là, ils pourront se reposer quelque temps avant d'aller plus loin, et d'entreprendre le second voyage, qui sera à tous égards plus facile que le premier.

Cet article est désormais sans but, puisque S. M. l'empereur a pris tous les militaires à son service, et a fixé leur organisation et leur uniforme.

ARTICLE XVII.

Le prince de Condé sera le chef des colonies. C'est à lui qu'est réservé le soin d'organiser les régimens, de donner les ordres nécessaires pour la marche des troupes. Il présidera à l'établissement des colonies, et les gouvernera au nom de S. M. I.

S. M. l'empereur, non-seulement consent que le prince de Condé soit le chef de toutes les colonies, et qu'il les gouverne au nom de S. M. I., mais il lui permet de choisir et de nommer un chef dans chaque village, pour en diriger les habitans, veiller à la tranquillité et au maintien du bon ordre. Il sera chargé de l'exécution des ordres émanés

du trône, et fera des rapports doubles; l'un au gouverneur militaire, auquel les colons seront subordonnés, comme ils le seront, suivant les lois, aux tribunaux civils; et l'autre au prince de Condé, qui les mettra sous les yeux de S. M. l'empereur, et prendra ses ordres dans tous les cas où ils seront nécessaires.

ARTICLE XVIII.

Le prince de Condé a raison de se confier aux sentimens de générosité et de justice de S.M.I., et de se reposer sur elle de tout ce qui regarde son sort futur, et de la réception qui lui sera faite conformément à son rang et à sa naissance. L'impératrice se fait un vrai plaisir de le recevoir dans ses états, et de lui déclarer d'avance qu'il prendra le pas et la préséance, non-seulement sur tous les sujets de S. M. I., mais aussi sur tous les étrangers sans exception qui sont au service de Russie.

S. M. l'empereur se flatte que le prince de Condé a déjà eu des preuves évidentes du cas que S. M. fait de sa personne, et de l'intérêt dont il est animé pour son bien-être. Il serait superflu de s'étendre davantage sur cet objet.

ARTICLE XIX.

S. M. l'empereur a expédié en outre des ordres aux généraux Berdeyeff et Beglischeff pour qu'en faisant leurs rapports à S.M.I. sur tout ce qui regarde les colons français, ils en adressent

en même temps au prince de Condé des copies, afin que S. A. S. se trouve toujours au courant de la manière dont ces colonies commenceront à se former et à s'établir, ainsi que de toutce qui s'y passera par la suite.

ARTICLE XX.

S. M. l'empereur se réserve de prononcer sur le sort des veuves et des orphelins actuellement existans au corps, ou de ceux que laisseraient après eux les militaires mourant au service de S. M. Le prince de Condé voudra bien attester les services du défunt, sa conduite, et l'état de fortune dans lequel se trouvent les siens, afin que la bienfaisance de S. M. soit juste et proportionnée au mérite et à la situation de chacun.

Les ordres adressés au lieutenant-général Berdeyeff, gouverneur-militaire de la Nouvelle-Russie, désignés à l'article 19 ci-dessus, et dont le conseiller Alopéus remit une expédition au prince de Condé, étaient ainsi conçus :

Pawlowsky, le 7/18 juin 1797.

« Vous verrez par la copie ci-jointe des ordres donnés « au conseiller Alopéus qu'il s'agit de transférer dans

« notre empire les troupes aux ordres du prince de « Condé. Mais comme il pourrait se faire que plusieurs « des individus qui les composent désirassent former « chez nous des établissemens, et que même le prince « fût suivi de plusieurs de ceux qui, à raison de leur « attachement inébranlable au roi et à sa famille, ne « pourraient ou ne voudraient plus retourner dans leur « patrie, nous assignons pour leur être distribué le même « terrain dans le gouvernement de la Nouvelle-Russie, « qui, déjà en 1793, avait eu pareille destination, et « particulièrement cette partie de terre sur le bord de « la mer d'Azof, qui est située entre la rivière de Berda « et celle des Molotschni-vodi, où il s'en trouve plus de « 600,000 décetines. Bien entendu que les portions de « terre seront distribuées à ceux qui voudront s'établir « conformément aux principes adoptés et publiés pour « les établissemens de ce genre dans le gouvernement de « la Nouvelle-Russie.

« Il est nécessaire de venir au secours de ces nouveaux « colons, et de leur fournir les moyens de former leur « établissement. Ces moyens seront, la construction de « leurs habitations, et la fourniture des bestiaux et des « fonds nécessaires à l'achat des instrumens d'agricul- « ture les plus indispensables, et aux premiers besoins « d'un ménage. Nous attendrons, relativement au pre- « mier objet, un rapport de votre part sur le prix que « doit coûter une habitation de colon bâtie sans luxe, « en se bornant au nécessaire, et réduisant la dépense « au moyen du transport par eau du bois de construc- « tion et des autres matériaux. On se renfermera éga- « lement dans le strict nécessaire relativement aux

« bestiaux, et il ne sera fourni à chaque colon que « deux chevaux ou jumens, deux vaches et six bre- « bis, qu'on pourra se procurer à bon marché dans « les établissemens des Cosaques du Don et aux envi- « rons. Nous fixons à douze ou quinze roubles (1) l'ar- « gent nécessaire à l'achat des instrumens d'agriculture « et autres premiers besoins du ménage. Le rembourse- « ment des fonds avancés de cette manière aux colons « pourra commencer après les douze premières années « de leur établissement, de manière à être achevé au « bout de huit à dix ans.

« Les mesures que vous prendrez pour l'exécution « des ordres ci-dessus reposeront sur ces bases, et « nous attendons à cet égard des rapports détaillés. Si « l'arrivée des colons était tellement prompte que vous « n'eussiez pas eu le temps de prendre les arrangemens « dont on vient de parler, vous les établiriez dans des « colonies déjà existantes, et d'une manière conve- « nable, sans que cela fût à charge à ces dernières. »

La lecture de ces deux pièces prouve jusqu'à l'évidence que le projet de Paul était d'attirer en Russie les émigrés de toute espèce qui se trouvaient alors en Allemagne ; et d'en former deux classes distinctes, l'une composée de ceux qui, voulant continuer à servir, auraient été organisés en régimens, comme on vient de le voir, et l'autre de ceux qui renonceraient au

(1) Le rouble, en papier, ne perdait alors que 25 p. o/o, et valait 3 fr.

service militaire, ou qui, étrangers au corps, et ayant jusqu'ici vécu de leurs propres moyens ou de leur travail, se seraient réunis et auraient composé ce qu'on aurait alors appelé la colonie. Il est vraisemblable que si, à cette époque, on eût fait un appel général à toutes les classes d'émigrés, qu'on eût eu des agens chargés de leur faire valoir avec adresse l'avantage qui résulterait pour tous de leur réunion, on aurait déterminé à se retirer en Russie beaucoup d'individus très-propres à fonder une colonie. La réaction républicaine qui avait eu lieu au 18 fructidor avait forcé à une seconde émigration beaucoup de paysans francs-comtois et alsaciens qui étaient rentrés en France pendant l'époque de tolérance qui l'avait précédée. Il eût été possible de profiter de cette circonstance pour leur persuader que, d'après ce qui venait de se passer, rien ne garantissait qu'une réaction favorable aux émigrés ne serait pas quelque temps après suivie d'une autre semblable à celle qui venait d'avoir lieu, et que cet état d'incertitude pouvant durer plusieurs années, il était plus prudent de profiter des facilités et des avantages qui se présentaient pour se choisir définitivement une nouvelle patrie; que là, réunis de nouveau, pour ainsi dire en corps de nation, sous la protec-

tion immédiate d'un prince de la famille royale, tous se soutiendraient mutuellement, et échapperaient ainsi aux vexations de toute espèce qui atteignaient les émigrés disséminés au milieu de tant de gouvernemens divers qui régissaient l'Allemagne; qu'enfin, en mettant en quelque sorte en communauté les forces, l'activité et l'industrie de chacun, on réussirait bientôt à se replacer au-dessus du besoin, et plus tard à retrouver l'aisance et la prospérité.

Il y a lieu de croire que c'était dans ce sens que le projet de Paul avait été conçu : ses instructions au général Berdeyèff, que l'on a rapportées plus haut; celles au général Beglischef, gouverneur de la Podolie, province que les colons étaient supposés devoir traverser pour se rendre dans la Nouvelle-Russie, ne laissent aucun lieu de douter que l'empereur croyait à l'arrivée d'une très-grande quantité de Français de tout sexe et de toute classe, qui auraient accompagné le corps de Condé ou l'auraient suivi immédiatement.

On peut donc s'étonner que le prince Gortchakof ait précisément pris le contre-pied de tout ce qu'il fallait faire pour arriver au but que se proposait son maître. Non-seulement il ne fit aucune invitation aux familles d'émigrés

répandues en Allemagne ou qui y refluaient de nouveau après le 18 fructidor pour qu'elles vinssent se réunir aux troupes du corps de Condé et faire le voyage avec elles ; non-seulement il ne leur donna aucun avis des avantages qui les attendaient en Russie, mais il refusa même d'emmener des domestiques congédiés, qui se proposaient d'exercer en Russie plusieurs genres d'industrie ; des ouvriers, tels que selliers, éperonniers, cordonniers, tailleurs, qui tous, attachés au corps depuis sa formation, demandaient qu'il leur fût permis de le suivre. Son extrême immoralité et sa cupidité ont-elles trouvé à se satisfaire par cette infraction aux ordres de son maître ? ou bien son excessive légèreté lui en a-t-elle fait négliger la partie qui, de tous points, était la plus importante ? C'est ce qu'il est impossible de déterminer. Quel avantage retirait, en effet, la Russie d'avoir quatre ou cinq mille militaires de plus, presque tous officiers ou gentilshommes, qui lui coûtaient dix fois autant que pareil nombre de ses soldats, et ne pouvaient lui rendre le même service ? Ce qui lui importait, c'était d'emmener autant de familles d'agriculteurs ou d'artisans qui auraient apporté dans un pays désert leur industrie, leur activité et tous les avantages de la civilisation,

On verra plus tard que le général Berdeyeff nous a, de son côté, contrarié autant qu'il a pu. Peut-être agissait-il par les mêmes motifs que Gortschakof; peut-être ces desseins de Paul déplaisaient-ils à sa nation; peut-être les agens qu'il employait avaient-ils reçu sous main des instructions contraires à celles qu'il leur avait données; peut-être aussi s'étaient-ils laissé gagner pour empêcher le succès de ces établissemens; car toutes les intrigues de ce genre sont possibles en Russie, ou au moins l'étaient alors. Peut-être enfin la sagesse de ce projet, et l'incurie ou la maladresse apportée dans son exécution, trouvent-elles leur explication dans la devise que dès ce temps les ennemis de l'infortuné Paul lui avaient attribuée : *Ordre, contre-ordre, désordre.*

Quoi qu'il en soit, après avoir fait toutes les dispositions pour le départ de son corps d'armée, le prince s'occupa du choix des personnes de confiance que, dans son Ukase, l'empereur le laissait libre d'envoyer sur le terrain destiné à la colonie, pour le reconnaître et lui en faire un rapport. Ce choix tomba sur le marquis et le vicomte de Montesson, deux frères, dont l'un petit, bossu, homme d'esprit même et de quelque instruction, était auprès du prince, sous le titre d'aide-de-camp, comme une espèce de

secrétaire intime ; l'autre était colonel d'un des régimens d'infanterie soldée, et avait le rang de maréchal-de-camp. On leur adjoignit le vicomte d'Allard, vieillard fort cassé, qui, depuis 1793, s'était occupé de recueillir, sur le terrain destiné à la colonie, tous les renseignemens qu'il avait pu se procurer; et deux jeunes gens pris parmi les officiers du génie, Léry, frère de celui qui est mort lieutenant-général du génie en France, et l'auteur de cette relation, qui était employé depuis près d'un an par le prince comme son officier d'ordonnance près du lieutenant-général autrichien sous les ordres duquel le corps était placé. Le prince remit à ces commissaires l'instruction suivante :

Instruction donnée par S. A. S. Monseigneur le prince de Condé aux commissaires, qu'il envoie par ordre de S. M. I., dans la Nouvelle-Russie, pour y examiner les concessions que ce souverain veut bien accorder au corps de Condé.

A leur arrivée auprès de S. E. le lieutenant-général Berdeyeff, gouverneur militaire d'Ékaterinoslaw, messieurs les commissaires lui remettront la lettre de S. E. M. le conseiller-privé Alopéus. Cette lettre lui fera connaître l'objet de leur mission, et ils prieront ce général de

vouloir bien leur fournir les moyens de la remplir. Ils feront tous leurs efforts pour acquérir sa bienveillance ; ils demanderont ses conseils, et ne feront rien que d'après son avis et avec son approbation.

Aussitôt que le général Berdeyeff leur aura fait connaître le lieu destiné par S. M. I. pour l'établissement de la colonie, ils lui demanderont les moyens d'en parcourir le pays. Ils en lèveront la carte, sur laquelle ils indiqueront, aussi exactement que possible, le cours des rivières et le gisement des côtes. Ils observeront la pente des premières, pour connaître les lieux propres à placer des moulins, forges ou autres usines. Ils traceront par aperçu l'étendue des parties marécageuses ; ils examineront s'il y aurait des moyens d'en dessécher quelques-unes à peu de frais, et ils les indiqueront. Ils reconnaîtront les emplacemens sains et à portée d'eaux salubres, pour placer des maisons, des hameaux ou des villages plus considérables ; ils feront connaître les lieux où l'on pourrait établir des ports, et auront soin d'indiquer le nombre et la grandeur des bâtimens qui pourraient y entrer.

Messieurs les commissaires éprouveront la qualité des eaux des rivières, des ruisseaux, et

même, autant que faire se pourra, celle des fontaines. Ils tiendront un état de leur pureté et de leur insalubrité, en indiquant la cause qui produit cette dernière.

Ils s'occuperont, en même temps, de la nature des pierres de chaque canton, de la grandeur des carrières, de leur emplacement et de leur profondeur; ils prendront des informations sur les mines de charbon de terre, de tourbe et de houille, soit qu'elles se trouvent sur le terrain destiné à la colonie, ou seulement à proximité. Ils examineront la nature des terres et des sables propres à faire des briques, des poteries, des ouvrages de verrerie; ils tâcheront de découvrir des marnières, et s'informeront de quels métaux sont les mines les plus communes dans le pays.

On examinera soigneusement la qualité des terres, ainsi que le genre de culture auquel elles sont propres, et l'on aura soin, autant que faire se pourra, de l'indiquer sur une carte particulière par des couleurs qui les fassent apercevoir au premier coup-d'œil.

Messieurs les commissaires étendront ensuite leurs recherches sur les espèces de graines, légumes, plantes propres à l'huile et à la teinture, arbres ou arbrisseaux qui croissent na-

turellement dans le pays, et sur ceux qui ont pu ou pourraient s'y naturaliser. Ils indiqueront les lieux qui sont respectivement les plus propres à leur culture, et ils prendront des renseignemens sur les moyens de se procurer promptement et à peu de frais les espèces de végétaux qu'on ne trouve pas encore dans ce pays, mais dont cependant la culture serait utile.

On fera de pareilles recherches sur les animaux indigènes, sur ceux qui ont pu être transportés avec avantage, et sur ceux à l'égard desquels on aurait le même espoir. On indiquera l'usage dont ces animaux ou leurs dépouilles peuvent être pour l'agriculture, la nourriture et les arts.

Après s'être occupé d'abord des moyens d'établir des manufactures de première nécessité, comme toiles, étoffes communes, cuirs, etc., on ne négligera pas ce qui concerne le commerce, et l'on dressera un état des marchandises qui sont les plus recherchées en Perse et en Turquie. On prendra des informations sur les facilités ou les obstacles qui pourraient se rencontrer dans l'établissement de manufactures propres à fabriquer des objets de commerce pareils à ceux qu'on désire dans ces états. On s'informera sur les lieux si l'on y trouve-

rait des personnes assez adroites et en assez grand nombre pour que l'instruction donnée par quelques maîtres suffît pour les mettre en état de fabriquer des marchandises qui soutinssent la concurrence des mêmes objets fabriqués chez l'étranger, ou s'il serait absolument nécessaire de transporter dans la colonie tous les ouvriers nécessaires à ces manufactures. Il pourrait y avoir des arts pour lesquels cette transplantation fût indispensable, pendant qu'elle ne le serait pas pour d'autres.

Messieurs les commissaires, enfin, dresseront un état des maisons, bestiaux, instrumens d'agriculture, fournitures en tout genre, faits à titre d'avance aux colons par S. M. I. Ils noteront leur quantité et leur qualité comparativement avec ce qui aura été déterminé à cet égard par S. M. I. Ils s'informeront des moyens (s'il y en a) d'avoir du bois, qu'on dit manquer dans le pays; ils prendront des renseignemens sur le prix des denrées, sur la population du pays, sur la distance des villes dont on pourrait tirer des secours, sur l'esprit et le caractère des habitans de ce pays et des peuples voisins, et nous rendront compte des objets ci-dessus.

Il en est d'autres trop longs à détailler, et peut-être même impossibles à prévoir, dont

messieurs les commissaires seront dans le cas de s'occuper; mais nous nous en rapportons à leur vigilance pour n'en laisser échapper aucun, ainsi qu'à leur prudence pour y mettre la mesure et la circonspection nécessaires ...

CHAPITRE II.

Départ du corps d'armée et de la commission. Entrée de cette dernière en Russie. Son arrivée à Kaminiek-Podolski. Continuation du voyage jusqu'à Ekaterinoslaw.

Le quartier-général quitta Ueberlingen le 10 octobre 1797. Les différentes subdivisions des deux colonnes s'étaient mises en route les jours précédens. Le prince de Condé se rendit directement à Saint-Pétersbourg; la colonne composée de ceux qui faisaient la route à cheval ou en voiture était commandée par le vieux comte Wall, père du commandant actuel de Paris, et le seul lieutenant-général attaché au corps de Condé. Celle des gens à pied, qui devait faire une partie de la route sur le Danube, était aux ordres immédiats du duc d'Enghien. Ce jeune prince n'avait accepté qu'avec répugnance la conduite du corps d'armée pendant la route qu'il allait faire; il eût préféré accompagner son grand-père à Saint-Pétersbourg, et laisser le commandement au général Wall; mais le prince de Condé, sentant qu'un simple gentilhomme n'aurait ni assez d'autorité pour main-

tenir l'ordre et la discipline pendant la marche, ni assez de considération et de crédit pour se faire respecter des Autrichiens, dont on allait traverser le pays, et pour en imposer au prince de Gortschakof, qui avait besoin d'être contenu, résistait à toutes les instances de son petit-fils, lorsqu'après avoir inutilement épuisé tous ses moyens de persuasion, le duc ajouta avec humeur : « D'ailleurs vous savez que la no-« blesse ne m'aime pas. » « Il faudrait, mon fils, « lui répartit le prince, que vous fussiez ou bien « malheureux ou bien maladroit ; vous seriez le « premier Bourbon que la noblesse française « n'ait pas aimé. »

Malheureusement il y avait dans ce que disait le duc un fonds de vérité qu'il était impossible d'imputer à sa maladresse. Messieurs les gentilshommes, surtout ceux à pied, formaient, sauf quelques exceptions trop justes à faire, une troupe naturellement peu obéissante. Pour le repos et la discipline du reste du corps, il aurait fallu pouvoir les tenir habituellement dans une boîte, qu'on n'eût ouverte que sur le champ de bataille. Quand la présence de l'ennemi ne les obligeait pas de rester aux drapeaux, soit en cantonnement, soit en marche, ils se répandaient dans les villages de la route ou de la po-

sition, et même dans ceux qui se trouvaient à droite et à gauche à plusieurs lieues de distance, précédaient les autres troupes dans les cantonnemens, ou venaient s'y mêler avec elles. Comme ils avaient une solde plus forte, ils mettaient l'enchère aux denrées; souvent ils s'établissaient dans les logemens, et refusaient de les céder aux soldats qui y arrivaient avec un billet; trouvaient que les derniers leur manquaient de respect quand ils insistaient pour y demeurer; enfin, dans toutes les circonstances, ils réclamaient avec humeur les égards dus à leurs titres d'officiers ou de gentilshommes. Il avait été impossible au duc d'Enghien de souffrir des abus qui ne tendaient à rien moins qu'à mécontenter ses troupes et à les désorganiser. Par son ordre, les officiers des corps de l'avant-garde avaient protégé leurs soldats, et lui-même avait soutenu ses officiers dans les rixes qui avaient eu lieu. Il avait ainsi perdu l'affection du plus grand nombre des chasseurs nobles; mais il en était bien dédommagé par l'amour extrême que lui portaient toute son avant-garde et tous les jeunes officiers de l'armée.

La commission, avant de se mettre définitivement en route, ayant à conférer avec le prince Gortschakof, qui voyageait avec le duc

d'Enghien, suivit ce qu'on appelait la colonne d'eau, qui se dirigea par Pfullendorff, Biberac, Weissenhorn, Günzbourg, et Dillingen, sur les bords du Lech. En passant par cette dernière ville, on nous fit voir, enchâssée dans le mur d'embrasure d'une fenêtre de la maison de poste, la balle dont le roi Louis XVIII avait été frappé l'année précédente. Cet événement présente une circonstance bien extraordinaire. Le roi quitte spontanément le prince de Condé à Fillingen, sans que nul autre que le peu de personnes qui l'accompagnaient puisse être instruit de son départ et du chemin qu'il doit prendre. Il est escorté quelque temps par des détachemens de gardes-du-corps. Il continue ensuite sa route, voyageant en poste jour et nuit, et ne s'arrête qu'à Dillingen. Le roi met pied à terre, monte dans une pièce de la maison de poste située au premier sur la rue. Au bout de quelque temps, on ouvre la fenêtre, S. M. s'en approche, pose les coudes sur l'appui de la croisée, et un instant après un coup de carabine part des arcades qui se trouvaient en face et un peu sur la gauche. D'où venait l'assassin? Suivait-il le roi? Le suivait-il depuis Véronne, ou seulement depuis Riegel ou Fillingen? Comment se trouve-t-il tout de suite prêt à exécuter

son mauvais coup? Que devint-il ensuite? Comment parvint-il à s'échapper? Je ne sache pas qu'on ait encore répondu à ces questions.

La colonne d'infanterie s'embarqua sur le Danube, et descendit le fleuve en trois divisions, navigant à un jour de distance l'une de l'autre, les corps nobles sur des bateaux, les troupes soldées et les pièces d'artillerie (1) sur des radeaux. Le duc d'Enghien et le prince Gortschakof avaient chacun un bateau pour eux et leur maison. Un radeau avec les musiciens du corps d'armée suivait celui du duc. Les deux frères Montesson, en leur qualité d'aides-de-camp du grand-père, étaient embarqués sur le bateau du petit-fils. Le vicomte d'Allard avait aussi trouvé place autre part; mais aucune n'avait été assignée aux deux autres commissaires. Comme tous les bateaux étaient pleins, qu'on y était fort gêné, et qu'il y aurait eu de l'indiscrétion à y solliciter deux places, ils crurent devoir s'adresser au duc lui-même pour lui faire connaître leur embarras. « Venez dans mon bateau, leur

(1) Ces pièces avaient été prises par le corps au passage des lignes de Weissembourg en 1793; le prince les avait conservées comme sa propriété, et les emmenait en Russie. Quand son corps fut définitivement licencié en 1801, il fit présent de deux de ces pièces à l'archiduc Charles.

« dit-il, vous n'y gênerez personne ; allons dé-« jeuner. » Et en disant cela, il prit le bras de l'un et de l'autre, et il les mena sur son radeau, où effectivement le déjeuner était servi. Telle était l'affabilité du prince qu'un horrible assassinat nous a ravi. Cette simple anecdote, en faisant connaître la bonté familière avec laquelle il nous traitait, en dit plus sur son noble caractère qu'un éloge plus étendu.

Le temps fut très-beau, et la navigation fort gaie et fort heureuse ; la musique et les fanfares saluèrent toutes les villes devant lesquelles nous passâmes. Il était difficile de perdre plus gaiment une patrie ; mais en nous désolant nous n'eussions pas amélioré notre position. Le duc, presque toujours sur une légère nacelle, qu'il dirigeait en ramant lui-même avec ses aides-de-camp, parcourait le convoi de la tête à la queue, et affrontait les endroits où la navigation était le plus périlleuse. On ne voyage pas la nuit sur le Danube ni pendant les brouillards, parce que les rochers et les bas-fonds de son lit en rendent la navigation dangereuse. Aussitôt que le jour baissait, nous nous arrêtions dans une des villes situées sur le fleuve, et nous n'en partions le matin que quand le brouillard, qui s'élève assez régulièrement toute l'année à cette

heure du jour, était dissipé. Le voyage dura, pour cette raison, une dixaine de jours.

Le lendemain de l'arrivée à Krems, le prince Gortschakof nous remit, avec les passe-ports et l'argent dont nous avions besoin pour notre voyage, une lettre de crédit sur le gouverneur de la Nouvelle-Russie pour le temps que nous devions séjourner près de lui, et pour nos dépenses ultérieures de tournée et de retour. Après avoir pris congé du duc d'Enghien, qui nous donna une lettre pour le comte de Rasoumowsky, ambassadeur de Russie à Vienne, nous nous séparâmes de la colonne, et nous dirigeâmes sur cette dernière ville. Arrivés à Stokerau, nous apprîmes qu'il y avait, aux portes de la capitale, les défenses les plus sévères d'y laisser entrer aucun individu du corps de Condé. C'était ainsi que nos chers alliés prenaient congé de nous. Cependant, comme nous y devions acheter des instrumens, des cartes et des livres, il fut décidé qu'un de nous, qui parlait allemand avec le plus de facilité, et dont le costume se rapprochait le plus de celui des officiers autrichiens, essaierait d'y pénétrer, en se servant, au besoin, de la lettre dont il était porteur pour le comte de Rasoumowsky. Cette petite ruse réussit : enveloppé dans son manteau,

il entra sans qu'on lui demandât autre chose que son nom, se fit donner un permis de séjour par l'ambassadeur, et put ainsi vaquer librement aux emplettes qu'il avait à faire. Elles furent terminées le troisième jour; le quatrième, il rejoignit, à Stokerau, les autres commissaires. Tous en partirent le lendemain, se dirigeant par Znaim, Brünn, Olmutz, Cracovie où ils s'arrêtèrent un jour, et sur Lemberg où ils firent une nouvelle halte.

Nous rencontrâmes dans cette ville le conseiller Tschervinsky, envoyé par le général Beglischef, gouverneur de la Podolie, au prince Gortschakof, pour lui porter des fonds. Il venait de Kaminiek-Podolsky, et avait été obligé de faire le détour par Brody, à cause d'une maladie épidémique qui, régnant dans les villages de la frontière que traversait la route de Lemberg, avait nécessité l'établissement d'un cordon sanitaire. Il nous conseilla de suivre la même route pour échapper au risque d'être arrêtés, au moins le temps qui serait nécessaire pour envoyer demander au gouverneur l'ordre de nous laisser passer. Nous nous déterminâmes à suivre son conseil; en nous quittant, il nous donna une lettre adressée au directeur de la douane de Radzivilow, en face de Brody, pour

l'engager à abréger et à adoucir, en notre faveur, la formalité de la visite de nos malles. Le lendemain nous partîmes de Lemberg.

Brody est une place de commerce peu connue en France, quoiqu'elle soit riche et importante. Les principales maisons sont juives ; nous ne nous y arrêtâmes que le temps nécessaire pour y acheter des fourrures, dont les premiers froids nous faisaient sentir le besoin. Nous trouvâmes, à la barrière russe, un négociant français qui nous servit d'interprète. Sa voiture venait d'être visitée : sur son offre, deux de nous en profitèrent pour se rendre avec lui chez le directeur des douanes, qui logeait à près d'une demi-lieue de là, et lui remettre notre lettre de recommandation. Celui-ci se rendit aussitôt à la barrière, fit entrer nos voitures pendant qu'un de ses commis, qui parlait français, nous établissait chez le juif où nous devions loger ; car, en Pologne, toutes les auberges, les cabarets, et même les cafés des villes, sont tenus par des gens de cette nation.

Après avoir quitté nos habits de voyage, nous nous rendîmes chez le directeur, qui nous avait invités à souper. On sait qu'en Russie toutes les charges civiles sont assimilées à des grades militaires : le chef de la douane avait le rang de

major. Entouré de ses subordonnés, il nous reçut avec une gravité importante, froide et polie. On nous fit asseoir ; mais tous les commis et les subordonnés du major, qui devaient manger avec lui, restèrent debout jusqu'au moment de se mettre à table. Le négociant français, qui était aussi invité et nous avait suivis, s'assit également. Un Russe ne l'eût pas osé ; mais un étranger, en Russie, est sans conséquence, et y jouit à peu près des mêmes prérogatives que dans son pays.

La poste n'étant pas encore établie dans cette partie de la Pologne, nouvellement réunie à la Russie, nous fûmes obligés de faire marché avec un Juif pour nous conduire jusqu'à Kaminiek. Nous restâmes trois jours à faire un peu plus de trente lieues. Cette partie du voyage fut très-ennuyeuse et très-pénible : accoutumés aux auberges d'Allemagne, nous n'avions pris aucune précaution pour traverser un pays où l'on ne rencontre, pour loger, que des cabarets appelés *cartschmars*, tenus par des Juifs, où l'on ne trouve que de l'eau-de-vie de grain. Ils sont composés d'un vaste hangar, sous lequel s'abritent les chevaux et les voitures, et présentent à l'une de leurs extrémités une ou deux chambres fort mauvaises, fort sales, où les voyageurs cou-

chent sur la paille, et le plus souvent sur le plancher. Sous ce nom de voyageur, on ne doit entendre que des Juifs ou de petits marchands; car le gentilhomme ou l'homme aisé qui voyage porte dans sa voiture non-seulement ses provisions, mais son lit et sa batterie de cuisine. Ses domestiques lui font à manger dans les auberges, et il couche, l'été dans sa voiture et l'hiver sur un matelas, dans la chambre dont on vient de parler. Dans les villes, on trouve des traiteurs qui donnent asile aux voyageurs dans une chambre où il n'y a que les quatre murs, et souvent même dans une salle de billard. Le nom qu'ils portent n'est pas toujours une raison pour qu'on y trouve à manger.

C'est sans doute au défaut d'auberges qu'il faut attribuer la vertu hospitalière des Polonais, mais plus particulièrement encore celle des Russes. Tout voyageur, surtout s'il est étranger, est toujours sûr d'être bien reçu chez le seigneur du village où il arrive, ou même, en son absence, chez l'administrateur de sa terre. Souvent, à son départ, on renouvellera ses provisions, on lui indiquera les propriétaires chez lesquels il peut s'arrêter sur sa route, et même on lui donnera pour eux des lettres de recommandation.

Le troisième jour de notre départ de Radzivilow, nous arrivâmes à Kaminiek : il était nuit close. On nous fit attendre long-temps, à la porte, que le major de place, à qui l'on avait porté nos passe-ports, donnât l'ordre de nous laisser entrer. Nous logeâmes chez un traiteur français nommé Lapierre, qui trouva le moyen de nous procurer à chacun un lit. Le soir même, le général Beglischef nous envoya son aide-de-camp : comme nous étions très-fatigués, nous le priâmes de nous excuser auprès du gouverneur de ce que nous ne lui rendions pas visite. Nous la lui fîmes le lendemain. Il avait toute l'aménité dont les Russes, quand ils le veulent, savent si bien se parer aux yeux des étrangers. Nous lui fîmes connaître l'intention où nous étions de nous arrêter à Kaminiek le temps de faire faire les uniformes qui nous devenaient nécessaires pour nous procurer une considération que jusque-là on avait refusée à notre costume étranger. Il nous offrit sa table pour tout le temps de notre séjour.

Le général Beglischef avait été vice-gouverneur dans une des provinces intérieures de l'empire; il s'y était fait généralement aimer, et avait emporté les regrets universels quand il partit pour venir prendre le gouvernement de

la Podolie. Dans cette nouvelle charge, il avait été obligé de déployer une grande sévérité. Les Polonais, qui, lorsqu'ils avaient un gouvernement et un roi, qu'ils étaient réunis et armés, et qu'ils disposaient des revenus de leur couronne, n'avaient pas su conserver leur indépendance, ne pouvaient se résoudre à se soumettre quand, privés de tous ces avantages, divisés dans leurs opinions comme dans leur territoire, désunis et désarmés, toute résistance et tout projet d'affranchissement étaient désormais devenus impossibles. Au lieu d'attendre qu'une grande circonstance les mit en position de se lever tous en masse et à la fois, ils conspiraient isolément. Trahis souvent par leurs voisins ou leurs compatriotes, le knout et l'exil en Sibérie avaient été la récompense de leur patriotisme irréfléchi et intempestif. Lors de notre passage par Kaminiek, plusieurs étaient encore en prison et y attendaient leur sort. Mais tandis que le gouverneur déployait contre de malheureux exaltés cette sévérité qu'en sa qualité de Russe il plaçait au nombre de ses devoirs, un grand nombre d'autres nobles polonais ne dédaignaient pas de venir lui faire leur cour, de s'asseoir à sa table, de se mêler aux personnes de sa suite, et d'en augmenter le nombre.

La ville de Kaminiek est, en Russie, ce qu'on appelle une forteresse. Elevées contre les Turcs et les Tartares, la plupart des villes auxquelles on donne ce nom pompeux ne sont que des postes fermés d'un mur ou retranchés en terre, et dont l'accès est ainsi interdit à une troupe de cavalerie. Plus loin, sur les frontières de l'Asie, un espace fermé par des arbres plantés en forme de palissade est une forteresse contre les Kirghis et les nomades de la Grande-Tatarie. Kaminiek a un degré de force de plus : bâtie sur une presqu'île que forme le Niester en se reployant sur lui-même, dans un ravin profond, à rives rocailleuses et escarpées, entourée d'un mur flanqué de tours, cette ville est à l'abri d'un coup de main d'infanterie; mais elle ne résisterait pas à une attaque en règle, parce qu'elle est tout-à-fait dominée, et de fort près, par les hauteurs de l'autre rive. Comme on ne pourrait occuper ces dernières qu'en donnant un trop grand développement à la défense, il paraît difficile que cette place soit jamais bien importante.

La Volhynie et la Podolie, dont nous venions de traverser une partie, sont deux des plus belles provinces de la Pologne; mais on nous les avait beaucoup trop vantées, surtout la der-

nière, qui devait, disait-on, nous rappeler le souvenir de la France. Nous n'y trouvâmes rien qui justifiât ces éloges. Les villages y sont pauvres, rares et mal bâtis; l'on y reconnaît aisément l'habitation du seigneur : elle est ordinairement construite en bois, et devant la porte d'entrée s'élève un porche soutenu par quatre fûts d'arbres. Le sol est généralement fertile; mais la quantité des terres cultivées est bien moindre que celle des forêts et des terres incultes, et elles ne s'étendent qu'autour des villages.

Aussitôt que nos uniformes furent prêts, nous nous disposâmes à continuer notre route. Pour ne plus être exposés aux mêmes privations que nous avions éprouvées, nous achetâmes une petite batterie de cuisine. Le gouverneur nous remit, pour avoir des chevaux de poste, un nouvel ordre (1), qui, signé de lui, devait être plus respecté que celui du prince Gortschakof,

(1) On distingue en Russie deux espèces de passeports : le simple, que peuvent délivrer tous les directeurs de police des villes, et l'ordre de poste (*podorojenié*), que donnent seulement les ministres ou les gouverneurs de provinces, et sans lequel on ne peut avoir de chevaux de poste. Ces derniers se délivraient encore gratis à notre arrivée en Russie; mais peu de temps après, ils furent soumis à un droit qui devait être payé en les recevant, et était proportionné à la longueur de la route et au nombre de chevaux dont on avait besoin.

et il l'accompagna d'une lettre ouverte à tous les maîtres de poste, qui leur ordonnait de nous fournir des chevaux promptement et sans difficulté. Mais malgré ces précautions, comme nous fîmes une route sur laquelle les relais de poste n'étaient pas encore établis, force nous fut de nous servir de chevaux de paysans qu'il fallait presque toujours aller chercher aux champs et attendre long-temps ; en sorte que nous ne fîmes guère, par jour, que deux relais de cinq à six lieues.

En partant de Kaminiek, nous descendîmes le Niester, et le côtoyâmes jusqu'à Mohilew, d'où nous nous dirigeâmes sur Tulchin. Cette petite ville appartenait à un comte Potosky, qui y possédait un château assez beau pour le pays. Comme il avait été l'un des premiers seigneurs polonais qui eussent pris le parti de la Russie, on l'avait nommé gouverneur civil de la province. Le duc de Polignac vivait près de Tulchin, dans une très-petite terre que lui avait donnée l'empereur ; il n'avait auprès de lui qu'une partie de sa famille. L'aîné de ses fils était aide-de-camp du général Beglischef, et se trouvait en mission lors de notre passage à Kaminiek ; le plus jeune servait dans un régiment de cavalerie. Nous ne fîmes que changer de chevaux à Tulchin, et ne

nous arrêtâmes que le lendemain soir à Oumagne, où nous passâmes la nuit. Cette ville appartient aussi au comte Potosky, et habituellement a un régiment en garnison ; elle était, de ce côté, la dernière ville de cette partie de la Pologne nouvellement réunie. Le lendemain, nous entrâmes sur de plus anciennes possessions de la Russie.

Le pays que nous venions de traverser est le plus beau et le plus fertile de toute la Pologne; mais les villages n'y sont pas mieux bâtis qu'ailleurs, et les villes n'y sont, comme dans tout le reste du pays, qu'un rassemblement plus considérable de maisons, disposées cependant quelquefois avec une sorte de régularité ; celles des Juifs entourent ordinairement la place et bordent les rues adjacentes : elles sont bâties sur un modèle qui diffère un peu de celui des autres maisons polonaises, et qui est à peu près le même dans tout le royaume.

Les Juifs sont très-nombreux en Pologne ; ils forment la majeure partie de la population des villes, quelquefois même la presque totalité. Il en existe aussi au moins une famille par village pour y tenir le cabaret, c'est-à-dire pour vendre aux paysans l'eau-de-vie, que le seigneur seul a le droit de fabriquer, et dont il n'oserait con-

fier le débit à un Polonais, qui lui en boirait la plus grande partie, et serait dans un état d'ivresse continuel. Cette population, dont la malpropreté, la barbe et les longues robes noires répandent sur les villes un aspect sinistre et rebutant, trouve abondamment, dans ce pays, à satisfaire son penchant naturel à l'usure et à la mauvaise foi. Partout, excepté dans quelques villes, où des Allemands, des Français ou des Suisses ont formé un petit nombre d'établissemens, elle exerce le commerce et toutes les espèces de professions. Aussi, en Pologne, toutes les marchandises sont-elles généralement de mauvaise qualité, et tous les produits de l'industrie de la plus grande imperfection.

Les Juifs polonais se sont fait un idiome, une espèce d'*argot*, qui est la seule langue qu'ils parlent entre eux. Quoiqu'elle ne soit, au fond, qu'un allemand très-corrompu, ils l'appellent la langue juive, et elle leur est devenue tellement naturelle, que nous avons vu des Juifs la confondre avec l'hébreu, et nous dire de bonne foi que c'était la même chose. Au reste, il est fort remarquable que, même en France et à Paris, presque tous les Juifs parlent allemand.

Les céréales constituent l'unique produit de l'agriculture polonaise. Les villages sont géné-

ralement dépourvus de jardins potagers ou fr
tiers, et ils s'élèvent nus dans la plaine sans êt
comme dans presque tous les autres pays, acco
pagnés des clôtures et des arbres qui en vari
et en égaient l'aspect. Les Moldaves paraisse
sous ce rapport, plus industrieux que les Po
nais. Entre Kaminiek et Mohilew, nous avi
côtoyé le Niester sur la rive gauche. A droi
la vue s'étend au loin dans la Moldavie, al
soumise aux Turcs. C'était bien la même co
de pays, les mêmes villages, ou, pour mi
dire, les mêmes baraques que dans la Podol
mais elles étaient entourées de jardins et d
gers. Comment se fait-il que ce genre d'indus
n'ait pas passé le Niester? Ce fleuve aurait-il
dans cette partie, et à une ancienne époque
limite entre les mœurs nomades et les mœurs a
coles; de telle sorte que le Polonais, descend
des Sarmates, se croit toujours campé dans
village, et craint de s'y créer des jouissan
qu'il soit dans le cas d'abandonner; tandis
le Moldave, issu d'un peuple fixe et sédentai
ou en ayant adopté les mœurs, s'entoure
toutes les commodités que lui permet le
potisme des Turcs dans la cabane qu'il sait
devoir quitter qu'avec la vie?

A quelque distance d'Oumagne, nous entrâ

dans la Russie proprement dite, en passant la rivière qui la sépare de la Pologne. Dans le pays que nous venions de quitter, les Juifs nous avaient servi d'interprètes quand nous n'avions pas eu directement affaire à eux, ou bien nous avions parlé latin avec les nobles. Une fois en Russie, ces deux ressources nous manquèrent à la fois; on n'y trouve presque plus de Juifs, et les Russes, chrétiens grecs, n'ont aucune raison d'apprendre le latin. Ce fut surtout à Novomirgorod, première ville de Russie où nous arrivâmes, que nous éprouvâmes le désagrément de ne pouvoir nous faire comprendre. Malgré la lettre du général Beglischef, le maître de poste nous fit des difficultés qui nous obligèrent d'avoir recours à l'autorité du commandant supérieur de la garnison; mais comment nous faire indiquer son logement? Après plusieurs essais infructueux, nous trouvâmes un déserteur prussien qui parlait allemand, et un instant après un Français, nommé Carrière, officier au service de Russie, nous reconnut et vint à notre secours. Il nous conduisit chez le général Michelson, colonel supérieur de ce régiment, qui fit lever les difficultés, et nous pûmes continuer notre route.

Le général nous avait fait beaucoup d'instances

pour rester et passer la nuit à Novomirgorod ; plusieurs officiers français, ou russes parlant français ; et entre autres le jeune Melchior de Polignac (1), qui faisait alors son apprentissage de l'art militaire, se joignirent à lui. Le jour d'ailleurs commençant à tomber, nous allions avoir à voyager par une nuit fort obscure ; mais impatiens d'arriver à notre destination, nous refusâmes. Nous n'y gagnâmes rien ; nos postillons nous perdirent ; une de nos voitures versa et se brisa ; nous passâmes presque toute la nuit au milieu de la plaine à la mettre en état de continuer la route ; et, après avoir couru tout le jour, nous ne pûmes arriver que fort tard à Élisabethgorod, où il fallut bien cependant se résoudre à rester pour faire raccommoder nos voitures.

Comme il était minuit quand nous entrâmes en ville, nous n'avions trouvé à nous établir que sur la paille dans un billard. Le lendemain, le général Comneno, commandant du régiment qui formait la garnison, nous fit donner un autre logement. Nous apprîmes par lui qu'un aide-de-camp de l'empereur nous avait précédés,

(1) Actuellement maréchal de camp, aide-de-camp de Monseigneur le Dauphin, et gouverneur de Fontainebleau.

et nous attendait à Ekaterinoslaw, dont nous n'étions plus éloignés que d'une demi-journée de poste.

Depuis notre entrée en Russie, nous avions remarqué que les maisons des paysans étaient mieux bâties, plus propres et plus régulièrement disposées; mais les villages étaient devenus beaucoup plus rares. Cette province, dont les Russes avaient chassé les Cosaques-Zaporoves et quelques petits Tatares, qui s'étaient retirés plus au sud, n'offrait encore, outre un petit nombre de villes que le gouvernement russe avait fondées avec des paysans de la couronne, que quelques villages bâtis par des particuliers à qui l'on avait concédé des terres, et qui y avaient établi des paysans tirés de leurs autres propriétés ou achetés dans d'autres contrées. La partie septentrionale, où se trouvait Elisabeth, étant la plus ancienne, était aussi la plus peuplée. Cette ville avait été bâtie sous le règne de l'Impératrice dont elle portait le nom : les villages environnans remontaient à la même époque. Mais dès la seconde poste, sur la route d'Ekaterinoslaw, on entre dans le désert. On l'appelle en russe le *steppe*, et on lui a conservé ce nom français, parce qu'il rappelle les caractères qui lui sont propres : le principal est

l'absence totale de végétation ligneuse, en sorte qu'on n'y rencontre pas même un buisson, et que, seulement couvert d'une herbe forte et élevée, le pays a l'apparence d'une vaste prairie. Dans la partie qui s'étend entre Elisabeth et Ekaterinoslaw, sa surface est travaillée par un petit animal appelé dans le pays *sousliki*. Il y forme une infinité de petits tertres recouverts d'herbe, qui, ressemblant de loin à des tombes, présentent en quelque sorte l'image d'un immense cimetière.

Les villages étaient encore tellement rares dans cette partie à l'époque où nous la traversâmes, qu'on ne les rencontrait que de loin en loin, et qu'il nous est même arrivé de relayer (1) deux ou trois fois sans avoir rencontré d'autre habitation qu'une baraque en terre recouverte de roseaux, où se tiennent les employés de la poste aux chevaux. A l'arrivée d'une voiture, un postillon monte à cheval pour aller chercher les chevaux, qui paissent habituellement dans le désert. Quelques clochers, quelques moulins à vent, à six et même huit ailes, nous apparurent cependant à l'horizon. Nous rencontrâmes aussi

(1) Les relais de poste sont rarement moindres que 20 verstes, et plus longs que 30; la verste de 104 au degré.

quelques troupeaux errans dans ces plaines, et en général nous n'y trouvâmes un peu de culture que près des villages, autour desquels des champs labourés s'étendent à deux ou trois quarts de lieue de distance. En descendant sur le Niéper, les habitations devinrent moins rares, et nous aperçûmes quelques arbres isolés, qui nous parurent être des poiriers sauvages.

Mais ce qui attire le plus l'attention au milieu de ces plaines désertes, c'est une quantité de buttes de la hauteur de quinze à vingt-cinq pieds, rarement davantage, auxquelles les Russes donnent le nom de *ghourghans*, et dont le nombre augmente sensiblement à mesure que l'on avance vers l'Est. On en voit quelquefois douze à quinze à l'horizon, autour de soi. Une pierre tumulaire en granit, grossièrement taillée, représentant une figure humaine, que l'on aperçoit encore au sommet de plusieurs d'entre elles; et les fouilles qu'on y a faites, et qui, dans quelques-unes, ont mis à découvert des ossemens d'hommes et de chevaux, des armes, des vases, ne laissent aucun doute qu'elles ne soient d'anciens tombeaux, et probablement ceux de chefs des peuples nomades qui habitaient ces contrées. On ne cite actuellement aucune horde tatare chez laquelle l'usage d'enterrer ainsi ses morts se soit

perpétué, et il est difficile de déterminer s'il était jadis celui de toute la nation scythe, ou seulement celui de quelques tribus. Pallas a trouvé dans l'un d'eux un manuscrit mongoul. Plusieurs données de cette nature seraient sans doute importantes à recueillir. Ces tombeaux s'étendent du fond de la Scythie, où ils sont si nombreux, jusque dans nos climats; mais on ne les y rencontre que de loin en loin, en très-petite quantité, et ordinairement dans les endroits qu'a respectés l'agriculture. On doit présumer qu'elle en a beaucoup diminué le nombre; car, en Pologne, où ils sont encore très-multipliés, on suit très-bien les progrès de l'aplanissement successif opéré par cette cause; on en trouve d'entièrement effacés, d'autres qui ne le sont qu'à moitié ou aux trois quarts, d'autres enfin dont on ne retrouve plus qu'une légère trace. Il en existe encore d'entiers dans la plaine du Lech, vaste pâturage entre Landsberg et Augsbourg, qui rappelle le steppe. On en retrouve dans des bruyères aux environs de Cœthen en Saxe, sur la plaine de Tirlemont et sur celle de Fleurus, du côté de Vic-Fezenzac, et jusque sur la route de Séville à Cadix, entre Utrera et Lebrija (1),

(1) En retournant de Cadix à Madrid, la suite de Monseigneur

au milieu de cette immense plaine qui a tant d'analogie avec le steppe. En poussant plus loin les recherches, et en s'assurant bien du peuple auquel ces tombes appartiennent, il semble qu'on suivrait à la piste toutes ses transmigrations et celles de ses différens essaims.

---

le duc d'Angoulême s'arrêta au pied de ce dernier gourghan, dont la ressemblance avec ceux de la Nouvelle-Russie est entière, et qui a même à son sommet une excavation, comme s'il y avait eu jadis une pierre tumulaire.

CHAPITRE III.

Arrivée et séjour à Ekaterinoslaw, jusqu'au départ pour visiter le terrain de la colonie.

Un étranger qui voyage en France ou en Angleterre est au moins sûr, en arrivant dans une ville, que son postillon le mènera dans une auberge où il pourra s'établir et se reposer. Les nôtres s'arrêtèrent au milieu de la place, sans qu'il nous fût possible de leur faire comprendre où nous voulions aller, ou pour mieux dire sans que nous le sussions nous-mêmes; car, à défaut d'auberge, nous n'imaginions pas où il serait possible de nous loger. Cependant, comme nous étions attendus, des employés de la police se doutèrent qui nous étions, et se hâtèrent d'aller chercher leur directeur : il arriva bientôt accompagné d'un interprète ou soi-disant tel, au moyen duquel nous nous fîmes officiellement connaître. Notre logement était préparé depuis quelques jours, et on nous y conduisit aussitôt. Nous le trouvâmes meublé de canapés, de fauteuils, de chaises, de tables, de bois de lits, mais ni matelas, ni draps, ni couvertures. On

avait compté que nous apporterions les nôtres. Nous offrîmes pour cette nuit de coucher sur la paille enveloppés de nos pelisses, et on nous promit que le lendemain on ferait tout ce qu'on pourrait pour nous procurer des lits. Mais il fallut pour cela les emprunter chez les principaux habitans, en différentes parties qu'on eut beaucoup de peine à rassembler. Ce fut un événement dans la ville, et on se racontait que nous n'avions pas de lits, et qu'on avait été obligé de nous en prêter.

Pendant que nous nous occupions de ces détails, le gouverneur Berdeyeff, instruit de notre arrivée, nous avait envoyé un Français nommé Colinet de Préfontaine, qui était précepteur de ses enfans. Nous le chargeâmes de demander au gouverneur la permission de ne nous présenter chez lui que le lendemain; après quoi, comme nous n'aurions trouvé à souper nulle autre part, nous acceptâmes celui du directeur de police. Il nous présenta à sa femme, et ce ne fut pas l'un des moindres contrastes dont nous fûmes frappés de trouver en elle, et au milieu d'un pays d'ailleurs si arriéré sous tant de rapports, une femme douée des agrémens, des grâces, des talens qu'on rencontre rarement même au centre du luxe et de la civilisation. Fille naturelle du

dernier roi de Pologne, elle avait été élevée à la cour de Varsovie ; elle parlait français de la manière la plus agréable, et sa maison nous fut ensuite d'une grande ressource contre l'ennui du séjour d'Ekaterinoslaw. La personne qui, dans le premier moment, nous avait servi d'interprète, soupait avec nous. Son costume demi-oriental, une taille élevée, des traits fort réguliers, quelque chose de noble, mais de singulier, dans sa figure et son maintien, avaient vivement piqué notre curiosité aussitôt que nous l'avions aperçu. Nous apprîmes qu'il se nommait Ismaël, bey de Circassie, et nous admirâmes la bizarrerie du sort qui nous donnait, à cinq cents lieues de notre patrie, un interprète que des raisons politiques retenaient lui-même à trois cents lieues de la sienne, située à l'opposite de la nôtre. Voici son histoire.

La partie de la Circassie habitée par la peuplade dont auparavant Ismaël était bey, sous la protection de la Turquie, ayant été conquise par les Russes, il était entré à leur service, et, à la tête des siens, il avait fait la guerre aux Turcs avec assez de distinction pour mériter que l'impératrice lui accordât la croix de Saint-George, qu'il portait, quoique musulman. Ayant beaucoup fréquenté le quartier-général, ou

pour mieux dire la cour du prince Potemkin, il y avait appris ce qu'il savait de russe et de français, et pris, tant bien que mal, le ton et les manières de la société. Vers les dernières années du règne de Catherine, on avait remarqué que beaucoup de Circassiens se retiraient sur le territoire des Turcs, et on avait insinué à Pétersbourg que cette émigration était favorisée par leurs princes, qui ne manqueraient pas de les suivre aussitôt qu'elle serait en très-grande partie effectuée. Sur cette accusation, vraie ou fausse, Ismaël, son frère, et un cousin germain, avaient été enlevés et amenés à Ekaterinoslaw, où on leur avait assigné un traitement. Il est certain qu'indépendamment de la différence de religion, ces princes pouvaient voir encore des raisons de préférer la domination turque dans l'autorité plus absolue qu'ils auraient conservée sur leurs vassaux, et dans la plus grande liberté dont les uns et les autres auraient joui. D'un autre côté cependant, sans être précisément nomades, les Circassiens ne peuvent être considérés que comme des pasteurs à qui la facilité de transporter partout leurs troupeaux ne laisse aucun regret de quitter, quand ils peuvent s'établir ailleurs, le sol qu'ils habitent et les mauvaises huttes qui ont

remplacé leurs anciennes tentes. Rien n'était donc ni improbable ni impossible dans ce que paraissait craindre la Russie. Toutefois, comme Ismaël, en se battant pour les Russes contre ses co-religionnaires, avait certainement donné la garantie la plus forte qu'on pût demander à un musulman, il semble qu'elle aurait dû suffire et lui mériter plus de confiance. Ismaël bey, à Ekaterinoslaw, fréquentait beaucoup la société, et dînait souvent en ville; il n'y buvait pas de vin, mais il ne refusait pas un verre d'eau-de-vie ou de liqueur; son frère ne se montrait que rarement, et son cousin jamais.

Le lendemain matin nous reçûmes la visite de plusieurs Français que le hasard avait réunis à Ekaterinoslaw, et que Colinet nous amena. Ce furent MM. André, fils d'un négociant de Marseille, qui remplissait à Taghanrock les fonctions de consul autrichien; le baron de Bode, fils du seigneur de Bergzabern : son père habitait dans le gouvernement une petite terre que lui avait donnée l'impératrice; Radulph de Gournai, officier du génie, émigré, alors au service de Russie, et en route pour se rendre de la mer Noire à Saint-Pétersbourg.

Nous les quittâmes pour nous rendre chez le gouverneur, qui nous envoya chercher dans

sa voiture. Nous trouvâmes chez lui le colonel Koutouzof, aide-de-camp de l'empereur, envoyé pour recevoir les nouveaux colons et les conduire sur le terrain qui leur était destiné. L'un et l'autre parurent fort surpris lorsque nous leur fîmes connaître qu'aucune mesure n'avait été prise pour convoquer, rassembler et amener en Russie les paysans français disséminés en Allemagne, et que tout restait encore à faire à cet égard. Nous ajoutâmes que cependant il n'y avait encore rien de perdu, mais qu'il fallait se hâter d'envoyer des agens chargés de les réunir et de les amener, et qu'en attendant, la colonie pourrait se composer des individus de l'armée qui, suivant la faculté qui leur était accordée, abandonneraient le service militaire. Le général Berdeyeff nous fit voir une carte du pays concédé à la colonie; nous remarquâmes avec surprise que la contenance du terrain n'était que de 300,000 décetines au lieu de 600,000 annoncés par l'ukase impérial; nous en fîmes l'observation, et on nous répondit que les 300,000 autres décetines étaient occupées par ce qui restait des Tatares Nogais, au nombre d'environ 10,000 familles, et que d'ailleurs le terrain en était salé et peu propre à la culture. Du reste, on régla, dans cette

première entrevue, tout ce qui était relatif à la prolongation de notre séjour à Ekaterinoslaw. Le gouverneur exigea que nous mangeassions habituellement à sa table; il trouva que le logement qu'on nous avait donné était trop éloigné, et nous fit établir dans une maison attenante au gouvernement; en un mot, il nous témoigna beaucoup de bonne volonté. Le colonel Koutouzof, de son côté, mit tous ses soins à nous persuader du vif intérêt que l'empereur prenait à nous.

Après dîner, nous visitâmes le gouverneur civil, qui nous envoya sa voiture, et le lendemain nous vîmes le vice-gouverneur, le président du tribunal criminel, le maréchal de la noblesse, et quelques autres personnes. Tous nous reçurent avec une politesse recherchée, qui dans cette circonstance aurait pu n'être regardée de la part des employés du gouvernement que comme une conséquence de la bienveillance que nous témoignait l'empereur, et de la présence de son aide-de-camp, s'il n'était juste de la reconnaître comme un trait distinctif du caractère des Russes relativement aux étrangers. Cependant quelquefois des symptômes de jalousie, d'envie, et même de mépris, percent à travers ces démonstrations dans

les momens d'oubli, surtout de la part des jeunes gens des deux sexes, et trahissent en dépit d'eux le sentiment intime d'aversion que manifeste assez ouvertement toute la partie non cultivée de la nation.

Aussitôt que nous fûmes établis, le marquis de Montesson s'occupa de la rédaction du rapport, que nous crûmes devoir adresser au prince de Condé pour lui faire connaître combien les instructions données aux gouverneurs de la Podolie et de la Nouvelle-Russie impliquaient contradiction avec le peu de soin que les agens russes en Allemagne avaient pris de porter à la connaissance des paysans émigrés les intentions de l'empereur Paul à leur égard, et de les engager à en profiter; combien surtout ces mêmes instructions rendaient difficile à expliquer le refus formel du prince Gortschakof, d'emmener à la suite du corps d'armée aucun individu non militaire, à moins qu'il ne fût domestique d'officier. Ce rapport se termina ainsi :

..... « Nous avons vu avec peine que « M. Koutouzof n'avait aucune instruction re- « lative aux concessions que S. M. I. veut « bien faire aux gentilshommes français. Ses « instructions ne parlent que de l'établissement

« des paysans, ainsi que V. A. S. pourra le « voir par les copies de la note ci-jointe, et de « la réponse que nous y avons faite. Il est évi- « dent que S. M. I. n'a pas été instruite du vé- « ritable état des choses; qu'elle a cru qu'il n'y « avait que des paysans qui voulussent venir « s'établir dans ses états, et que même ils de- « vaient déjà être arrivés à Kaminiek. V. A. S. « l'aura détrompée; mais avant d'avoir reçu « de nouveaux ordres de S. M. I., il sera im- « possible que MM. Berdeyef et Koutouzof « prennent aucune mesure relativement à la « colonie. Nous allons cependant, pour exécu- « ter les ordres de V. A. S., parcourir le pays « destiné à l'établissement.

« Monseigneur verra par le plan que nous « avons l'honneur de lui envoyer, et qui nous a « été remis par M. Berdeyeff, qu'on ne nous « donne pas tout le pays compris entre la Berda « et les Molotschni-Vodi, et qu'au lieu de six « cent mille décetines nous en avons à peine « trois cents. On nous a dit que le reste était « occupé par des Tatares cultivateurs, et que « d'ailleurs c'était un terrain salé et point du « tout propre à la culture. M. Koutouzof nous « a dit que si le terrain nous manquait dans « cette partie, nous pourrions en prendre ail-

« leurs dans toute l'étendue du gouvernement « de la Nouvelle-Russie, où nous savons, pour « l'avoir vu, qu'il y en a une quantité immense « d'excellent qui est sans culture. Il a ajouté « que si celui qu'on nous offrait ne nous convenait pas, V. A. S. pourrait choisir un autre « local, pourvu que ce fût dans le gouvernement « d'Ekaterinoslaw. Il résulte de là que nous ne « manquerons pas de terrain, ni même de « très-bon.

« Mais si d'un côté nous ne prévoyons pas « qu'il puisse y avoir la moindre difficulté à cet « égard, il n'en est pas de même relativement « à l'étendue des concessions et aux moyens accordés pour les mettre en valeur. Par le premier ukase de S. M. I., donné à MM. Berdeyeff « et Koutouzoff, il était ordonné de traiter les « gentilshommes conformément à l'ukase de « 1764 concernant les colonies de la Nouvelle-« Russie. Ces colonies étaient établies sur un « pied militaire, à peu près semblable à celui « sur lequel la feue impératrice voulait accueillir V. A. S. et son corps d'armée. Les gentilshommes avaient une étendue de terre consi-« dérable. Mais par le dernier ukase, donné « aux mêmes MM. Berdeyeff et Koutouzoff, il « n'est plus question de gentilshommes ; il pa-

« raît que S. M. I. a été mal informée, et que, « comme nous avons eu l'honneur de le dire à « V. A. S., elle a cru qu'il ne venait que des « paysans, et il est bien important que V. A. S. « la détrompe en lui faisant connaître de com- « bien de classes est composée cette multitude « d'infortunés qui pourra venir s'établir en Rus- « sie.

« Il sera indispensable d'établir relativement à « l'étendue des concessions une échelle graduée « et proportionnelle à ces différentes classes : car « il nous semble que l'intention de S. M. I. a été « de dédommager, autant qu'il était en son pou- « voir, des sujets fidèles à leur roi du sacrifice « qu'ils lui ont fait de leurs vies et de leurs for- « tunes. Or, c'est ce qui ne peut avoir lieu qu'en « les replaçant, autant que possible, dans la posi- « tion où ils étaient dans leur patrie. D'après ce « principe, il nous a paru qu'une concession de « 30 décetines (85 arpens) était trop forte pour « un simple paysan, qui dans son pays ne possé- « dait rien, ou ne possédait que 2 ou 3 décetines « (de 6 à 8 arpens) de terre. Il se concentrerait au « milieu de sa propriété, et il en résulterait ce qui « est arrivé dans les colonies du nord de l'Améri- « que, où chaque colon, ne voulant travailler que « pour soi, est obligé de faire ses toiles, ses souliers,

« ses habits, ses meubles, etc. Or, de là résulte « nécessairement le défaut d'art et de commerce : « chaque individu obligé d'exercer tous les arts ne « réussit dans aucun, et emploie quatre fois au- « tant de temps à un ouvrage que celui qui en fait « sa seule occupation. C'est par cette raison que « ces colonies sont restées long-temps sans autre « commerce que celui des grains, du tabac et de « quelques autres productions territoriales. Nous « devons ajouter que le paysan qui aurait 30 dé- « cetines, ne cultivant que ses propres terres, « celles de la noblesse, des femmes, des vieillards « et autres individus que leur état, leur sexe, leur « âge ou leur santé empêche de cultiver de leurs « propres mains, resteraient incultes, et leurs « possesseurs sans moyen d'existence. Il arriverait « de là que le paysan gagnerait beaucoup à s'être « expatrié, et qu'il gagnerait seul; enfin qu'il serait « enrichi, tandis que tous ceux qui jadis étaient « au-dessus de lui seraient dans la misère. Cet ar- « rangement produirait donc un déplacement « dans les rangs et les fortunes, et un bouleverse- « ment dans l'existence de ceux qu'il est dans l'in- « tention de S. M. I. de récompenser, intention qui « d'ailleurs ne serait pas remplie. Une maison, « quelques bestiaux, 2 ou 3 décetines de terre re- « placeront la plus grande partie des paysans à la

« même position et dans la même aisance où ils « étaient en France, et suffiront pour les attirer. « Mais comme ils ne pourraient subsister sans cul- « tiver d'autres terres que celles qui leur auraient « été concédées, ils prendraient à ferme, comme « en France, les terres de ceux qui ne pourraient « pas les cultiver par eux-mêmes, et dès-lors cha- « cun se retrouverait à sa place. On pourrait « même dire que le paysan serait plus indemnisé « que ceux qui étaient au-dessus de lui : car il re- « trouverait au moins ce qu'il aurait perdu, au « lieu que, quelles que soient les bontés de S. M. I., « il est impossible que ceux qui avaient en France « une fortune considérable retrouvent dans la co- « lonie rien qui en approche. Nous croyons, au « reste, qu'il serait avantageux que V. A. S. fût « chargée par S. M. I. de fixer l'échelle de pro- « portion dont nous avons parlé, parce qu'elle « seule peut connaître ce qu'exigent nos mœurs, « nos préjugés et les convenances qui en dérivent.

« Mais les mêmes inconvéniens qui auraient lieu « pour ceux qui ne peuvent cultiver la terre eux- « mêmes si les paysans avaient des concessions « trop considérables se reproduiraient avec une « force égale, même en ne leur en faisant que de « petites, s'il n'arrivait que peu de paysans, ou « s'il n'en arrivait pas du tout. La confiance peut

« seule les engager à venir s'établir à six ou sept « cents lieues de leur patrie; et, pour que cette « confiance ait lieu, il faut que le paysan voie déjà « résidens dans le lieu où on l'appelle ceux en qui il « était accoutumé, en France, d'avoir confiance, et « aux conseils desquels il était habitué de déférer.

« Il est un autre objet sur lequel il serait bien « important que V. A. S. pût faire revenir S. M. I.

« En ôtant les appointemens aux militaires « qui quitteront l'armée pour aller cultiver des « terres et faire des établissemens quelconques, « on leur ôte l'envie d'y aller : car ils aime- « ront mieux jouir tranquillement de ces ap- « pointemens, qui leur donnent les moyens de « vivre, que de les abandonner pour se trou- « ver sans fonds sur les terres qu'on leur con- « cédera. Les sommes que S. M. I. a eu la « bonté d'accorder pour ces appointemens ne « tournent pas à l'avantage de l'empire, de son « commerce ni de sa population. Elles y seraient « au contraire utiles, si l'on conservait les appoin- « temens à ceux qui prendraient des concessions « et les feraient valoir, parce que ces mêmes « appointemens serviraient de fonds, et dispen- « seraient S. M. I. d'une partie de la dépense « qu'elle sera obligée de faire pour l'établissement « de ces colons.

« De cette manière, les émigrés du corps de « V. A. S. deviendraient utiles à la Russie autant qu'ils le seraient à eux-mêmes par les « établissemens qu'ils formeraient, tandis que « leur existence actuelle en Volhynie ne présente « aucun avantage pour l'état. La condition de « la perte de leurs appointemens, imposée à ceux « qui quitteront l'armée pour la colonie, est, « en quelque sorte, une peine infligée à celui « qui veut se rendre utile à l'état. Elle est contraire aux vues de S. M. I., et empêchera que « personne ne tourne ses idées du côté de la « culture et de l'industrie. »

Nous joignîmes à ce rapport une copie de la carte du terrain de la colonie, communiquée par le gouverneur, carte qui, quoique inexacte dans ses détails, était cependant suffisante pour donner une idée de la concession impériale ; celle d'une note très-courte et très-concise du gouverneur qui nous demandait : le nombre des familles qui devaient arriver ; de combien d'hommes et de femmes chaque famille serait composée ; si elles étaient en route, arrêtées quelque part, et quand elles arriveraient ; et enfin, une expédition de la réponse que nous y avions faite, et dans laquelle nous expliquions tout ce qui a déjà été dit à cet égard.

Pendant que nous faisions réparer nos voitures, et que nous nous disposions à la tournée qui nous restait à faire sur le terrain de la colonie, nous nous répandîmes dans les sociétés, pour en étudier les mœurs, et connaître le caractère des personnes avec lesquelles nous allions avoir affaire.

Le gouvernement de la Nouvelle-Russie, créé sous le nom de gouvernement d'Ekaterinoslaw, avait été regardé dès son origine comme un des plus importans de l'empire. Les favoris Potemkin et Zouboff en avaient été successivement revêtus. Mais depuis l'avènement de Paul au trône, le gouvernement et la ville avaient changé de nom : l'un avait pris celui de Nouvelle-Russie, et l'autre celui de Novorossiski-gorod, ville de la Nouvelle-Russie. Cette défaveur jetée sur une des principales créations de Catherine, sur un monument élevé à sa gloire (1); son éloignement de la cour, son peu d'importance sous le rapport de la richesse et de la population, étaient causes que ce gouvernement jadis si envié n'était plus brigué par la noblesse de Moscou ou celle de Saint-Pétersbourg. Il en était de même des principaux emplois de l'administration, que cette no-

(1) Ekaterinoslaw veut dire, gloire de Catherine.

blesse s'était d'abord empressée de venir remplir pour faire sa cour au favori.

La plupart des places, à commencer par celle de gouverneur, n'étaient plus occupées que par des parvenus ou des provinciaux, qui, en Russie plus qu'en tout autre pays, sont fort étrangers au ton et aux manières de la capitale. La noblesse du gouvernement n'était également composée que de gens nouvellement enrichis, étrangers ou nationaux, qui y avaient obtenu ou acheté des terres, et y avaient transporté des paysans. Car on ne pouvait considérer comme appartenant à la Nouvelle-Russie les nobles qui avaient leurs principales richesses dans les autres provinces de l'empire, et auxquels Catherine avait donné, autour d'Ekaterinoslaw, des terres qu'ils n'habitaient pas, et dont plusieurs ne tiraient presque aucun parti. A l'exception de quelques maisons, on ne parlait généralement, même dans celles des premiers employés du gouvernement, que le patois de la Petite-Russie; et, pour dernier contraste avec la Grande-Russie, la plupart des femmes n'avaient aucune espèce de grâces ni de maintien.

Le nombre des esclaves domestiques est généralement très-grand dans tout l'empire. Il n'est pas rare d'en trouver dans une maison de quarante

à soixante, et même jusqu'à cent et plus, hommes, femmes et enfans; car ils se marient entre eux chez leurs maîtres, et y pullulent singulièrement. Le seul moyen que ces derniers aient de s'en débarrasser serait de les vendre, mais ils y répugnent généralement; ils ne veulent pas diviser les familles, et d'ailleurs la loi s'y oppose, à moins que les individus eux-mêmes n'y consentent; dès-lors il suffit d'un seul auquel on tienne pour qu'on soit obligé de garder toute sa famille. On ne peut non plus les envoyer à la campagne pour augmenter le nombre des paysans cultivateurs, parce que, n'ayant pas été élevés pour cela, ils n'entendraient rien aux travaux de l'agriculture, et que, plutôt que de s'y laisser contraindre, ils finiraient par déserter, ce qu'il est difficile d'empêcher. Pour les utiliser, on est dans l'usage de leur faire apprendre différens métiers, tels que ceux de tailleur, de cordonnier, de boulanger, de menuisier, de serrurier, de maréchal, etc. Les femmes filent, tissent, cousent, brodent, tricotent. Une maison se suffit ainsi à elle-même pour tous les objets de première nécessité, et souvent pour ceux de luxe. Communément quelques-unes des femmes sont réservées pour les plaisirs du maître de la maison et de ses fils. On nous a

cité des mères qui, pour obtenir l'obéissance de leurs garçons, leur promettaient une petite esclave aussitôt qu'ils auraient atteint l'âge de quinze ans. Il est au surplus facile d'imaginer la très-grande liberté, pour ne pas dire la licence, qui doit régner dans l'intérieur de maisons remplies de ménages aussi nombreux, et où les emplacemens étant peu considérables, les deux sexes sont jour et nuit, pour ainsi dire, mêlés et confondus. On devine aussi facilement l'effet que doivent produire sur l'imagination des demoiselles de ce pays les scènes qu'il est d'autant plus impossible de leur dérober que personne n'en prend le soin, que leurs jeunes frères y jouent ordinairement les premiers rôles, et qu'elles sont naturellement leurs premières confidentes.

On conçoit de même que, malgré ce grand nombre d'esclaves, les maîtres soient toujours mal servis et que souvent ils soient volés, parce que la crainte n'est pas un mobile aussi puissant que l'intérêt, et parce que, n'étant obligés vis-à-vis de leurs esclaves qu'à les nourrir et à les vêtir, ceux-ci n'ont aucun moyen de gagner de l'argent, et qu'ils saisissent tous les moyens pour s'en procurer, afin de pouvoir satisfaire le goût très-prononcé que la basse classe russe a

généralement pour l'eau-de-vie. C'est pour cette raison que plusieurs particuliers préfèrent souvent des domestiques libres qu'ils peuvent renvoyer quand ils en sont mécontens. Au reste, la nourriture des esclaves domestiques ne consistant principalement qu'en gruau de seigle et de froment ou en millet, cuits à l'eau et assaisonnés avec un peu de graisse de bœuf ou même de mouton, elle n'entraîne pas leurs maîtres dans des frais bien considérables.

La noblesse de la Nouvelle-Russie étant généralement peu riche, et la plupart des employés du gouvernement n'ayant de fortune que les émolumens de leurs places, c'est-à-dire de 300 à 600 roubles (1), nous étions assez surpris de les voir afficher autant de luxe; tous, outre une berline attelée, selon leur grade (2), de deux ou de quatre chevaux, avaient des laquais, des

(1) Le rouble d'argent vaut environ 4 fr.; mais le rouble en papier, le seul dont il soit ici question, perdait alors 75 p. 0/0.

(2) En Russie, les emplois civils sont assimilés aux grades militaires, et le nombre des chevaux que les individus de chaque grade peuvent atteler à leurs voitures est fixé par la loi. Deux pour ceux d'un rang inférieur à celui de major (chef de bataillon), quatre pour celui-ci, ainsi que pour les colonels et lieutenans-colonels, six pour les officiers-généraux. Ceci, au reste, ne s'entend que des chevaux placés par couple les uns devant les autres; car de front, chacun peut en atteler autant qu'il veut.

postillons, une livrée; ils se donnaient mutuellement des fêtes dans lesquelles ils s'enivraient de vin, de liqueurs, de punch, malgré le prix élevé de ces boissons exotiques. Il était donc évident qu'ils avaient des moyens cachés de subvenir à ces dépenses, et comme les renseignemens que nous prîmes à cet égard nous confirmèrent dans le soupçon que ces moyens n'étaient pas à l'avantage des administrés, nous sentîmes se refroidir en nous le désir d'en augmenter un jour le nombre. Au reste, cette vénalité des employés et des magistrats était alors, et doit être encore, mais sans doute à un moindre degré, la plaie générale du gouvernement russe; il paraît qu'elle a été longtemps celle de tous les gouvernemens de l'Europe. La moralité dans les emplois publics a été pour eux et sera pour la Russie le fruit de la civilisation.

On conçoit, qu'avec un revenu aussi précaire et un goût aussi prononcé pour la dépense, les employés du gouvernement de la Nouvelle-Russie soient souvent réduits aux expédiens. En voici un exemple. Un des principaux fonctionnaires donna un jour un grand bal suivi d'un souper. L'un de nous, qui dans ce moment se trouvait seul à Ekaterinoslaw, y fut invité. La

maîtresse de la maison, femme déjà fort âgée, affecta de le distinguer beaucoup; elle le plaça près d'elle à table. Le soir, elle le fit accompagner par un de ses laquais pour le ramener chez lui; mais le lendemain matin, le même domestique se présenta avec un billet dans lequel la dame priait son convive de la veille de vouloir bien lui prêter cent roubles. Heureusement nous avions tous été prévenus. Notre collègue mit dans son refus toute la civilité possible. Il n'en entendit plus parler depuis.

Cette même dame eut encore moins de succès dans une demande de même nature qu'elle fit à un comte de Clermont-Tonnerre, qui, quelque temps avant notre arrivée, projetant dans la Nouvelle-Russie un établissement dont on parlera plus tard, se trouvait alors à Ekaterinoslaw. Le comte lui répondit, qu'il la priait de l'excuser s'il ne lui envoyait pas la somme qu'elle lui demandait, mais qu'il était très-superstitieux, et qu'il craignait toujours qu'il ne lui arrivât malheur quand il prêtait de l'argent. A la première entrevue la dame le railla beaucoup de sa superstition; elle n'aurait pas imaginé, disait-elle, qu'un Français fût capable d'une pareille faiblesse, et elle finit par lui demander quel malheur il pouvait craindre en prêtant son ar-

gent? — Eh! madame, qu'on ne me le rende pas.

Le général Berdeyeff, gouverneur militaire de la province, jouissait personnellement d'une grande réputation d'intégrité; on disait même que souvent il avait maltraité ceux auxquels il avait supposé l'intention de le séduire par les présens qu'ils lui offraient; mais on prétendait aussi que sa femme ne manquait pas de faire rappeler, à son insçu, ceux qu'il avait si brutalement éconduits, et, quoiqu'elle ne fût plus ni jeune ni jolie, qu'elle avait le talent d'obtenir de son mari ce que demandaient les solliciteurs. Au reste, cet abus était trop général pour que seul il eût excité contre lui le mécontentement de la province; il était cependant alors à son comble. On convenait généralement que le général eût été un excellent directeur de la police, jamais elle n'avait été plus exactement faite que pendant sa gestion; mais il avait révolté tout le monde par ses manières dures et hautaines et par ses propos outrageans. La noblesse l'accusait, en outre, d'avoir attiré injustement sur elle la sévérité du nouvel empereur, en exagérant, dans ses rapports au gouvernement, les abus qui s'étaient introduits dans les dernières années du regne de Cathérine, et dont plusieurs propriétaires avaient su tirer avantage. Malgré

les égards et les attentions qu'il nous témoignait, nous avions lieu nous-mêmes de nous en plaindre. Nous ne tardâmes pas à savoir que c'était lui qui avait demandé au gouvernement qu'on nous retranchât la moitié des 600,000 décetines que l'empereur nous avait d'abord destinées; mais on ne put nous dire les motifs vrais ou faux dont il avait coloré cette demande, non plus que ceux, probablement fort différens, qui l'animaient réellement. Devant nous, il disait que le terrain de la partie qui nous avait été retirée était peu fertile, qu'il était imprégné de sel, et que les eaux en étaient saumâtres; mais de tous côtés on nous assurait le contraire; d'ailleurs nous pouvions voir sur la carte que cette partie était précisément celle où les camps des Tatares étaient le plus nombreux, et il n'était pas naturel de croire qu'ayant eu à choisir, ils se fussent établis dans la plus mauvaise partie. Il était donc évident que le gouverneur nous trompait; enfin le hasard nous fit découvrir la vérité. Quelqu'un qui connaissait le pays, mais qui n'était pas dans le secret du général Berdeyeff, nous fit un jour compliment sur les belles pêcheries que nous aurions sur les bords de la mer d'Azof, en nous assurant qu'elles formeraient notre revenu le plus solide; il nous ap-

prit, en même temps, que les Cosaques du Don étaient dans l'habitude de venir au printemps faire cette pêche, et qu'ils payaient pour user de ce droit une rétribution assez forte. Quelque difficile qu'il fût d'accorder ce bénéfice illicite avec l'intégrité du gouverneur, nous ne pûmes nous défendre de croire que la crainte de le perdre fût la véritable cause des représentations qu'il avait faites. Mais il était évident que l'empereur ne s'était pas encore prononcé à cet égard; car, quoique le général nous assurât qu'un ukase avait été rendu pour réduire le terrain concédé à 300,000 décetines, il refusa ou éluda toujours de nous le faire voir.

Le caractère de l'interprète dont le gouverneur se servait avec nous contribua aussi beaucoup à éloigner notre confiance. Cet homme, qu'il avait fait directeur des colonies allemandes établies dans la Nouvelle-Russie, était fils d'un Italien, et se nommait Brigonzi. Comme presque tous les fils d'étrangers nés et élevés en Russie, il réunissait tous les défauts et les vices des deux nations, sans avoir aucune des qualités de l'une ou de l'autre. Trop peu instruit pour apercevoir qu'il n'avait sur toutes les matières que des notions toujours superficielles, et souvent erronées, en agriculture, politique, his-

toire, sciences abstraites, chimie, physique; il raisonnait, ou, pour mieux dire, il déraisonnait sur tout. Complaisant du gouverneur, mais surtout de sa femme, dont il servait le caractère haineux et avide, il n'a pas tenu à lui qu'il ne fût dans la plus vile acception du terme celui de quelques-uns d'entre nous. Nous nous aperçûmes de sa mauvaise foi à l'occasion des notes que nous avions remises au gouverneur, et dans la traduction desquelles il en avait tronqué ou dénaturé le sens. Il en était résulté quelques malentendus auxquels le colonel Koutouzof avait mis fin en rétablissant la vraie signification des termes; mais, dès ce moment, nous fûmes extrêmement en garde contre Brigonzi, et rien dans la suite ne nous donna occasion de prendre de lui une opinion plus favorable.

Nos rapports avec le colonel Koutouzof furent beaucoup plus satisfaisans. Étranger à tout autre désir qu'à celui d'exécuter les volontés de l'empereur, il sut par sa franchise attirer notre confiance; nous trouvâmes en lui un homme de bon ton, de bonne société, et nous regrettâmes que nos relations avec lui eussent eu aussi peu de durée.

Parmi les subalternes, il y en eut un qui parut d'abord devoir nous être fort utile, mais sur lequel nous apprîmes de bonne heure à ne pas

faire grand fonds; c'était Colinet, le précepteur des enfans du gouverneur; il se faisait appeler de Préfontaine, et s'était donné à nous comme émigré et comme ancien officier dans le régiment de Royal-Bourgogne, cavalerie. Mais comme nous apprîmes qu'il était en Russie plusieurs années avant l'émigration, nous conjecturâmes qu'il était du nombre assez considérable de ces jeunes gens qui, avant la révolution, se faisaient renvoyer de leur régiment, et se trouvaient ainsi forcés de s'éloigner d'une famille et d'une patrie où ils ne pouvaient plus rester avec honneur. Il nous servit d'interprète pour les usages communs de la vie. Il chercha par des demi-révélations à gagner notre confiance, ou peut-être simplement à se faire valoir, comme ayant celle du gouverneur; mais nous lui en eûmes d'autant moins d'obligation que nous découvrîmes bientôt toute la vérité sur des choses dont nous sûmes qu'il était parfaitement instruit; il en parut fort étonné, et voulut à son tour savoir par quel moyen nous avions obtenu ces lumières. Le vicomte de Montesson lui répondit que c'était en employant à réfléchir le temps que les autres employaient à parler.

Celui de nos compatriotes qui nous rendit les plus importans services fut sans contredit

M. André, le fils du consul autrichien de Taghanrok. Depuis plus long-temps que nous dans le pays, il en parlait la langue, et avait eu le loisir de connaître une partie des personnes avec lesquelles nous devions avoir affaire. Les renseignemens qu'il nous donna nous furent fort utiles, et nous avons été depuis à même d'en reconnaître l'exactitude.

Comme peu de jours après notre arrivée à Ekaterinoslaw nous entrâmes dans l'Avent, dont l'église grecque observe exactement le jeûne, et pendant lequel tous les divertissemens sont interdits, comme chez nous durant le Carême, la société ne nous offrit plus d'objets de distraction ou d'amusement. La neige ne couvrant pas encore la terre, nous fîmes quelques promenades autour de la ville, et nous nous occupâmes de recueillir des renseignemens sur son origine.

Il n'y avait que quinze ans que le terrain sur lequel Ekaterinoslaw était bâti était encore un désert, un steppe comme celui que nous avions traversé pour y arriver, et qui s'étendait à l'Ouest jusque vers le Niester, au Sud jusqu'à Pérécope et à la mer d'Azof, et se prolongeait à l'Est indéfiniment vers l'Asie. Les modernes l'ont appelé la Petite-Tatarie, par opposition à la Grande, qui est située au centre de l'Asie.

L'une et l'autre formaient la Scythie des anciens. Aussitôt que les Russes eurent refoulé les Tatares sur le bord de la mer d'Azof, ils songèrent à former des établissemens solides dans le désert qui venait de leur être abandonné. Une ligne de forts, qui fut tirée des bords de la mer d'Azof au Niéper, et le cours de ce fleuve depuis le point où cette ligne s'y appuyait jusqu'à son embouchure à Cherson, isolèrent complètement les Tatares Nogais et ceux de la Crimée, et ce fut alors que le prince Potemkin, celui des favoris de Catherine dont les conceptions portèrent le plus l'empreinte du génie et de la grandeur, et que cette souveraine venait de nommer gouverneur d'une province qui n'existait pas encore, conçut le projet d'improviser en quelque sorte son nouveau gouvernement, et d'en bâtir la capitale sur un plan vaste et digne du nom qu'il allait lui donner. Il hésita, dit-on, long-temps avant de se déterminer sur son emplacement. Des rochers qui, dans cette partie, s'élèvent au milieu du lit du Niéper interrompent sa navigation, et forment ce qu'on appelle ses *cataractes*, le rendaient incertain sur les avantages qu'il y aurait de placer la nouvelle ville au-dessus ou au-dessous de cet obstacle. Sans doute il jugea nécessaire que ses communica-

tions par eau fussent libres avec la grande Russie, dont elle devait tirer ses principales ressources, surtout en bois, qui manquait absolument dans le pays, plutôt qu'avec la mer Noire, sur laquelle la Russie n'avait encore d'autre établissement que Cherson, qui prenait seulement alors naissance. Ekaterinoslaw s'éleva donc en avant des cataractes. Sur ce point le Niéper est resserré entre deux bancs granitiques de vingt à trente pieds d'élévation, qui tombent à pic sur le fleuve. Ils sont recouverts d'un lit épais de terre végétale, que les eaux ont disposé en une pente douce, et souvent longue d'un demi-quart de lieue. A peu de distance au-dessus de la première cataracte, les rochers disparaissent, et à la rive droite ils sont remplacés par une plaine assez étendue, bordée au loin par des hauteurs dont les pentes sont très-adoucies, et viennent se raccorder avec celles qui surmontent les bases de granit.

Cette partie basse, qui présentait des accès faciles sur le fleuve par lequel devaient avoir lieu les arrivages de toute espèce, fut choisie pour l'emplacement de la ville marchande et industrielle. Les maisons des employés du gouvernement devaient être établies sur la partie élevée. Le palais du prince Potemkin fut bâti parallèle-

83766

ment au fleuve sur la crête de la hauteur; un vaste jardin fut tracé et en partie planté; il s'étendait sur la pente, entre les rochers qui bordent le fleuve et le palais. Devant ce dernier devait régner une grande place, entourée de bâtimens du gouvernement et d'une église. La ville basse s'éleva assez promptement. Une partie des nouveaux nobles de la province, pour faire leur cour au gouverneur, se bâtirent une maison dans sa nouvelle ville. Ce concours accrut celui des marchands et des artisans. D'un autre côté, le prince fit venir d'Allemagne des métiers et des ouvriers qui, après avoir formé des Russes, établirent pour le compte du gouvernement une manufacture de drap et une autre de bas de soie. La mort de Potemkin vint tout interrompre; le palais et quelques maisons adjacentes étaient seuls achevés; la construction des autres et celle de l'église fut aussitôt interrompue; l'élan qu'avait pris Ekaterinoslaw fut arrêté, et dès-lors cette ville commença à décheoir. Les propriétaires de la campagne n'eurent plus de raison de venir habiter leurs maisons de ville, et s'en abstinrent. Plusieurs les vendirent à vil prix à des gens sans fortune, qui ne purent les entretenir. Elles se détériorèrent d'autant plus vite que, comme on les avait en quelque sorte

improvisées, les bois dont elles étaient construites avaient été coupés hors de saison ou employés verts. Dès notre arrivée à Ekaterinoslaw, le palais était dans un tel état, qu'à peine avait-on pu y mettre la bibliothèque à l'abri. En un mot, cette ville, que le génie d'un grand homme avait en quelque sorte fait sortir de terre, finissait comme un fruit trop précoce dont la végétation a été excitée par des moyens factices, et qui périt avant d'arriver à sa maturité si les soins qui l'avaient hâté d'abord lui sont tout à coup retirés.

La manufacture était si mal administrée, qu'elle était obligée de vendre ses draps plus chers que n'étaient en ville ceux d'Allemagne de même qualité, et que les ouvriers n'étaient payés qu'avec des coupons qu'ils revendaient à perte. Pendant notre séjour, le gouvernement russe renvoya tous les ouvriers allemands, qui coûtaient fort cher, et restreignit le travail de la manufacture à la fabrication des draps pour l'habillement des troupes. Il remédia ainsi à la plupart des inconvéniens et des abus qui existaient, et qui ne peuvent manquer d'exister toutes les fois que le gouvernement fait travailler pour le public. Inconvéniens et abus qui, dans les mêmes circonstances, sont au reste beaucoup plus considérables en Russie que partout ailleurs. Quelque

intègre que soit l'administrateur en chef, il ne surveillera pas toutes les branches et les individus de l'établissement avec le même soin et le même intérêt que le ferait le particulier qui en serait propriétaire. S'il manque de probité, ce sera encore bien pis ; le gouvernement sera trompé sur les achats et sur les ventes; sous le nom du prince on établira le monopole ; l'industrie sera étouffée dès qu'elle osera entrer en concurrence, parce que les employés auront intérêt à ce qu'il ne s'élève autour d'eux aucun établissement qui puisse rivaliser avec le leur, diminuer leurs bénéfices, ou faire ouvrir les yeux sur leurs déprédations.

Dans un pays riche et où l'industrie est portée à un très-haut degré, il peut arriver que la plus grande perfection dont certains ouvrages sont susceptibles réclame des soins que ne peut donner ou des frais que ne peut faire le plus habile ou le plus riche fabricant. C'est alors que le gouvernement peut et même doit intervenir, et qu'il lui est permis d'utiliser des talens qui sans lui seraient stériles pour ceux qui les posséderaient. Il ne nuit plus à aucune industrie, il n'entre en rivalité avec personne. Il se réserve pour lui-même des produits que leur très-grande perfection rend propres à décorer les résidences du

souverain, ou à faire partie des présens que les princes sont dans l'usage de distribuer, surtout aux étrangers, à qui ils donneront une haute idée de la perfection de ses manufactures; ou, si l'on permet qu'il en soit vendu, ce doit être toujours aux prix élevés que réclame la perfection du travail, de manière à n'entrer en concurrence avec aucune manufacture particulière.

Mais, dans un pays nouveau comme l'était la partie méridionale de la Russie, le rôle du gouvernement devait se borner à partager et à concéder les terres; à désigner l'emplacement des villes, et à y former les établissemens nécessaires à l'administration; à favoriser, à provoquer même, par tous les moyens possibles, ceux des colonies composées d'étrangers ou de nationaux; à les préserver des vexations des autorités instituées pour les protéger et les défendre; à donner des primes, des encouragemens, des exemptions d'impôts; à exciter tous les genres d'industrie; à favoriser le commerce, et à lui faire, pour l'attirer chez soi, des concessions même extraordinaires, sauf à les modérer par la suite quand les relations étrangères seront assez bien établies pour qu'on le puisse sans danger; enfin à faire à ses frais, et comme avances, tous les travaux d'utilité publique,

tels que la construction des routes et des ponts, le nettoiement des rivières, et même, comme cas particulier pour le pays dont on parle, des plantations de forêts, pour servir de modèle et d'exemple aux nouveaux habitans.

On a déjà fait mention de la bibliothèque établie dans le palais Potemkin; depuis la mort de ce gouverneur, elle avait été un peu pillée. Il y restait cependant encore tous les livres scientifiques; l'encyclopédie, les mémoires de toutes les académies, l'histoire naturelle, celle des peuples anciens et modernes; du reste elle était, comme on peut le croire, très-peu fréquentée, et n'avait que très-peu de lecteurs.

Le bazar, situé dans la ville basse, était composé de plusieurs grands bâtimens offrant un double rang de boutiques. La réunion de tous les marchands d'une ville dans un même local est un usage général en Russie, et forme une des branches du revenu de la couronne ou des seigneurs, qui, en même temps qu'ils en louent les boutiques aux marchands, leur interdisent la faculté de pouvoir vendre autre part; il est d'ailleurs aussi fort commode pour l'acheteur, qui trouve réuni dans un même local tout ce dont il a besoin. Le plus grand inconvénient de ce système est dans le cas d'incendie, parce

que tous les négocians d'une ville se trouvent alors ruinés tout à coup et à la fois.

Le commerce d'exportation d'Ekaterinoslaw et de toute la partie occidentale du gouvernement de la Nouvelle-Russie consistait principalement en blé, et dans une moindre proportion en bestiaux, en laines, en peaux de bœufs et de moutons, et en suif. L'écoulement de ces denrées avait lieu en plus grande partie par Cherson. Le commerce d'importation se faisait par Krémenschouck, où les marchands d'Ekaterinoslaw allaient une ou deux fois par an s'approvisionner des objets qu'ils tiraient de Moskou, de l'intérieur de la Russie et de l'Allemagne; et par Taghanrock, où ils allaient chercher ceux qui venaient par Constantinople du Levant et des côtes occidentales de la Méditerranée. Les premiers consistaient en toiles, drap, objets manufacturés de toute espèce, fer brut ou ouvragé, etc.; les seconds, en sucre, café, épiceries, vins de l'Archipel, riz, pâtes de l'Italie, figues et raisins secs, etc. Les paiemens se faisaient en papier-monnaie; car le numéraire était rare, au point qu'un de nous ne put, dans tout le bazar, trouver la monnaie d'un ducat; il en avait besoin pour payer le port d'une lettre qui, venant d'Allemagne, devait

être acquittée en argent. Le bureau de poste de la ville était lui-même tellement dépourvu, qu'il n'avait pu lui rendre l'excédant de sa pièce.

L'eau que l'on boit à Ekaterinoslaw est celle du Niéper; cependant il y a dans la ville basse des puits de peu de profondeur, dont l'eau est aussi bonne que celle de la rivière.

Le bois est, comme on l'a dit, beaucoup plus rare; on ne trouve que quelques poiriers sauvages sur le bord du fleuve et dans la vallée. Cependant, au bas du palais Potemkin, et sur quelques îles situées en face, se rencontre un petit bosquet de peupliers, d'aulnes, de saules et de bouleaux. La végétation en est fort belle; ainsi le défaut de bois doit être attribué à toute autre cause qu'à la nature du sol. Il faut descendre le Niéper beaucoup plus bas pour trouver sur ses bords de la pierre calcaire; le granit est, au contraire, fort commun à la hauteur d'Ekaterinoslaw, et l'on pourrait facilement s'en servir pour bâtir; mais toutes les constructions se font en bois, qui n'existe pas dans le pays, ou en brique, qui semble n'avoir été inventée que pour remplacer la pierre dans les lieux où il n'y en avait pas.

Le terrain autour de la ville est très-fer-

tile, et ne réclame que la culture pour produire tout ce qui est nécessaire à la vie. Toutes les espèces de légumes y réussissent: ils y sont excellens ; mais l'art du jardinier était alors à sa naissance dans tout le gouvernement. On n'y connaît d'autre asperge que celle qui croît sauvage dans les champs en culture. Les melons et les melons d'eau y viennent en pleine terre et presque sans aucun soin ; les derniers y sont si abondans, que la charge de deux petits chevaux du pays attelés à une voiture nommée *pavoske* ne coûtait que 80 copeks de cuivre valant moins de 2 fr. 50 c. (1). Les comestibles les plus nécessaires, tels que le bœuf, le mouton, le poisson, le gibier, la volaille, y sont de bonne qualité et à bas prix ; mais on n'y trouve presque pas de veau, parce que les propriétaires russes prétendent que les vaches de leur pays meurent quand on leur ôte leurs petits. Par la même raison, le lait et le beurre sont assez rares. Les colons allemands établis aux environs de la ville, ayant emmené avec eux des bestiaux de leur pays, apportent au marché du veau et du laitage. Ils vendent aussi du pain meilleur que le pain fait par les

(1) Le cours du rouble en papier ou de 100 copeks de cuivre était à l'époque de ce voyage fixé à 3 fr.

Russes. Le vin que l'on boit vient en grande partie de la rive droite du Dniester ; il est généralement mauvais et frelaté. La Crimée et les Cosaques du Don commençaient déjà, à cette époque, à exporter un peu de vin sur Ekaterinoslaw. On y trouvait aussi quelquefois d'assez bonne bière, fabriquée par quelques propriétaires des environs, qui avaient chez eux des brasseurs venus d'Allemagne. Mais les boissons les plus ordinaires sont d'abord le *quasse*, sorte de liqueur faite avec la farine fermentée, et qui est assez rafraîchissante ; et ensuite, mais en bien plus grande quantité, l'eau-de-vie de grain.

Il est d'usage en Russie qu'au moment de dîner, un domestique apporte dans le salon sur un plateau ce qu'on appelle la *schale*. Elle consiste en viandes ou poissons salés, coupés en petites tranches, quelquefois accompagnés de fromage, de caviars, et toujours d'eau-de-vie ou de liqueurs de différentes espèces, dont les hommes prennent une petite quantité avec un peu de pain avant de donner la main aux dames pour se rendre dans la salle à manger. Dans certaines maisons, on n'apporte que quelques verres, et souvent un seul pour tout le monde ; en général, il y en a toujours moins que de convives. Dans l'après-dîner, on offre aussi

quelquefois des confitures ; elles sont servies sur une assiette sur laquelle se trouve une seule cuillère. La dame de la maison en mange la première, et passe successivement l'assiette et la cuillère à toutes les personnes de la société. Mes compatriotes comprendront facilement combien ces usages nous répugnaient ; mais s'il était facile de nous y soustraire en alléguant que nous n'étions pas dans l'usage de manger ou de boire avant le repas, ou en protestant que nous n'aimions pas les confitures, il n'en était pas de même des santés que l'on a coutume de porter dans les repas de cérémonie. On fait alors passer à la ronde un grand verre, que chacun remplit après en avoir bu une partie, et qu'il présente à son voisin. Nous fûmes aussi très-contrariés de la coutume barbare de ne servir à table que de mauvais pain noir accompagné d'un très-petit morceau de pain blanc, sans qu'il fût souvent possible de s'en procurer davantage. Au reste, les Français ont généralement éprouvé ce petit désagrément dans la plupart des pays étrangers. Car les Hollandais, les Allemands, les Polonais et les Russes ne mangent par goût que le pain de seigle le plus noir, tandis que les Belges, les Français, les Espagnols et les Italiens préfèrent avec raison le pain de froment.

Tant que nous fûmes contraints d'accepter la table du gouverneur, Colinet eut soin qu'on ne nous en laissât pas manquer; plus tard, lorsque nous eûmes la liberté de vivre chez nous, nous ne mangeâmes plus dehors que le moins possible; mais nous ne fûmes pas toujours libres de faire à cet égard ce que nous voulûmes, parce que dans ce pays, quand on a dîné une première fois dans une maison, il faut, sous peine de paraître incivil, y retourner de temps en temps sans invitation. Nous ne fîmes donc que ce qu'il fallait pour ne mécontenter personne. Quant aux invitations que nous fîmes, elles se bornèrent à un petit nombre d'étrangers, qu'il était autant dans nos intérêts que dans notre inclination de fréquenter pour obtenir d'eux les renseignemens dont nous avions besoin.

CHAPITRE IV.

Départ pour visiter le terrain de la colonie.

Notre départ était retardé depuis quelques jours par la nécessité d'attendre la personne qui devait nous accompagner, et à qui le général Berdeyeff avait écrit pour l'engager à se rendre à Ekaterinoslaw. Cette personne, que nous avons eu dans la suite occasion de connaître, nous aurait parfaitement convenu ; mais des raisons qui nous sont restées inconnues l'empêchèrent de se rendre alors au désir du gouverneur, et nous fûmes obligés d'emmener Brigonzi. Nous partîmes donc d'Ekaterinoslaw le $\frac{22}{11}$ décembre.

En sortant de la ville, nous retrouvâmes un pays semblable à celui que nous avions traversé entre Élisabeth et cette ville, des villages distans de cinq, huit et dix lieues les uns des autres ; quelques centaines d'arpens de terre cultivés autour de ces habitations, qui leur donnent l'apparence d'oasis placées au hasard au milieu de la vaste étendue du steppe ; des troupeaux errans dans cet espace, des gourghans

s'élevant à l'horizon et servant de points de repaire aux bergers et aux voyageurs pour se reconnaître dans ces vastes solitudes; enfin quelques poiriers sauvages isolés, et placés de loin en loin sur le sommet des pentes qui s'allongent doucement vers le Niéper. Comme les jours étaient courts et que nous étions partis tard, nous ne fîmes que quatre-vingt verstes (vingt lieues) dans cette première journée; encore était-il nuit close quand nous arrivâmes à Kichkasse, principale colonie allemande établie sur le Niéper, et dont le nom russe avait prévalu sur celui d'*Einsiedeley*, que les colons avaient voulu lui donner.

Nous éprouvâmes quelque satisfaction à retrouver, aux extrémités de la Russie, l'Allemagne et ses bons habitans. Nous descendîmes au cabaret du village, qui était tenu par un Juif. Un instant après, le bourguemestre, instruit de l'arrivée du directeur de la colonie, vint lui faire sa visite. Au lieu de cet air ouvert et franc qui caractérise ses compatriotes, il parut avec un extérieur soumis et gêné que n'expliqua que trop le ton de supériorité arrogante que prit avec lui Brigonzi. Il aurait bien désiré que le colon fît devant nous l'éloge de sa position, et des soins que prenait le directeur pour l'améliorer de plus en

plus. Il lui fit à cet égard plusieurs questions insidieuses auxquelles l'Allemand répondit avec plus de finesse que nous ne nous y étions attendus, et de manière à ne pas trahir la vérité sans trop mécontenter son directeur; enfin ce dernier prit le parti de paraître fort amusé de la dissimulation causée, disait-il, par la crainte qu'il ne ralentît les soins qu'il portait à la colonie, et il finit par dire en riant au bourguemestre que pour nous donner une idée de l'état prospère où il se trouvait personnellement, nous irions prendre le café chez lui le lendemain matin, et qu'ainsi il eût soin qu'il n'y manquât rien.

Nous passâmes la nuit sur la paille enveloppés dans nos pelisses, et le lendemain à la pointe du jour, on se disposa à transporter nos voitures au-delà du Niéper. Nous n'étions pas sans inquiétude sur le succès de cette opération; le froid avait pris depuis trois ou quatre jours. Le fleuve charriait d'assez gros glaçons; il fallait adroitement saisir un des intervalles qu'ils laissaient entre eux pour passer à l'autre bord. Pendant qu'on faisait entrer les voitures dans les bateaux, Brigouzi nous conduisit chez le bourguemestre, et nous fit les honneurs du café, qui s'y trouva préparé. Nous parcourûmes ensuite avec lui le village; il voulait, disait-il, nous faire

voir les progrès étonnans de la colonie. Il s'en fallait de beaucoup que nous fussions de son avis. Elle nous parut, au contraire, extrêmement languissante. La construction interrompue de plusieurs maisons commencées, d'autres tout-à-fait abandonnées, d'autres enfin non encore terminées, mais auxquelles on voyait que tous les ans on avait faiblement travaillé, indiquaient assez que la plupart des colons, faute de moyens, avaient renoncé à achever leurs habitations, et que les plus heureux avançaient péniblement vers ce but, en y consacrant chaque année le fruit de leur travail et de leur économie. Le plus petit nombre était celui des maisons entièrement terminées; mais on voyait à toutes qu'elles avaient été commencées sur un plan plus étendu. Il était donc évident que les espérances conçues par les colons lors de leur établissement avaient été déçues, et qu'ils avaient éprouvé un très-grand mécompte. La position où ils étaient avait trop d'analogie avec la nôtre pour ne pas nous décider à vérifier les soupçons que nous venions de concevoir. Il fut donc convenu que pendant que MM. de Montesson occuperaient Brigonzi, les deux officiers du génie, qui parlaient allemand, chercheraient à lier conversation avec quelques-uns des colons

Dans ce moment, le directeur prit à part celui d'entre nous qu'il savait chargé des détails du voyage, pour le prévenir qu'il n'avait rien à payer pour les dépenses de l'auberge ni pour le déjeuner du matin. Notre collègue fit semblant de croire que Brigonzi avait tout acquitté de sa bourse, et il en résulta une explication dans laquelle ce dernier fit l'aveu que dans toutes ses tournées il vivait aux dépens de la colonie, quand il voyageait soit seul dans l'intérêt de ses administrés, ou même dans un but qui leur était étranger, soit en société d'amis ou de connaissances, et pour son seul plaisir. Il fallait être aussi maladroit et aussi honté que l'était Brigonzi pour s'exposer à la réponse qui lui fut faite. On lui déclara donc que comme quand nous serions colons nous ne voulions pas souffrir d'un pareil abus, il ne fallait pas qu'on pût nous reprocher d'avoir été chez d'autres les premiers à en profiter, d'autant que, quand bien même notre propre délicatesse ne nous ferait pas une loi de payer nos dépenses et de ne vivre aux dépens de personne, il était très-évident qu'en agissant autrement nous contrevendrions aux volontés de l'empereur, puisqu'il daignait faire les frais de notre voyage. C'est ainsi que les causes de la langueur des colonies se développaient insensi-

blement devant nous. Une heure de conversation particulière avec le bourguemestre nous en apprit bientôt davantage; mais avant de la rapporter, il convient de reprendre de plus haut l'histoire de ces pauvres Allemands.

Lorsque à la fin de 1792, pour récompenser, dit-on, le roi de Prusse de s'être retiré de la Champagne, les Anglais consentirent enfin qu'il s'emparât des villes de Thorn et de Dantzick, dont la possession lui avait été promise quand, par ses démonstrations hostiles, il avait obligé les Autrichiens et les Russes à conclure la paix avec les Turcs; à cette époque donc, il se trouvait autour de la dernière de ces villes une société de chrétiens appelés mennonites. Elle s'était étendue dans le delta formé par les deux branches de la Vistule à son embouchure, lequel faisait depuis long-temps partie de la Prusse royale. Espèce d'anabaptistes et descendans paisibles de ces sectaires qui furent si turbulens à leur origine, semblables aux quakers, ou pour mieux dire aux frères moraves, comme ces derniers, ils vivent dans une sorte de société, mais sans mettre comme eux tout en communauté; comme les uns et les autres, ils ont horreur de la guerre et de la profession militaire; ils répugnent même à exercer aucun emploi civil. Ces

opinions leur avaient fait éprouver quelques persécutions de la part d'un gouvernement aussi essentiellement militaire que celui de la Prusse. Depuis long-temps, ceux des rives de la Nogat se rachetaient de la conscription militaire; sobres, économes, sans besoins, ils étaient devenus fort riches, et augmentaient sans cesse leurs propriétés. Frédéric II craignit que cette population anti-militaire n'envahît toutes les terres de cette partie de la Prusse, et il leur défendit, par une ordonnance, de faire aucune acquisition. Pour prévenir les effets de cette loi, dont le but était de les forcer à partager les héritages entre leurs nombreux enfans, et qui devait finir par les appauvrir, le chef de famille s'occupait pendant sa vie à amasser l'argent nécessaire à compenser la part de ses fils cadets, et destinant la ferme à l'aîné, il envoyait les autres former des établissemens en pays étranger. Vers le commencement de 1793, les mennonites, persécutés sur les territoires de Thorn et de Dantzick, réunis à ceux qui, sur les rives de la Nogat, étaient disposés à quitter leur pays, s'adressèrent à la Russie. Le gouvernement de cet empire s'occupait déjà depuis plusieurs années de peupler la Nouvelle-Russie. Les premiers colons qui s'étaient présentés avaient été accueil-

lis avec empressement; ceux qui les suivirent, encouragés par les rapports des premiers, furent un peu moins bien reçus. Les secours et les allocations qu'on leur avait promis pour traverser la Russie ne leur furent pas accordés ou cessèrent en peu de temps. Ils furent obligés, pour vivre et continuer leur route, de vendre tout ou partie de leurs bestiaux et de leurs effets. Ils furent dirigés sur le Niéper, et on les y embarqua. Enfin ils arrivèrent à leur destination; mais presque tous avaient, sur la route, perdu leur fortune, et plusieurs leur santé par les fatigues et les privations.

A la même époque, les ministres et les favoris de Catherine, pour lui donner une preuve de l'admiration dont la sagesse de son gouvernement pénétrait toute l'Europe, et lui offrir le spectacle des peuples quittant à l'envie leur patrie pour venir vivre sous ses lois, avaient séduit par les plus belles promesses plusieurs paysans catholiques et protestans de l'intérieur de l'Allemagne, et même quelques Italiens, ou plutôt quelques Dalmates. Quoi qu'il en soit, les uns et les autres arrivant en Russie vers le même temps que les mennonites, on n'en fit qu'une seule colonie qui fut divisée en onze villages dans lesquels on réunit les individus de même langage

et de même religion (1), et on en confia l'administration à un directeur.

On avait promis aux colons une avance de 500 roubles (2), et le bois nécessaire à la construction de leurs maisons. On verra plus tard comment ces promesses ont été tenues. En arrivant, ils se construisirent à la hâte des baraques pour se mettre à l'abri, commencèrent à bâtir leurs maisons, à labourer leurs terres, et se répandirent dans le steppe pour y couper le foin nécessaire à la nourriture de leurs bestiaux pendant l'hiver. Mais le pays n'était pas encore purgé de ces vagabonds nomades, qui, pendant long-temps établis aux frontières de la Russie, de la Pologne et de la Turquie, faisaient des incursions continuelles dans ces trois états. Ils enlevèrent les chevaux attelés aux voitures des colons, ils leur prirent une grande partie des vaches qu'ils avaient emmenées avec eux en quittant l'Allemagne, et qui leur étaient d'autant plus précieuses qu'elles donnent plus de lait que les

(1) La tolérance est absolue en Russie; toutes les religions y ont le libre exercice de leur culte, et leurs différens ministres sont payés par le gouvernement. Le mahométisme ne fait pas même exception à cet égard.

(2) On a déjà dit que le rouble de papier valait alors environ 3 fr.

vaches russes, et qu'on peut leur enlever leur veau sans danger.

Que l'on joigne à cela toutes les vexations et exactions que l'immoralité extrême des employés russes leur fit éprouver, et l'on aura une idée de la situation malheureuse où les colons furent réduits. En vain voulurent-ils se plaindre. Le général Ghorvate, alors gouverneur militaire de la province, était inaccessible pour eux comme il l'était pour bien d'autres; il n'y avait que les gens, *comme il faut*, ou ceux qui, par des cadeaux importans, se rangeaient dans cette catégorie, qui pussent pénétrer jusqu'à lui. Les autres, selon leur rang, étaient arrêtés à une première antichambre où se tenaient les valets, ou à une seconde occupée par un certain baron de Brakel, Suédois de naissance, qui avait la confiance du gouverneur; et, quand bien même ce dernier eût été disposé à écouter les plaintes des colons, comment auraient-elles pu parvenir jusqu'à lui, puisque Brakel était lui-même directeur de la colonie, et que c'était surtout de sa conduite et de sa négligence qu'on avait à se plaindre.

Nous avons connu ce Brakel à Ekaterinoslaw, où le général Berdeyeff le retenait pour rendre compte de son administration, après qu'il lui

était ôté sa place pour la donner à Brigonzi. Il avait au fond de la bonhommie ; mais comme il était très-borné, il aura facilement été l'agent coupable de plus fins que lui, si même son extrême incapacité n'a pas été la principale cause de tout le mal arrivé à la colonie. Il nous a souvent fait l'énumération de toutes les démarches qu'il avait faites pour faire obtenir aux colons l'argent qu'on leur avait promis, et assuré que plusieurs fois il avait eu le bonheur de réussir ; qu'une fois entre autres il leur avait distribué 60,000 roubles (1). Quand le général Berdeeff fut remplacé, les colons, qui haïssaient encore plus Brigonzi que Brakel, parce que leur ressentiment contre le premier n'avait pas encore été usé par le temps, ou peut-être parce qu'effectivement il était plus coupable, donnèrent au dernier des certificats au moyen desquels il obtint la permission de rejoindre sa famille, établie dans le gouvernement de Koursk.

Tels étaient les renseignemens généraux que, dès Ekaterinoslaw, nous avions obtenus sur les colonies allemandes. Voici les particularités que

(1) Quelque considérable que paraisse cette somme, comme les colons étaient au nombre d'environ 400 familles, ce n'était que 150 roubles pour chacune.

sur les lieux nous transmirent les colons eux-mêmes.

Plusieurs d'entre eux n'avaient encore d'autre habitation, depuis six ans, que les trous qu'en arrivant ils s'étaient creusés dans les flancs de la hauteur qui borde le Niéper. Aucun d'eux, pas même le Bourguemestre, qui paraissait le plus aisé, n'avait encore de jardin; leur premier soin avait été de se procurer du pain. Les 500 roubles qu'on leur avait promis devaient leur être payés en cinq ans. Ils avaient compris que tous les ans ils recevraient 100 roubles à la fois, au lieu qu'on ne leur avait souvent fait que de petits paiemens de 20, de 10, et même de 4 roubles, de sorte qu'au lieu d'être employé dans leurs établissemens, cet argent, ainsi reçu par petites sommes, avait même été insuffisant pour subvenir à leur subsistance. Comme par la même raison ils étaient restés sans bestiaux et sans instrumens d'agriculture, ils étaient encore obligés de bêcher la terre, et il s'en fallait de beaucoup que le produit de leur récolte pût suffire à leurs besoins et à ceux de leurs familles. Ce n'était donc qu'en tremblant qu'ils voyaient arriver l'époque où ils seraient obligés de rembourser au gouvernement les avances qui leur avaient été faites. On pouvait

juger du découragement dont les colons avaient été saisis par une seule observation. Arrivant pleins d'ardeur dans un pays dénué de bois, ils s'étaient empressés de planter en terre quelques branches de saule; mais bientôt la misère les avait rendus apathiques, et depuis lors, aucun d'eux n'avait été tenté de réitérer cette opération. Tous les saules de la colonie avaient six ans d'âge, ils étaient devenus des arbres, et leurs branches auraient déjà, depuis longtemps, pu servir à faire de nouvelles plantations.

Pendant que nous recueillions ces renseignemens, le bateau qui transportait la première de nos voitures était entraîné avec force par un énorme glaçon que les bateliers n'avaient pas su éviter; heureusement ils parvinrent à le rompre; car sans cela le bateau eût pu être poussé bien au-dessous du point où il devait aborder, dans un endroit d'où il eût ensuite été difficile de ramener la voiture. Pendant qu'on s'occupait de faire passer les autres, n'ayant plus rien à apprendre ni à voir dans la colonie, nous traversâmes le fleuve pour en visiter la rive gauche. La pente des hauteurs, qui tombent assez rapidement sur le fleuve, était déchirée par de nombreux ravins qu'avaient creusés les

eaux pluviales ; ils étaient généralement garnis de broussailles évidemment broutées tous les ans par les bestiaux. Nous y reconnûmes l'épine noire et blanche, la ronce, l'églantier, le fusain, l'orbier, le sureau, le troëne, une espèce de genêt, l'épine-vinette, et enfin quelques plants de chêne. Plus loin, sur la route, nous aperçûmes quelques bouquets de saules plantés de main d'homme ; mais, depuis là jusque sur la mer d'Azof, nous ne rencontrâmes plus un buisson.

Du sommet de la hauteur, nous saisîmes mieux l'ensemble de la position de Kichkasse : elle est très-jolie, et le sera bien davantage quand des arbres et des jardins viendront l'embellir. Un petit vallon y débouche dans la vallée du Niéper. L'espace compris entre le pied des hauteurs et le fleuve est étroit, et n'offre d'emplacement que pour les habitations et leurs jardins. La culture est établie sur le plateau parce qu'indépendamment de ce que le terrain y est très-bon, on verra plus tard que les vallées ne sont pas aussi propres à l'agriculture.

Le gouvernement russe avait voulu établir, un peu au-dessous de Kichkasse, un chantier de construction : on a de la peine à concevoir pourquoi faire un établissement semblable à

une pareille distance de la mer. Il y avait encore en construction un de ces grands bateaux dont on se sert pour le cabotage de la mer Noire. Brigonzi nous dit que, quand il serait terminé, il n'en serait plus construit d'autre.

Toutes nos voitures étant heureusement arrivées à la rive gauche, nous nous remîmes en route. En quittant les Allemands, nous suivions des yeux le secrétaire de Brigonzi. Nous nous souvenions qu'après le passage du Pruth, le Turc Ali, qui accompagnait le baron de Tott, était resté en arrière pour partager avec les Moldaves l'argent qui leur avait été donné en paiement de la peine qu'ils avaient eue pour passer sa voiture à l'autre bord. Le secrétaire de notre interprète nous paraissait très-capable de traiter à la turque les Allemands de la colonie, et de se faire rendre l'argent que son maître n'avait pas voulu que nous leur donnassions; mais nous fûmes obligés de reconnaître que notre jugement avait été téméraire. Quoique faute de chevaux nous eussions été obligés de laisser une de nos voitures sur le bord du fleuve, il s'arrangea sur le siége d'une de celles que nous emmenions, et partit en même temps que nous.

Il était quatre heures du soir quand nous arrivâmes à Alexandrovskaïa, situé à douze vers-

tes (trois lieues) de Kichkasse. Cette petite ville, qui porte le nom de place forte, appuie la droite de cette ligne de forts construite en 1769 pour réprimer les courses des Tatares Nogais, établis au nord de Pérécope, à la rive gauche du Niéper. Ces forts avaient pris chacun le nom du commandant des troupes qui les avaient construits, et qui les premières y avaient tenu garnison. Ils étaient au nombre de sept, savoir : Alexandrovskaïa (1), Nikitingskaïa, Grigorivskaïa, Kirislovskaïa, Alexievskaïa, Zacharievskaïa et Petrovskaïa, et variaient de forme suivant leur position, quoiqu'ils ne fussent construits qu'en terre ; mais ils suffisaient pour arrêter la cavalerie turque ou celle des Tatares. Le premier et le dernier, outre leur garnison, contenaient encore des habitans, semblables, en cela, à ces camps romains établis dans les Gaules et la Germanie, auxquels plusieurs grandes villes doivent leur origine. Après la conquête de

(1) La terminaison *kaïa* est celle de l'adjectif féminin, elle suppose sous-entendu un substantif de ce genre ; ainsi, *Alexandrovskaïa*, par exemple, veut dire *la forteresse Alexandrienne*. Si le substantif sous-entendu est masculin, la terminaison est en *koe*, qu'on prononce *koïe* ; *Alexandrovskoe* veut dire *le village Alexandrien*. Dans la conversation, les Russes disent toujours *Alexandrovske*, *Petrovske*. L'*e* final est alors muet ; mais sur la carte ils écrivent toujours la terminaison féminine.

la Crimée, on avait retiré les garnisons de tous ces postes. Depuis le nouveau règne, quatre d'entre eux, Alexandrovskaïa, Kirilovskaïa, Zacharievskaïa et Pétrovskaïa avaient été réoccupés; mais, au moment de notre tournée, l'ordre venait d'être donné pour évacuer de nouveau ceux du centre.

En arrivant à Alexandrovskaïa, nous envoyâmes des chevaux pour chercher notre voiture. Obligés de séjourner dans cette ville jusqu'à ce qu'elle fût arrivée, nous allâmes rendre visite au commandant : nous y trouvâmes un officier qui parlait allemand, et la conversation s'étant naturellement tournée sur le but de notre voyage, il nous fit un grand éloge de la fertilité de la terre et de la beauté des pêcheries de cette partie des côtes de la mer d'Azof. C'était, disait-il, pour cette raison que les Tatares s'y étaient établis de préférence. Comme Brigonzi comprenait l'allemand, et qu'il était à même de nous entendre, un de nous fit observer à l'officier que certainement il se trompait, et que nous savions très-positivement que ce terrain était salé et peu productif. L'officier s'anima à ces mots : « Qui « peut vous avoir dit une pareille imposture, s'é- « cria-t-il; je puis vous protester que c'est un ter- « rain excellent, car il n'y a pas encore un mois

« que j'y étais : il n'y en a pas un meilleur dans « toute la Russie. » Il ajouta que les Tatares étaient prévenus qu'ils devaient évacuer, et se retirer, s'il se le rappelait bien, du côté d'Astracan. Comme il n'en était pas très-assuré, il interrogea Brigonzi à cet égard : on juge facilement de l'embarras où ce dernier se trouvait pendant cette conversation, dont il n'avait pas perdu un mot. Il répondit en russe à l'officier. La conversation s'établit un instant entre eux dans cette langue, et enfin l'officier reprit en allemand : « On assurait cependant, il y a quelque temps, « que les Tatares vous faisaient place et se reti- « raient, non vers Astracan, comme je le sa- « sais, mais du côté de Cazan. Vous auriez gà- « gné à cet arrangement, car la partie qu'ils « habitent est incomparablement meilleure que « celle qu'on vous donne. »

Quoiqu'il fût déjà tard quand on vint nous annoncer que notre voiture était arrivée, et que nous n'imaginassions pas où il nous serait possible de passer la nuit, nous nous hâtâmes de prendre congé du commandant et de nous mettre en route, tant nous étions pressés de mettre d'accord notre officier russe avec le général Berdeyeff et Brigonzi. Il était nuit close quand nous arrivâmes à Grégorievskaïa ; nous y dormîmes

partie dans nos voitures, partie sur les bancs de la maison de poste, bâtie au-dehors du fort qu'à la pointe du jour nous aperçûmes à quelque distance. Le lendemain nous nous remîmes en route, en nous dirigeant sur Tokmak, village situé sur le ruisseau du même nom, qui se jette dans les Molotschni-Vodi. Nous descendîmes chez le directeur de police, qui nous retint à souper, et nous fit donner une chambre où nous fûmes forcés d'expier encore une fois, sur la paille, le tort très-grand, en Russie, de n'avoir pas de lits avec nous.

Tokmak (1) n'existait que depuis deux ans et demi; il était destiné à devenir une ville, et déjà il en avait tous les priviléges et les institutions. C'est pour cette raison qu'on y trouvait un directeur et des officiers de police. L'histoire de sa fondation est celle de toutes les nouvelles villes de la Russie. Quand l'emplacement en est déterminé, qu'il est régulièrement divisé par le tracé des rues et des îles de maisons, et que celles-ci sont partagées en autant de parties égales qu'elles doivent contenir d'habitations, on y

(1) Le village de Tokmak doit ce nom au ruisseau, et celui-ci à un gourghan assez élevé, voisin de l'endroit où il prend sa source.

amène des paysans de la couronne (1) avec leurs femmes, leurs enfans et leurs bestiaux; on accueille tous les hommes libres qui se présentent; on forme ainsi un rassemblement de 200 à 300 familles, auxquelles on distribue des terres, et auxquelles on assigne un emplacement pour bâtir des maisons, des granges, des écuries, en les obligeant de les disposer régulièrement, et à peu près sur le même modèle. Les rues se trouvent ainsi tout de suite bien alignées. Devenus en quelque sorte libres, ces citoyens d'une ville nouvelle, travaillant désormais pour leur propre compte, mettent une incroyable activité à bâtir et à défricher les terres qui leur sont échues en partage. Ceux de Tchinâk, quand nous y passâmes, étaient occupés à battre en plein air le blé, dont chacun d'eux avait plusieurs meules assez considérables au milieu de sa cour. D'ailleurs, toutes leurs terres, ensemencées dès l'automne, présentaient la plus belle apparence.

Quant aux maisons, elles ne diffèrent en rien de celles de tous les villages russes, et n'étaient formées que d'un simple clayonnage en-

(1) On appelle paysans de la couronne ceux des domaines de l'empereur; ils jouissent de plus de liberté et de considération que ceux des seigneurs.

duit en dedans et en dehors d'une couche d'argile, et recouvert d'un toit de chaume. Le bazar s'établissait également sur la grande place de la ville; mais il ne consistait encore qu'en quelques échoppes où l'on vendait des cordes, des mors en bois ou en fer, des haches, des socs de charrue, du sel, du poisson sec, etc. Tout commençait, mais tout annonçait une prospérité naissante, et donnait pour son accroissement rapide des espérances que confirma l'aspect d'autres villes que nous rencontrâmes plus tard, et qui, fondées de la même manière, avaient quelques années d'existence de plus.

Nous apprîmes à Tokmak que, sans nous consulter sur la route que nous nous proposions de tenir, on avait disposé les relais de manière que nous étions forcés de suivre la ligne des forts jusqu'à Pétrovskaïa; que de cette ville les Tatares nous conduisaient sur la route de Pérécope, jusqu'au point où elle passe les Molotschni-Vodi, et que de là prenant à droite, ils nous ramèneraient à Tokmak. Ces arrangemens nous déplurent, parce qu'ils nous éloignaient de ces côtes que nous avions grand intérêt et par conséquent grande envie de connaître, et qu'en tournant ainsi autour du terrain concédé nous n'en pouvions visiter l'intérieur. Deux avis fu-

rent ouverts. Les deux officiers du génie s'offrirent, en prenant des chevaux et des guides tatares, de se rendre à cheval directement de Tokmak à Pétrovskaïa; mais on leur représenta le danger de s'engager sans interprète au milieu d'une nation au moins suspecte, et qui ne devait pas nous voir de bon œil. L'autre avis fut de s'arrêter sur différens points de la route qu'on nous avait tracée, et de faire de là des incursions dans l'intérieur des terres. Ce dernier prévalut, et de Tokmak même nous nous déterminâmes à faire une course jusqu'à une petite vallée tributaire des Molotschni-Vodi, et qui traversait le pays d'orient en occident.

Le lendemain donc nous passâmes le ruisseau de Tokmak, et nous dirigeâmes au sud. La pente de la vallée était douce, et après l'avoir montée pendant plus d'une lieue, nous nous trouvâmes au milieu du steppe. Arrivés au but de notre course, nous rencontrâmes un ruisseau dont le lit desséché était jalonné de loin en loin par des mares d'eau stagnante dans les parties qui offraient le plus de profondeur. Dans quelques-unes nous aperçûmes du poisson. Nous vîmes aussi quelques oies et canards sauvages, des outardes. Quelques trous faits de main d'homme dans les parties desséchées du ruis-

seau nous montrèrent constamment l'eau à un pied ou au plus à dix-huit pouces de profondeur. Nos conducteurs nous dirent qu'au printemps l'eau y coulait à plein lit. Il était donc possible, comme en Pologne, de faire des digues qui, en arrêtant les eaux, formeraient le long du ruisseau, aux endroits où s'établiraient les villages, des étangs qui serviraient d'abreuvoirs aux bestiaux pendant l'été. Il n'était d'ailleurs pas à craindre qu'ils se desséchassent entièrement, puisque les flaques dont on a parlé gardaient de l'eau toute l'année.

Beaucoup de petits sentiers de huit à dix pouces de large, dépouillés d'herbe, partant de tous les points de la campagne, et se réunissant successivement les uns aux autres, y venaient tous aboutir. Nous fûmes long-temps à en deviner la cause. Nous reconnûmes plus tard qu'ils étaient formés par les troupeaux de chevaux ou de bœufs paissant dans le désert, et qui, allant s'abreuver aux flaques, se suivent toujours à la file, en tenant la direction donnée par l'animal qui marche le premier, et qui suit presque toujours un sentier déjà tracé.

Cette petite vallée était encore moins encaissée que celle du ruisseau de Tokmak; et ses pentes latérales encore plus douces, sans doute parce

que nous étions plus près de sa source. L'herbe du fond de la vallée était beaucoup plus fine et de meilleure qualité que celle des hauteurs. Les bestiaux paraissaient l'avoir recherchée de préférence, car le terrain était couvert de leur fiente.

A notre retour nous visitâmes quelques gourghans qui se trouvaient sur notre route, dans le dessein surtout de considérer de plus près une de ces pierres dont nous avions vu de loin que d'autres étaient surmontés, mais il n'en existe presque plus sur place; on retrouve seulement toujours le trou où elles ont été plantées. Quelques-unes gisaient encore au pied du monticule dont on les avait précipitées. Mais la plupart ont été tout-à-fait enlevées : nous en avons trouvé une qui formait le coin d'une maison du village de Tokmak, et, à notre retour à Ekaterinoslaw, on nous en montra dix ou douze rassemblées dans la cour du gouvernement, où on les avait transportées.

C'est du célèbre voyageur Pallas, qui en a fait beaucoup fouiller, que nous savons qu'on y rencontre des ossemens d'hommes et de chevaux, des armes, des pièces d'or et d'argent, des coupes. Il trouva entre autres, dans l'un d'eux, un manuscrit en langue mongole, qu'il

envoya dans le temps à l'académie de Saint-Pétersbourg.

L'avidité des paysans russes les a souvent portés à faire de pareilles fouilles ; mais comme il est fort rare qu'elles soient productives, et que c'était pour eux une espèce de loterie à laquelle ils mettaient le temps qu'ils auraient employé à des travaux d'un revenu plus certain, le gouvernement russe les a défendues sous des peines rigoureuses. On assure, au reste, qu'il en reste fort peu qui n'aient pas encore été visités. Ils portent tous un nom particulier, celui sans doute du chef dont ils recèlent les restes. Il est probable qu'à mesure que le pays se peuplera, plusieurs d'entre eux auront la destinée de celui de Tokmak, celle de donner leur nom aux villages qui se bâtiront à leur proximité, et de transmettre ainsi celui d'un ancien Scythe, qui sans doute ne s'y était pas attendu.

Rentrés à Tokmak après notre course, nous y passâmes une seconde nuit, et nous en partîmes le lendemain matin, en remontant le ruisseau par la rive droite. Nous avions déjà remarqué, dès la veille, qu'il n'était pas desséché comme celui qui avait été le but de notre précédente excursion ; mais il était gelé. Le vent d'est qui régnait depuis trois jours, et que nous

avions au nez, nous fit beaucoup souffrir du froid. A moitié chemin de Tokmak à Kirilovskaïa, nous trouvâmes un relais de poste semblable à ceux que nous avions déjà rencontrés dans le désert. Plusieurs meules de très-bon foin s'élevaient à proximité. Il avait été fauché dans la vallée. La contrée vers laquelle nous nous acheminions après avoir changé de chevaux était couverte de neige; le pays s'élevait beaucoup, mais insensiblement. Le gourghan de Tokmak formait un pic blanc au point dominant des hauteurs. Cette partie est la plus élevée de tout le pays qui nous était concédé, puisque les deux ruisseaux qui l'enceignent y prennent leur source. Le soir, en arrivant à Kirilovskaïa, nous exposâmes à l'air un thermomètre : il ne descendit qu'à sept degrés. Le major qui commandait la garnison nous céda son logement pour la nuit; nous nous y établîmes sur la paille. Le lendemain matin il nous envoya un cadeau de pain blanc et de volailles rôties. Nous apprîmes qu'il avait ordre d'abandonner ce poste, et de se réunir à la garnison de Pétrovskaïa.

De Kirilovskaïa nous devions faire une nouvelle excursion dans l'intérieur; mais la constante uniformité du pays que nous venions de parcourir nous la fit regarder comme inutile, et

nous continuâmes notre route. Nous traversâmes le plateau élevé qui sépare les sources de la Berda de celles des Molotschni-Vodi, en tournant autour du gourghan de Tokmak, que nous laissâmes constamment à droite. Le froid continuait d'être très-vif, quoiqu'il n'y eût que peu de neige sur terre; mais l'herbe desséchée du steppe était toute saupoudrée de givre. Le thermomètre marquait onze degrés. A mesure que nous descendîmes dans la vallée de la Berda, qui se dirige du nord au sud, les collines qui en bordent la rive gauche nous abritèrent contre le vent d'est; la vivacité de l'air diminua, les frimas disparurent, et même nous trouvâmes une espèce de printemps en arrivant dans un aoul (1) kalmouke, dont les tentes étaient adossées à un rocher qui, quoique peu élevé, achevait de les dérober tout-à-fait au souffle glacé de la bise.

Ce camp était certainement le plus occidental de tous ceux de cette nation. Nous employâmes

(1) Aoul est le mot employé par les Tatares pour désigner le rassemblement plus ou moins considérable de tentes qui composent leur camp. Elles entourent celle du chef, et lui forment ainsi une espèce de cour. Par un rapprochement singulier, le mot latin *aula*, dont la vraie prononciation est *aoula*, a aussi cette signification.

près d'une heure à l'examiner avec détail. La tente ou kibitke d'un Tatare se compose d'une charpente très-légère en treillage, qui a la forme d'une cage à poulet, et qui, outre le trou du haut, qui termine sa partie conique, offre encore une porte sur le côté de sa partie cylindrique. Le tout est recouvert de bandes de feutre gris, qui s'entortillent autour du treillage. En bas elles s'arrêtent de chacun des côtés de la porte. Celle-ci est fermée par un morceau de feutre qui s'attache à la base de la partie conique, et se déroule jusqu'à terre. Le trou du haut est destiné au passage de la fumée; le feu se fait au milieu de la tente. Une espèce de bannière qui la surmonte de plusieurs pieds est disposée du côté du vent pour qu'il ne rabatte pas la fumée dans l'intérieur; mais, malgré cette précaution, elle en est toujours remplie. On n'échappe à l'incommodité qu'elle occasionne qu'en restant couché sur les peaux étendues autour du foyer. Les paupières rouges et les très-petits yeux des Tatares pourraient bien s'expliquer, les unes par l'action corrosive de la fumée, et les autres par la nécessité où ils sont de les tenir toujours presque fermés, pour modérer la douleur qu'ils y éprouvent. Les tentes des Kalmouks ont environ quinze pieds de diamètre sur neuf de hauteur.

Ceux chez lesquels nous nous trouvions étaient païens. Au milieu de l'aoûl s'élevait, recouvert d'un feutre plus fin et plus blanc que les autres, le kibitke qui leur servait de temple. On nous y laissa entrer, et nous y vîmes plusieurs idoles assez hideuses, dont une entre autres avait six bras. Mais nous ne pénétrâmes dans aucune tente particulière, sans doute parce que les femmes s'y tenaient renfermées. Les hommes étaient tous très-proprement habillés d'une longue pelisse de mouton, qu'ils portaient le poil en dedans. La peau en était fort blanche et fort bien préparée. Nous leur demandâmes du lait de jument fermenté, ils s'empressèrent de nous en apporter ; nous lui trouvâmes un goût de petit lait mêlé avec du vieux fromage. En général, nous fûmes traités avec beaucoup d'obligeance. Il avait fallu nous détourner un peu pour arriver dans leur aoul. Le chemin de retour était inégal et rocailleux, et il était à craindre que nos voitures ne versassent. Ils se mirent tous très-complaisamment à les soutenir, et les firent ainsi passer sans accident. A notre départ, deux cavaliers placés, l'un à droite, l'autre à gauche de chaque voiture, se tinrent constamment près de la tête des chevaux pour les diriger. Au moyen de cette précaution, quoiqu'ils fussent à peine domp-

tés, nous arrivâmes sans accident à Zacharievskaïa.

Il n'y avait dans ce fort que trois maisons, et dans ces trois maisons qu'une seule chambre habitable. Le commandant du poste y logeait. Il nous fut donc impossible d'y séjourner, et, par conséquent, de faire de là dans l'intérieur l'incursion que nous nous étions proposée : nous ne nous y arrêtâmes donc que le tems nécessaire pour y changer de chevaux et continuer notre route. Nous traversâmes plusieurs fois la vallée de la Berda ; nous aurions pu nous féliciter de la trouver très-propre à former d'excellentes prairies, s'il nous avait été permis de craindre de long-temps de manquer de foin dans le steppe. Le climat d'ailleurs se tempérait beaucoup à mesure que nous descendions vers la mer. La petite rivière n'était plus gelée ; ses eaux, sans être abondantes, étaient claires et limpides. Les rives du Tokmak ne nous avaient offert qu'un sol de glaise recouvert par la terre végétale. Quelques rochers de granit, peu élevés, escarpaient celles de la Berda, et des plages de gravier et de cailloux roulés indiquaient que quelquefois ses eaux coulaient sous un plus grand volume.

Nous n'arrivâmes à Pétrovskaïa qu'au milieu

de la nuit. Nous fîmes réveiller le commandant. et celui-ci son major de place, qui nous établit assez passablement chez la veuve d'un négociant de l'endroit. Nous ne sortîmes que vers midi, pour aller dîner chez le commandant, qui nous avait invités; nous nous proposions de lui faire beaucoup de questions; mais malheureusement il ne parlait que russe, de sorte que la conversation eut lieu par l'intermédiaire de Brigonzi, qui ne nous rendit que ce qu'il voulut bien que nous sussions. Nous nous aperçûmes bientôt qu'il nous jouait à la manière dont souvent il rendait en quatre mots de très-longues phrases du commandant; mais en même temps nous remarquâmes que, lorsque la demande n'exigeait pour réponse qu'un oui ou qu'un non, ou qu'une de ces phrases fort courtes que nous comprenions très-bien, il n'avait pas assez de présence d'esprit pour la traduire sur-le-champ de manière à n'obtenir que la réplique qu'il voulait. Nous nous fîmes donc pendant quelque temps une étude de réduire à des questions pareilles tout ce que nous avions à demander. Le marquis de Montesson surtout, qui avait beaucoup d'esprit, déconcerta tout-à-fait Brigonzi. C'est ainsi qu'en dépit de toutes ses finesses, nous finissions toujours par attraper quelque

chose de tout ce qu'il aurait voulu nous cacher.

Petrovskaïa est bâti sur la rive gauche de la Berda, ou, pour mieux dire, du lac dans lequel cette rivière se jette avant d'arriver à la mer; on y trouve trois ou quatre maisons assez bien construites en brique, le reste est en bois. Sa fortification en terre et gazonnement est d'un tracé fort irrégulier et d'une construction bizarre; car le rempart est entre deux fossés, dont le plus large et le plus profond est le fossé intérieur. On prétend qu'anciennement ce port avait été fréquenté, mais on ne put nous dire à quelle époque. Ce n'est, au reste, qu'une rade foraine sans abri et très-peu profonde. On peut croire, toutefois, qu'il n'est pas plus mauvais que celui de Taghanrok (1), et qu'il serait visité comme ce dernier si les négocians avaient des denrées quelconques à y venir chercher.

Il est très-remarquable que les trois principaux cours d'eau de cette contrée, la Berda, la

(1) Toute la côte septentrionale de la mer d'Azof est très-basse, ainsi que le dénotent ces longues pointes de sable que l'on y voit s'avancer en se recourbant dans la mer. Les bâtimens qui viennent prendre des denrées à Taghanrok restent au large, et les envoient chercher par leurs chaloupes; mais comme celles-ci auraient même de la peine à démarrer et à passer la barre quand elles seraient chargées, des voitures du pays vont leur porter les marchandises à plus d'un quart de lieue dans la mer.

Berdianska et les Molotschni-Vodi, ne déversent pas habituellement leurs eaux dans la mer d'Azof, et qu'à quelques toises de leurs embouchures, leur courant est arrêté par une dune étroite et peu élevée, qui oblige les eaux à s'étendre et à former en arrière un lac plus ou moins considérable (1).

Pour rendre raison de ce phénomène géologique, il faut considérer que les barres qui se forment à l'embouchure des rivières ont lieu à l'endroit où le plan incliné de leur courant rencontre la surface horizontale de la mer; leurs eaux se choquant alors sur cette ligne, leur mouvement réciproque y est détruit, et elles y laissent

(1) Y a-t-il quelque analogie entre la formation de ces petits étangs et celle des lacs beaucoup plus considérables qui existent aux embouchures de l'Oder, de la Vistule et du Niemen dans la Baltique, et qui sont connus sous les noms de Grosse-haff, Frische-haff et Curische-haff? La côte septentrionale des îles d'Usedom et de Wollin, la Frische-nehrung et la Curische-nehrung, ne seraient-elles autre chose que d'anciennes barres qui auraient existé en avant de l'embouchure des trois fleuves? Pour que la ressemblance fût complète, il faudrait qu'à une époque ancienne le niveau de la mer Baltique ait baissé, sinon tout à coup, au moins dans un espace de temps assez court, pour que les vagues n'aient pas eu le temps de détruire l'ancienne barre; dans un temps aussi court enfin que celui que met la mer d'Azof a passer annuellement d'un niveau à l'autre. D'un autre côté, si l'on considère que des lacs pareils existent sur toutes les côtes basses, il semble qu'ils soient moins des effets spontanés que ceux dus à une cause lentement agissante dans la succession des siècles.

se précipiter le sable qu'elles entraînaient. Il suit de là que lorsqu'une mer a deux niveaux différens, comme la mer d'Azof, qui gonfle considérablement au printemps par l'affluence momentanée des eaux du Don, elle doit nécessairement avoir deux barres l'une au-dessous de l'autre; et l'on conçoit qu'après que la mer a arrêté quelque temps les eaux de la rivière, et les a fait refluer pour former un lac en amont, la barre supérieure finisse par les intercepter tout-à-fait, quand la mer est revenue à son niveau accoutumé.

Le lac Berdinski ou de la Berda est presque entièrement couvert de très-grands roseaux avec lesquels les habitans de Petrovskaïa chauffent leurs poêles. Ils offriraient la même ressource à une population beaucoup plus nombreuse que celle qui existait alors, et qui, sans la garnison, se montait tout au plus à quelques centaines d'individus. Ces roseaux font aussi de très-bonnes couvertures de maisons, et remplacent le chaume avec avantage.

Le climat de Petrovskaïa est très-doux, la gelée n'y est jamais très-forte, et jamais il n'y tombe assez de neige, ou pour mieux dire, jamais elle n'y reste assez sur terre pour qu'on puisse y aller en traîneau.

Nous ne quittâmes Petrovskaïa que le surlendemain de notre arrivée. A notre départ, le commandant nous fit aussi son cadeau de pain blanc et de volailles rôties; il y ajouta un mouton entier et quelques oies. Il semblait que nous dussions rester huit jours dans le désert. En vain nous voulûmes refuser, sous prétexte que nous avions déjà fait nos provisions, et que nous ne savions où mettre tout ce qu'on nous donnait; il n'y eut pas moyen de s'en défendre, et malgré nous, on attacha tout derrière ou dessus nos voitures.

En sortant de la ville, nous descendîmes la rive gauche du lac, pour aller passer sur la dune, entre lui et la mer. Nous nous dirigeâmes le long de la côte vers l'embouchure de la Berdianska, où Brigonzi refusa de nous accompagner. Nous y trouvâmes un Cosaque établi dans une petite maison isolée; par quel hasard se trouvait-il fixé seul au milieu de cette solitude, où tous ceux que nous avions aperçus et que nous aperçûmes ensuite ne formaient que des établissemens passagers où ils séjournaient peu de jours dans l'année? Nous mîmes pied à terre près de sa maison, et nous avançâmes à pied vers la côte, qui en était peu éloignée; nous y trouvâmes des pêcheurs, leurs cabanes, leurs bateaux.

leurs filets étendus sur le sable. Le fait de pêcheries existantes sur la partie de la côte de la mer d'Azof, que le général Berdeyeff voulait nous faire retirer, nous étant démontré, nous retournâmes à la maison du Cosaque, où nous remontâmes en voiture.

De ce point, nous nous dirigeâmes par le vallon d'Obitotschné pour aller rejoindre la route de Crimée. Cette partie nous parut supérieure à tout ce que nous avions vu jusque-là. Le vallon, qui a près d'une demi-lieue de large, était couvert de tentes tatares distribuées par aouls très-rapprochés les uns des autres, au milieu desquels nous voyageâmes pendant environ cinq lieues. Le froid s'y faisait à peine sentir ; le petit ruisseau, comme celui de Tokmak, était à sec, et ne présentait d'espace en espace que des mares de peu d'étendue ou de petites fosses creusées de main d'homme, et où l'eau n'avait que dix-huit pouces ou deux pieds de profondeur. Les unes et les autres n'offraient qu'une glace de quelques lignes d'épaisseur qu'on avait brisée pour y puiser de l'eau. Enfin, de nombreux troupeaux paissaient partout dans la vallée et sur les hauteurs qui la couronnaient. Comme cette partie était comprise dans les 300,000 décetines de pays soi-disant salé que l'on laissait

aux Tatares, nous ne manquâmes pas d'en goûter l'eau; nous la trouvâmes très-douce et très-bonne.

Nous retrouvâmes Brigonzi, qui, sur la route de Pérécope, nous attendait au premier relais. Notre direction, qui, depuis la maison du Cosaque, avait été du sud-est au nord-ouest, fut alors de l'est à l'ouest. Le reste de la journée, nous ne vîmes plus qu'un seul aoul. Vers le soir, comme nous approchions de celui où nous devions passer la nuit, nous aperçûmes deux tentes portées chacune par quelques hommes qui venaient à notre rencontre pour nous demander où nous voulions qu'on les dressât. Nous témoignâmes le désir d'être le plus près possible des Tatares. En un instant elles furent établies, des nattes et des peaux de mouton y furent étendues, et on y alluma un feu de kisiake.

Ce combustible, qui a l'apparence de la tourbe, est un composé de fiente de bœuf et de mouton *pétrie* avec du foin, taillée en mottes et séchée au soleil. En le brûlant, il n'exhale pas une plus mauvaise odeur que la tourbe ou que le charbon de terre. Dans la soirée, nous fîmes rôtir au feu de kisiake un gigot de mouton, auquel il ne communiqua aucune odeur désagréable. La fumée

avait cependant été tellement forte dans la tente, que nous n'avions pu y rester constamment assis, et que nous avions été forcés de nous étendre sur les nattes.

On se doute bien que nous étions pour les Tatares un grand objet de curiosité. Le rachitisme est une maladie si rare chez des peuples qui vivent presque continuellement en plein air, que le marquis de Montesson, qui, comme on l'a dit, était bossu, fixait principalement toute leur attention. Ils entouraient la tente où nous étions assis, et en soulevaient le feutre de tous côtés pour mieux nous considérer. Nous en fîmes entrer deux qui s'accroupirent sur leurs talons à nos côtés. Une boussole ayant attiré leur attention, on la leur mit entre les mains. Ils s'amusèrent beaucoup de voir l'aiguille suivre en tournant la lame d'un couteau; mais ce fut bien autre chose quand on ouvrit la boussole, et qu'ils virent l'aiguille sortir de son pivot, s'attacher à la lame, et y rester suspendue; ils les essuyèrent plusieurs fois toutes deux, pour bien s'assurer qu'aucune matière gluante ne les collait ainsi l'une à l'autre. Certainement ces musulmans étaient loin de soupçonner l'artifice qui tient, dit-on, suspendu le tombeau de Mahomet.

Leurs tentes étaient beaucoup plus petites

que celles que nous avions rencontrées sur la Berda. Soit que nous fussions arrivés chez les Kalmouks un de leurs jours de fête, soit qu'ils se fussent habillés pour nous recevoir, et que nous eussions surpris les Nogais en négligé, ceux-ci ne nous parurent pas aussi riches que les autres, ni leurs pelisses aussi belles et aussi propres. Leurs instrumens d'agriculture étaient à l'abri sous des appentis couverts de paille ou de roseaux. Toutes leurs charrues étaient sans roues, et ne consistaient guère qu'en une fourche de bois, à une branche de laquelle on attelle les bœufs, tandis que l'autre, beaucoup plus courte, s'enfonce dans la terre. La tête de la fourche est encastrée dans une seconde pièce, qui, s'élevant de terre jusqu'à la main du laboureur, lui donne le moyen de maintenir la charrue dans une position verticale. Les agriculteurs russes ont perfectionné un peu cette charrue en y ajoutant du fer pour la rendre plus solide et plus mordante. Dans cet état, il paraît qu'elle est préférable pour cette partie de la Russie à toute autre espèce de charrue. Pallas nous l'avait particulièrement recommandée. Le Tatare ne cultive de terre que la quantité nécessaire à fournir à sa subsistance. Sa méthode est aussi simple, ou, si l'on veut, aussi imparfaite

que les instrumens dont il se sert. Au printemps il se transporte sur la partie du steppe qu'il veut ensemencer, et commence par mettre le feu aux herbages desséchés de l'année précédente. Quand ils sont consumés, il sème immédiatement, et laboure ensuite pour recouvrir la semence. En même temps qu'il tient sa charrue, il conduit, au moyen d'une longe attachée à sa ceinture, un bœuf attelé à une herse, laquelle rompt tant bien que mal derrière lui les mottes du sillon qu'il vient de tracer. Quand tout le terrain est labouré, la semaille se trouve faite, le Tatare quitte son champ, et n'y revient que pour en couper le blé, qui lui rend communément six à huit pour un. Nous examinâmes aussi leurs voitures, elles étaient à deux roues comme nos charrettes; mais, devant être traînées par des bœufs, elles avaient un timon. Les jantes des roues étaient mal assemblées, ce qui leur donnait une forme plutôt polygonale que circulaire. Ces voitures, au reste, diffèrent de celles des paysans russes en ce que les roues de celles-ci sont au nombre de quatre, et que le tour en est formé d'un seul morceau courbé en cercle dont il se faut quelquefois de trois à quatre pouces que les extrémités ne se joignent. La charrette du Tatare lui sert à transporter sa tente, sa famille

et ses effets. Les femmes et les enfans sont assis sur le devant dans une espèce de boîte ; la tente, qui est très-légère, surplombe par derrière. Il ne graisse jamais ses roues : aussi les entend-on crier d'une demi-lieue dans le steppe, comme celles du Basque dans les Pyrénées. Les Tatares disent qu'il n'y a que les fripons qui, craignant de faire connaître leur approche, assourdissent leurs roues avec de la graisse. Ils n'en sont pas moins les plus grands voleurs du monde ; mais c est à cheval qu'ils vont à la quête, et alors rien ne prévient de leur approche (1).

Nous remarquâmes aussi quelquefois un cheval attaché sous les abris dont on a parlé, ainsi que la provision de foin pour le nourrir. Le reste de leurs bestiaux, consistant en bêtes à cornes, chevaux et moutons, paissent toute l'année dans le désert.

---

(1) Il est à remarquer que pour retrouver le type de notre charrette à deux roues et à jantes, il faut traverser toute l'Allemagne méridionale, toute la Pologne, et une partie de la Russie où l'on ne rencontre que le chariot à quatre roues. A mesure qu'on s'avance vers l'est, les roues à jantes diminuent pour faire place à celles qui sont d'une seule pièce. On retrouve aussi la charrette en Thuringe et en Saxe, où l'on sait que les Francs ont séjourné avant que d'entrer ou de rentrer dans les Gaules. Cette observation tend à diviser en deux classes les peuples de notre Europe mitoyenne, et peut-être à constater deux origines différentes, tandis que les roues pleines et l'essieu tournant de la Biscaye en indiqueraient une troisième.

Pendant que nous visitions ainsi l'aoul, mais sans pénétrer dans les tentes où les femmes étaient renfermées, les Tatares attelaient à nos voitures les chevaux qu'on avait été chercher de grand matin dans le désert. Toutes les précautions qu'ils prenaient pour ne pas recevoir de coups de pieds indiquaient assez combien ces animaux étaient encore sauvages. Le mourza ou chef de l'aoul présidait à cette opération. Déjà tous ceux qui devaient nous accompagner étaient à cheval; mais les trois qui devaient tenir les rênes et s'asseoir sur le siége de chaque voiture manquaient encore. La veille, nous avions déjà remarqué dans les Tatares qui avaient relayé nos chevaux une répugnance à conduire les voitures, qui n'avait pu être vaincue qu'au moyen de quelques coups de fouet appliqués par le mourza. La même opération fut encore ici nécessaire. C'est de cette manière que chaque cocher désigné fut par le chef de l'aoul amené sur le siége; et, quoique le premier placé eût pu facilement s'esquiver ensuite pendant qu'on s'occupait des autres, aucun d'eux ne bougea plus aussitôt qu'il eut saisi les rênes. La même chose se répéta presque chaque fois que nous changeâmes de chevaux.

Le chef de l'aoul et quelques autres mourzas nous accompagnèrent à cheval. Leurs habits et

leur équipement les distinguaient des simples Tatares ; leurs chevaux attirèrent aussi notre attention, mais par leur légèreté plus que par la beauté de leurs formes. On sait que le cheval tatare jouit d'une réputation méritée : nous fûmes curieux de connaître le prix d'un cheval gris foncé, qui nous parut supérieur à tous les autres, et nous le fîmes demander à celui qui le montait. Il répondit d'abord que c'était un cheval très-cher, et, quand nous insistâmes, qu'il ne le donnerait pas à moins de 75 roubles (225 fr.). Certainement il en aurait encore rabattu quelque chose (1). Le général Berdeyeff nous avait déjà fait voir un cheval pareil qui ne lui coûtait que 80 roubles.

Cette journée, nous passâmes à côté d'un monticule que la carte indiquait sous le nom de gbourghan de Karsak. Il nous parut beaucoup plus considérable que les autres, et nous fûmes surpris que le sommet en fût couronné

(1) J'ai ouï dire qu'avant la révolution, le feu maréchal de Kellermann avait été plusieurs fois envoyé en remonte à Leipsick pour le compte du régiment où il était alors simple officier, et que des chevaux de l'Ukraine lui étaient amenés en troupeau dans cette ville au prix de dix ducats (120 fr.) pièce; ils étaient tellement sauvages, qu'ayant offert aux Juifs de les leur payer vingt ducats, sous la seule condition de les lui livrer couplés, ils le refusèrent.

de pierres. Mais nous en avions déjà vu tant d'autres, que nous crûmes inutile de visiter celui-ci. Nous nous en repentîmes plus tard, quand nous apprîmes du professeur Pallas que ce n'était pas un gourghan, mais un mamelon naturel qui s'élevait au milieu de cette plaine, et qui, d'après toutes les apparences extérieures, devait contenir un métal quelconque à très-peu de profondeur.

Nous nous arrêtâmes, pour passer la nuit, sur le bord des Molotschni-Vodi, dans l'aoul de Bajazet-bey, chef de toute la peuplade des Tatares Nogais établis sur les bords de la mer d'Azof. Il n'était originairement qu'un simple mourza; mais comme il se trouvait le plus riche et le plus considéré de ceux qui avaient préféré le joug de la Russie, il avait pris le titre de bey, et le gouvernement russe avait eu d'autant moins d'envie de le lui contester, qu'il se félicitait, au contraire, de voir s'établir ainsi un chef suprême qui le dispensât de correspondre avec chaque chef particulier d'aoul. Il fut donc reconnu sans aucune opposition. Au lieu d'une tente, il s'était bâti une maison dans le genre de celles des paysans russes, c'est-à-dire qu'elle ne consistait qu'en un clayonnage récrépi de terre glaise blanchie à la chaux. Elle était composée de qua-

tre pièces, d'une antichambre, où donnait la porte d'un poêle en briques, lequel chauffait la pièce suivante, qui était celle où il couchait, et de deux autres chambres qui formaient son harem, composé de trois femmes. Une autre cabane en retour logeait le reste de sa maison.

Bajazet était absent, et nous nous établîmes dans sa chambre à coucher. Elle était meublée d'un lit composé de quelques matelas et de quelques oreillers, et d'une courte-pointe de taffetas ponceau, et enveloppé d'une moustiquière de gaze, et de rideaux semblables à la couverture: une ottomane également en taffetas ponceau, dont les coussins, élevés sur une estrade, étaient rembourrés en foin; une table, et un grand bassin de cuivre destiné aux ablutions prescrites par la religion mahométane, composaient le reste de l'ameublement. Le plancher était recouvert d'un tapis de Turquie. Quelque temps après notre arrivée, le fils de Bajazet, assez joli jeune homme, qui servait comme officier dans un régiment russe, et qui habitait un aoul voisin, dont il était le chef, vint nous faire visite. Il ajouta à ce que nous avions trouvé chez son père pour nous coucher quelques tapis et quelques coussins, et resta avec nous jusqu'au moment où nos domestiques nous ap-

portèrent le souper, qu'ils avaient fait cuire dans le poêle de l'antichambre, chauffé avec de l'herbe sèche.

Après souper, et au moment où nous allions nous établir pour passer la nuit, nous vîmes entrer un vieux Tatare, qui, après avoir retiré de dessous le lit une vieille hache d'armes toute rouillée, s'assit sur ses talons auprès de nous : nous lui fîmes demander ce qu'il voulait. Il nous apprit qu'il était le janissaire de Bajazet, dans la chambre duquel il couchait toujours. Il nous demanda la permission de nous garder cette nuit comme il gardait son maître : nous lui accordâmes sa demande, et il s'établit dans un coin.

Le lendemain matin, le fils de Bajazet entra chez nous aussitôt qu'il fit jour, et nous fit servir un copieux déjeuner de café au lait. Comme il était convenu que de là nous irions visiter les bords de la mer et le lac dans lequel se jettent les Molotschni-Vodi, nos voitures se trouvèrent attelées de bonne heure, et nous prîmes cette direction. Pendant les neuf à dix lieues que nous parcourûmes, le terrain nous parut de même nature que celui que nous avions traversé les jours précédens. A environ trois quarts de lieue des côtes commence le lac Molotschnié : l'eau en est salée, ainsi que le terrain immédia-

tement contigu à ses rives, et nous y vîmes quelques plantes marines. Ce lac, comme celui de la Berda, est séparé de la mer par une bande de sable ; mais ici elle a près de cinquante toises de large. Seulement on y remarque une dépression sensible par laquelle, lors des grandes eaux du printemps, le lac communique à la mer. Ainsi donc, loin de trouver dans la contrée destinée a la colonie autant de terrain salé qu'on nous l'avait voulu faire croire, nous en étions à regretter de ne pas avoir rencontré sur les côtes quelques petits lacs salans, quelques lagunes, qui nous eussent donné les moyens d'y faire le sel dont nous aurions besoin.

Nous pûmes, ce jour-là, nous faire une idée de la longueur des courses dont sont capables les chevaux tatares. Ceux qui avaient amené nos voitures avaient fait dix lieues en moins de trois heures. Pendant les deux heures que nous employâmes à visiter la côte, on nous avait donné des chevaux frais, qui, dès le matin, avaient été rassemblés sur ce point. Quand nous remontâmes en voiture, nous crûmes que les autres resteraient, jusqu'au lendemain, à paître sur les lieux que nous quittions pour se reposer de la course qu'ils venaient de faire. Mais ils revinrent avec les voitures, arrivèrent aussitôt qu'elles,

et, après avoir ainsi fait plus de vingt lieues dans l'espace de huit heures, ils furent lâchés dans le désert pour s'y restaurer avec l'herbe desséchée qu'ils y trouvaient pour toute nourriture, et pour y passer, tout couverts de sueur, une des nuits les plus froides de l'année.

A notre retour, nous couchâmes encore chez Bajazet-bey; nous en partîmes le lendemain pour revenir à Tokmak en remontant les Molotschni-Vodi. Le lit desséché de ce ruisseau était indiqué par des mares semblables à celles que nous avions trouvées sur celui de son affluent; mais ici elles étaient beaucoup plus grandes et plus multipliées. Elles nous firent juger qu'à l'époque de l'année où ils coulent, les Molotschni-Vodi forment un ruisseau assez considérable. L'eau des mares était recouverte d'une glace de quelques lignes d'épaisseur; l'eau en était blanchâtre, et c'est ce qui lui a fait donner le nom qu'elle porte, qui signifie *eaux laiteuses*. Elle est, du reste, bonne à boire, fort saine, et ne contient qu'un peu de marne en dissolution.

A l'endroit où un premier vallon débouche par la rive gauche dans celui des Molotschni-Vodi, le cours du ruisseau, dont nous étions à quelque distance, nous parut embarrassé par

des roseaux qui couvraient un espace assez considérable, et nous présenta toute l'apparence d'un marais. Quoi qu'il en soit, la quantité d'aouls que nous aperçûmes à proximité ne nous permit pas de croire que ce séjour fût malsain. Nous pensâmes, au contraire, que ces roseaux étaient une ressource précieuse dans un pays qui manquait de tout autre combustible.

La vallée est large, peu encaissée par des pentes douces et allongées ; la terre nous y parut plus légère que dans les autres parties que nous avions visitées. Vue de près, elle nous sembla un peu mêlée de sable ; mais il était évident que la végétation y était très-forte et très-abondante, à en juger par la qualité et le nombre des végétaux dont nous apercevions les débris ; aussi les aouls y étaient-ils nombreux. Depuis Bajazet-bey (1) jusqu'au second ravin que l'on rencontre sur la route de Tokmak, et où nous changeâmes de chevaux, nous en remarquâmes au moins six. Au-delà nous n'en trouvâmes plus, sans doute parce que, continuant à s'élever, le terrain devient plus froid et plus aride ; aussi l'herbe nous y parut-elle plus rare et moins forte.

(1) Tous les camps tatares portent le nom de leur chef, sans qu'il soit nécessaire d'y ajouter le mot *aoul*.

Au moment de quitter les Tatares, nous apprîmes à nos dépens qu'ils avaient, dans leurs aouls, des moulins mus par des chevaux pour réduire en farine et en gruau le grain qu'ils cultivent, et en même temps nous eûmes occasion de juger du degré d'avilissement où ce peuple est tombé sous la domination des Russes. Parmi les chevaux attelés à une de nos voitures, il y en avait qui avaient servi à tourner la meule : ils voulurent, en partant, entraîner la voiture dans un cercle aussi petit que celui qu'ils étaient habitués à parcourir. Elle était à flèche ; elle versa bientôt, et, malgré les Tatares qui se précipitèrent aux rênes, les chevaux paraissaient vouloir continuer à l'entraîner, ce qui l'eût mise en pièces. L'un de nous tira alors son sabre pour couper les traits : à cette vue, les Tatares, qui crurent que c'était à eux qu'on en voulait, se sauvèrent, et allèrent se grouper à l'autre extrémité de l'aoul ; pas un ne resta. Pendant que nous réussissions à contenir leurs chevaux, le soldat russe qui nous accompagnait depuis Alexandrovskaïa fut les chercher, et nous les ramena tous à coups de fouet en les chassant devant lui comme un troupeau On releva la voiture : elle était brisée ; on la rattacha comme on put avec des cordes, dont nous

avions fait une ample provision pour cet usage, et nous pûmes continuer notre route.

Enfin, pleinement convaincus de la fausseté des rapports qu'on nous avait faits à Ekaterinoslaw sur la partie du terrain concédée habitée par les Nogais, nous arrivâmes à Tokmak, où nous passâmes la nuit. Nous en partîmes de grand matin, et ne parvînmes que fort tard à Alexandrovskaïa, que nous voulions quitter sur-le-champ pour aller achever la nuit en face de Kichkasse, et être à temps de passer le fleuve le lendemain matin. Brigonzi mit pied à terre : nous présumions qu'il allait s'occuper de nous procurer des chevaux; nous l'attendîmes sur la place pendant une demi-heure. Au bout de ce temps un soldat parut; il parla à nos postillons, nos voitures entrèrent dans une cour; le soldat ouvre les portières, nous fait signe de descendre, et nous introduit dans une pièce chauffée et éclairée. Nous ne savions ce que cela voulait dire. Pourquoi nous obligeait-on de coucher à Alexandrovskaïa? Nous attendions Brigonzi pour nous l'apprendre; enfin, après plus de deux heures d'attente, voyant qu'il ne paraissait pas, nous nous impatientâmes tellement, nous fîmes tant de signes au soldat, qu'à la fin il comprit que nous voulions qu'il conduisît un de nos domes-

tiques à l'endroit où était Brigonzi, pour le prier de se rendre près de nous. On le trouva à table, et soupant tranquillement, tandis que nous mourions de faim, de fatigue et de sommeil. Enfin il arriva. Le vicomte de Montesson, que son grade de général rendait fort supérieur à Brigonzi, le maltraita fort : il voulut s'en plaindre au marquis, qui lui dit qu'il n'avait été traité que comme il le méritait. Il finit par nous menacer du rapport qu'il en ferait au gouverneur Berdeyeff. Nous étions fort tranquilles à cet égard ; mais il n'en fallut pas moins se résigner à passer la nuit où nous étions, parce qu'il n'y avait pas de chevaux à la poste, ce que nous ne pouvions aller vérifier.

Ce qui nous pressait tant de partir était la crainte d'éprouver au passage du Niéper la même difficulté que nous avions eue quelques jours auparavant, et d'y mettre encore plus de temps, et que nous voulions arriver à Ekaterinoslaw avant la fête de Noël, qui tombait deux jours après. L'hiver est habituellement si doux dans la contrée que nous venions de parcourir, que nous étions bien loin de soupçonner l'intensité du froid qu'il avait fait sur le Niéper, et que nous fûmes fort étonnés quand Brigonzi nous informa qu'il était pris, que nous le tra-

verserions sur la glace, et qu'au lieu de nous diriger par Kichkasse, où nous n'avions plus besoin d'aller chercher un bac, nous prendrions un chemin plus court et plus direct, pour aller passer le fleuve à quelques lieues plus haut.

Nous arrivâmes effectivement le lendemain de bonne heure au bord du Niéper, dans l'habitation d'un certain Marcus, négociant allemand retiré du commerce, qui avait acheté cette propriété. Il s'annonça comme un ami particulier de Brigonzi, sans se douter probablement que ce fût auprès de nous une très-faible recommandation. Les deux amis eurent secrètement ensemble une conversation fort longue, à la suite de laquelle Brigonzi nous parut fort triste et fort préoccupé.

Nous voulions passer le fleuve sur-le-champ; mais Marcus nous fit tant d'instances, que nous consentîmes à dîner chez lui. Pendant le repas, nous remarquâmes un changement notable dans le ton et les manières de Brigonzi. Il avait quitté son air d'importance, et se montra empressé, complimenteur. Après dîner il prit à part le vicomte de Montesson, et lui fit des excuses de ce qui s'était passé la veille : nous ne savions à quoi attribuer un changement aussi subit. Nous nous remîmes en route vers les trois

heures ; nous marchâmes toute la nuit ; nous souffrîmes beaucoup du froid et du vent du Nord, qui nous soufflait au nez. Enfin, le 24 décembre à la pointe du jour, nous mîmes pied à terre dans notre logement d'Ekaterinoslaw, fort satisfaits de ce qu'à raison de l'heure et de la saison, personne n'avait été témoin de notre arrivée et du mauvais état de notre équipage. La moins maltraitée de nos voitures avait le timon et un ressort cassés ; elle n'avait versé qu'une fois ; mais la seconde avait versé trois fois, et, outre qu'elle avait éprouvé les mêmes avaries que la première, sa caisse ne tenait plus que par des cordes ; le fond était tombé sur le chemin pendant la dernière nuit, de sorte que nous avions fait la dernière poste les pieds pendans, et dans la crainte continuelle de voir le coffre sur lequel nous étions assis se dérober également sous nous.

En arrivant, le vicomte d'Allard, qui, pendant notre tournée, était resté à Ekaterinoslaw, nous donna l'explication du long entretien de Brigonzi avec Marcus, et du changement subit opéré dans la conduite du premier. Le gouvernement militaire était ôté au général Berdeyeff, avec ordre de se retirer dans ses terres. Le comte de Kaghowski, déjà gouverneur de la Crimée,

devait réunir le gouvernement de la Nouvelle-Russie, et continuer de demeurer dans la presqu'île. Nous avons toujours ignoré le motif d'une disgrâce aussi subite. Il est probable que l'extrême dureté du général, en le faisant universellement détester, en a été la principale cause.

Le jour de notre arrivée, nous dînâmes encore chez lui. Le lendemain nous voulûmes nous en dispenser; car, s'il avait été tout simple que nous acceptassions la table du gouverneur, il n'en était plus de même quand il n'était plus qu'un particulier. Il nous envoya chercher par un domestique. Le jour d'ensuite nous lui écrivîmes pour le prier de permettre que nous mangeassions chez nous pendant quelques jours. Il feignit de croire que nous ne voulions pas sortir à cause d'un fort verglas qui était tombé dans la nuit, et il envoya un traîneau pour nous chercher; nous refusâmes encore sous prétexte que, ne comptant pas sortir, nous n'étions pas habillés : alors il fit retirer de sa table plusieurs plats qu'il nous envoya. Son opiniâtreté vainquit la nôtre. Pour ne pas en venir à une explication désobligeante, nous continuâmes à manger chez lui jusqu'à son départ, qui eut lieu bientôt après. A peine fut-il monté en voiture que sa femme, qui devait rester encore quel-

ques jours à Ekaterinoslaw, chargea Colinet de nous faire connaître qu'elle ne pouvait plus nous recevoir à sa table. Le précepteur, qui était mécontent d'elle et voulait la quitter, eut assez de présence d'esprit pour lui répondre qu'il était sûr que cette nouvelle nous ferait autant de plaisir que nous avions été contrariés de l'opiniâtreté que son mari avait mise à nous retenir malgré nous.

Dès les premiers momens de notre rentrée à Ekaterinoslaw, nous nous étions occupés du rapport que nous devions adresser au prince de Condé : il fut terminé au bout de quelques jours; mais les circonstances ne nous permirent pas de le faire parvenir immédiatement à S. A. S. Il était ainsi conçu.

CHAPITRE V.

Rapport à monseigneur le prince de Condé de la reconnaissance faite du terrain destiné à l'établissement de la colonie d'émigrés par les commissaires de S. A. S.

Arrivés à Ekaterinoslaw le 30 novembre (11 décembre) 1797, nous en avons sur-le-champ donné connaissance au général Berdeyeff, gouverneur militaire de la Nouvelle-Russie; mais comme il était fort tard, et que son logement était hors de la ville, nous avons remis notre visite au lendemain.

Le 12 au matin, nous nous sommes rendus chez le gouverneur, qui nous a reçus avec beaucoup d'égards et de politesse. Nous avons trouvé chez lui le colonel Koutouzof, aide-de-camp de l'empereur, chargé de conduire et de placer dans la colonie ceux qui voudront s'y établir; il nous a fait le même accueil.

Dans cette visite, on nous a fait voir la carte du pays destiné à l'établissement de la colonie. Nous y avons vu avec étonnement qu'il ne comprenait qu'environ 300,000 décetines carrées, au lieu de 600,000 qui avaient été annoncées par S. M. I. On nous a dit que le reste du terrain

compris entre la Berda et les Molotschni-Vodi était salé, peu fertile, et occupé par ce qui restait de Tatares Nogais.

Nous avons cru devoir passer quelque temps à Ekaterinoslaw, tant pour les réparations à faire à nos voitures que pour prendre les informations qui pouvaient nous être nécessaires pour rendre à monseigneur compte de notre voyage, depuis notre départ d'Allemagne jusqu'à notre arrivée à Ekaterinoslaw, et de ce que nous avions appris à notre arrivée. Le $\frac{7}{18}$, nous avons remis au général une note pour le prier de nous donner les moyens de remplir notre mission. Il nous a répondu le $\frac{10}{21}$, et nous sommes partis le $\frac{11}{22}$.

La rigueur de la saison, le défaut de moyens nécessaires, et plusieurs autres circonstances qu'il est impossible de détailler ici, ont empêché de lever la carte que monseigneur demandait. Cette opération ne sera possible qu'au printemps, et qu'avec le secours de quelques personnes qu'il faudra envoyer ici pour servir de chaîneurs aux officiers chargés de cette opération : car ne comprenant pas la langue, il leur serait impossible de trouver ici des hommes susceptibles d'exécuter ce qu'ils leur demanderaient. Au reste, il n'y aura rien de moins dispendieux.

Deux ou trois des petits chariots du pays, attelés chacun de trois chevaux, une couple de tentes et une petite batterie de cuisine composeront tout l'équipage des ingénieurs. Les chevaux coûteront au plus trente roubles chacun; les chariots, de vingt à vingt-cinq. La nourriture des hommes ne coûtera pas plus de dix copeks (six sous) par jour; celle des chevaux ne coûtera rien : ils paîtront dans le désert. En attendant que cette partie des ordres de V. A. S. soit exécutée, voici les renseignemens que nous nous sommes procurés, et le résultat de ce que nous avons vu par nous-mêmes. Monseigneur peut être assuré d'y trouver au moins un aperçu très-approchant de la vérité sur la plupart des objets, qu'on aurait pu examiner et décrire plus exactement en levant la carte du terrain (1).

1° Ce pays, qui avait été représenté comme marécageux et malsain, est plutôt sec qu'humide: il n'y a presque pas de marécages, excepté au bas de la Berda et des Molotschni-Vodi, et en remontant le long de la rive gauche de ces derniers;

(1) Celle qui nous avait été remise par les Russes donnait assez exactement le relief du terrain, le cours des ruisseaux, et la direction des vallées; mais elle n'entrait dans aucun détail sur la nature du sol, sur sa fertilité probable, ou sur d'autres circonstances que celui qui lève une carte a l'occasion d'observer, par la nécessité où il est de se transporter sur tous les points du terrain.

mais les premiers sont sablonneux, et ne paraissent pas malsains (1), et il serait d'ailleurs inutile de s'établir près de ces lieux, qui sont peu propres à la culture, et qui ne peuvent servir que de pâturages. Quant aux seconds, ils sont de peu d'étendue, et leur influence est si peu nuisible, qu'il y a au milieu d'eux des aouls ou camps tatares dont les habitans jouissent de la meilleure santé. Ces espèces de villages fourmillent d'enfans; et il est impossible de croire que l'air où vit une si saine et si nombreuse population soit insalubre.

2° Tous les endroits que nous avons parcourus nous ont paru également sains. Ainsi, pour placer les habitations, il ne faudra s'attacher qu'à la proximité de l'eau et à la beauté des sites. Il sera donc avantageux d'établir, autant que possible, les villages le long des ruisseaux (2). La plupart, à la vérité, sont secs la plus grande partie de l'année; mais on pourrait à peu de frais construire des digues pour retenir l'eau à l'époque où ils coulent, et former ainsi des étangs.

---

(1) On aurait pu citer ici l'état sanitaire habituel de Petrovskaïa, qui est situé au bord des marais de la Berda, et n'en souffre d'aucune manière.

(2) On verra plus tard que le choix de ces emplacemens doit être soumis à d'autres considérations tirées de la nature du climat.

C'est de cette manière qu'on se procure de l'eau dans une grande partie de la Pologne, qui sans cela n'en aurait pas plus que le pays que nous avons parcouru. Au surplus, dans les endroits même où l'on ne pourrait former des étangs, c'est-à-dire dans les parties les plus élevées des vallées, il sera toujours facile d'y suppléer par des puits peu profonds. Tous ceux que nous avons vus dans cette situation n'avaient pas au-delà de douze à quinze pieds de profondeur. Rien de plus simple d'ailleurs que leur construction. Les Tatares creusent des trous de cinq à six pieds de diamètre. La surface du sol, jusqu'à environ trois pieds de profondeur, est une terre végétale qui a peu de consistance ; mais plus bas on rencontre une argile dure et compacte, qui se soutient elle-même verticalement. Cependant, pour empêcher les éboulemens, qui ne manqueraient pas d'avoir lieu dans la partie supérieure lorsque l'on s'approcherait du bord, les puits sont recouverts par une claie au milieu de laquelle il y a un trou d'un pied et demi environ.

On ne connaît pas, dans tout le pays habité par les Tatares, ces fièvres jaunes qui font, dit-on, périr tant de monde dans les contrées voisines. La raison en est dans la manière de vivre

et dans la culture des premiers. Ces peuples font leurs défrichemens à l'entrée de l'hiver, et dans ce temps il sort peu d'exhalaisons de la terre. Les nouvelles colonies, au contraire, ont fait ces défrichemens au printemps. Or, qu'on se figure la quantité de miasmes qui doit sortir d'une couche de terre formée par des herbes successivement pourries les unes sur les autres, et mêlées avec la fiente des bestiaux depuis au moins trente à quarante siècles, et peut-être bien davantage ! D'ailleurs beaucoup de ces terrains défrichés, on doit même dire la plupart, sont dans des situations assez basses, et sont, par conséquent plus sujets aux exhalaisons nuisibles que ne le serait un pays coupé comme celui qui existe entre la Berda et les Molotschni-Vodi. Ces défrichemens faits à contre-temps ont donc été une des causes de ces maladies (1). On s'en est aperçu probablement, car on ne défriche plus au printemps ; mais cette cause n'était que la moindre, et il en est resté une autre à laquelle il est peut-être plus difficile de remédier ; c'est la nourriture. Ce climat est très-chaud

(1) On verra plus tard que nous nous trompions, et à quoi il fallait attribuer les fièvres qui étaient venues arrêter plusieurs des nouveaux colons de ce pays dans les premiers travaux de leur établissement.

pendant l'été, et les gosiers desséchés ont besoin de fruits et de boissons qui les rafraîchissent; or, une abondance extrême de melons ordinaires et de melons d'eau excellens semble placée ici par la nature exprès pour les satisfaire. On mange donc généralement beaucoup de ces melons. Il en résulte alors ce qui arrive dans tous les pays chauds : la chaleur, produisant des sueurs abondantes, affaiblit l'estomac; ces fruits rafraîchissans viennent encore augmenter cette faiblesse, la bile cesse de couler et s'accumule; les fièvres surviennent, et ce n'est plus qu'en rétablissant l'estomac qu'on peut s'en délivrer. Il faudrait donc que les nouveaux colons s'abstinssent, autant que possible, de cette nourriture; mais il sera bien difficile de les empêcher de succomber à la tentation.

3° Le peu d'eau courante qu'on trouve dans le lit des rivières de ce pays ne permet pas de songer à y faire des moulins à blé ou d'autres usines mus par le moyen de l'eau. Une singularité remarquable dans plusieurs des rivières de ce pays, telles que la Berda, la Berdianska et les Molotschni-Vodi, c'est qu'elles n'arrivent pas jusqu'à la mer, et qu'à quelques toises de leur embouchure leur cours est obstrué par des dunes de sable, par dessus lesquelles elles pas-

sent cependant à certaines époques que leurs eaux sont plus hautes.

4° Petrovskaïa, qui a autrefois servi de port, n'est qu'une rade foraine sans abri et peu profonde. Il ne peut y venir que des bâtimens de 150 tonneaux, qui, forcés de rester éloignés de la côte, n'y seraient pas même en sûreté. La partie des côtes que nous avons parcourue ne nous a également offert que des rades ouvertes et sans profondeur. Cependant la partie qui est vis-à-vis le lac Molotschnié nous a paru offrir plus d'eau que celle de Petrovskaïa. Au printemps on pourra parcourir cette côte et la sonder ; on trouvera peut-être quelque endroit où placer un petit établissement de cabotage, mais nous croyons pouvoir assurer qu'il sera impossible de se procurer rien au-delà.

La rapidité avec laquelle nous avons été obligés de faire notre tournée ne nous a pas permis d'examiner la nature de toutes les eaux ; mais le peu que nous avons pu soumettre à l'examen nous a toujours paru de très-bonne qualité. Cependant nous devons faire observer que celles des Molotschni, qui nous ont paru très-bonnes, et qui le sont effectivement pendant l'hiver, sont stagnantes et malsaines pendant l'été (1). Mais

(1) Cette assertion est du professeur Pallas.

c'est la seule rivière qui ait peu de pente, et dont les eaux contractent dans certains temps des qualités nuisibles.

4° Tout le terrain que nous venons de parcourir repose sur un lit de granit, qui dans plusieurs endroits se manifeste à fleur de terre, s'élève même quelquefois au-dessus du sol, ou paraît en saillie le long des escarpemens de la plupart des ruisseaux. Cependant, en descendant de Kirilovskaïa par Tokmak, le long des Molotschni-Vodi, on trouve de la pierre calcaire. Il y a surtout entre les deux endroits qu'on vient de nommer une pierre blanche peu dure, mais cependant propre à bâtir lorsqu'on l'a laissée un ou deux ans à l'air avant de l'employer. Ce banc de granit est la cause de la salubrité des eaux, qui ne sont jamais mauvaises quand elles coulent sur un tel lit. Il n'y a d'ailleurs aucune mine métallique qui puisse nuire à la qualité des eaux. La couleur jaune, et même quelquefois rouge de l'argile, qui est presque généralement sous tout ce terrain, indique, il est vrai, la présence du fer; mais il n'y est pas en assez grande quantité pour que les eaux s'en ressentent. Nous n'avons pas cru d'ailleurs devoir nous occuper de cette circonstance relativement aux mines de fer qui pourraient exister dans ce

pays ; le fer de Sibérie ne coûte à Taghanrok que 3 roubles et $\frac{1}{4}$, ou 11 fr. 25 c. le quintal, poids de France ; et il est évident que, dans un pays aussi dénué de bois que l'est celui de la colonie, il est impossible de fabriquer du fer à aussi bas prix. Le même défaut de bois empêchera de long-temps de songer à établir des verreries, ou même simplement des poteries.

Il est sûr qu'il y a de la marne dans quelques endroits le long des Molotschni-Vôdi, et peut-être même ailleurs ; mais nous nous sommes dispensés de faire à cet égard des recherches inutiles. Car la marne serait nuisible dans des terres qui ne sont que trop fertiles ; et dans lesquelles par conséquent beaucoup de plantes, et notamment les graines, pourraient devenir trop touffues pour être productives.

Il n'y a pas de tourbe, parce qu'il n'y a pas de marécages. Quant au charbon de terre, on en a découvert depuis peu de temps une mine à Pavlogorod, à l'est du terrain de la colonie ; mais on n'a pas su nous dire si elle était abondante. Il y en a une autre dans la même contrée, aux environs de Bachmut. D'après les informations que nous avons prises, nous avons calculé que, dans les parties les plus éloignées, c'est-à-dire les plus occidentales de la colonie, il re-

viendrait à 80 kopeks ou 48 s. le quintal, poids de marc, et probablement même à un prix encore inférieur.

5° Nous n'avons, en général, remarqué que deux sortes de terres : les unes propres à faire des prairies, et telles sont toutes celles qui sont près des rivières et des ruisseaux ; les autres moins bonnes, il est vrai, pour des prairies, quoique cependant on pût en faire partout, mais excellentes pour la culture de toutes sortes de plantes. En général, on peut également semer partout des melons ou du blé, du chanvre ou du millet. La terre y est tellement bonne, que toutes les plantes qui viennent à maturité dans un climat tempéré, comme celui de Paris ou de Tours, y réussiront dans quelque endroit qu'on veuille les planter. La seule qualité de terre qui soit rare dans ce pays est celle qui convient aux vignes. Monseigneur trouvera peut-être que c'est un petit inconvénient pour une colonie naissante, qui ne doit pas s'occuper de suite d'une culture productive seulement au bout de plusieurs années. On pourrait d'ailleurs, comme en Italie, planter des vignes dans les plaines, qui toutes ont une légère inclinaison vers le sud, indépendamment de plusieurs des pentes qui bordent les vallées, et qui ont la même exposition.

Le vin serait sans doute alors moins bon, mais il en serait plus abondant. Nous avons bu du vin crû sur le Don, à près de deux degrés plus au nord que le terrain de la colonie, et fait par la simple expression du raisin avec les mains. Quoiqu'il n'eût presque pas fermenté, ce vin était fort agréable, et il eût été très-bon s'il avait été bien fait. En levant la carte au printemps, on aura soin d'exécuter exactement ce que monseigneur nous a prescrit dans ses instructions.

6° Il n'y a dans tout ce pays ni arbre, ni arbrisseau, et nous ne croyons pas que, dans les 600,000 décctines carrées de terre qui sont situées entre la Berda et les Molotschni-Vodi, il y ait cent pieds d'épine noire ou d'églantine, qui constituent les seules espèces de végétation ligneuse que nous y ayons rencontrées. On nous y a offert comme une rareté une branche de ce dernier arbrisseau.

Tous les arbres, arbrisseaux, légumes et plantes qui viennent de Touraine croîtraient également dans ce pays; mais il faudra y apporter tout, car il n'y a rien. Les fruits, graines et légumes de première nécessité pourront se tirer de Taghanrok, d'où ils arriveront par mer et à peu de frais. Ceux qui sont plus recherchés pourront être demandés à Constan-

tinople par la voie des négocians de Taghanrok, d'Odessa, de Cherson, ou peut-être même de Caffa. C'est par ce moyen aussi qu'on pourra faire venir de France ce qu'on ne pourra pas se procurer ailleurs.

Outre les plantes de la Touraine, il y en a plusieurs autres que l'on pourrait espérer de naturaliser entre la Berda et les Molotschni-Vodi. Telles sont : 1° l'indigotier sauvage de la Caroline et même, comme le croit le professeur Pallas, l'indigotier de Lahor; 2° le sésame, plante qui produit une grande quantité d'huile, dont le débit serait assuré en Russie; 3° le cotonnier herbacé, qui produit un très-beau coton, et dont M. Pallas nous a donné de la graine. Il y a probablement encore beaucoup d'autres plantes que l'on pourra accoutumer à ce climat, et telles sont, à notre avis, toutes celles qui n'exigent pas plus de quatre à cinq mois pour lever et parvenir à maturité. M. Pallas nous a dit que l'espèce d'asperge qui croissait naturellement ici n'était pas pareille à la nôtre, quoiqu'au moins aussi bonne. C'est une plante qui grimpe et s'entortille autour de ce qui est près d'elle.

On pourra, dans les premières années, prendre dans les bois qui sont le long du Niéper, au-dessous d'Alexandrovskaïa, beaucoup de bou-

tures de saules et de quelques autres bois aquatiques, et les planter sur tous les bords des rivières et des ruisseaux. Par ce moyen, on aurait dans peu de temps du bois assez bon : car le saule de ce pays vaut mieux pour brûler et pour travailler que celui de France. On pourra aussi avoir en Crimée de jeunes plants de beaucoup d'espèces d'arbres ; mais il y aura plus loin à les aller chercher.

Ce plus grand éloignement ne doit cependant pas effrayer ; car le transport de ces jeunes plants pourra se faire par mer. S. M. I. ne refusera pas à monseigneur une couple de petits bateaux, qui pourraient faire ce voyage à peu près dans une semaine ; et en supposant même qu'ils en employassent deux, le transport serait encore peu coûteux. On trouverait dans la partie méridionale de la Crimée, sur les terres qui appartiennent encore à la couronne, des peupliers, des hêtres, des chênes, et enfin des mûriers, dont M. Pallas n'a cru pouvoir trop nous recommander la culture. C'est, selon lui, celle qui serait la plus profitable pour une colonie industrieuse comme la nôtre ; celle qui conviendrait le mieux à des personnes peu accoutumées aux travaux grossiers, telles que les gentilshommes, leurs femmes et leurs enfans ; celle

enfin qui attirerait le plus sur la colonie la bienveillance de S. M. I.

7° Nous diviserons en deux classes, sauvages et domestiques, les animaux que l'on trouve dans ce pays. Les premiers, que l'on peut plus véritablement regarder comme indigènes, sont, parmi les quadrupèdes, les loups, les renards, que les gens instruits nous ont assuré être en grand nombre; quelques lièvres, des souslikis, espèce de petites marmottes d'environ huit pouces de longueur, qui habitent sous des monticules qu'elles forment elles-mêmes, et qui ont un pied à dix-huit pouces de haut sur cinq à six de diamètre. La plupart des steppes en sont jonchés, et ressemblent, pour cette raison, à un immense cimetière, dont les tombes seraient distantes de cinquante à cent pas. Ces animaux se renferment pendant l'hiver, c'est-à-dire qu'ils ont la précaution de boucher leurs trous. On y rencontre encore quelques gerboises de la grande et de la petite espèce, et enfin en petite quantité des mulots et des taupes.

Les oiseaux y sont un peu plus nombreux. On y voit une grande espèce d'oiseau de proie, brun et blanc, et dont nous n'avons pu approcher assez pour le reconnaître: ils sont peu nombreux, habitent les bords de la mer et le milieu

des steppes, et paraissent être une espèce d'aigles; des mauves, qui vivent dans les marécages salés et sur les bords de la mer; quelques perdrix en petit nombre; la grande outarde, qui est rare aussi; la petite, aussi appelée poule du steppe; des coqs de bruyère, selon ce qu'on nous a dit, car nous n'en avons pas vu; des canards sauvages de plusieurs espèces, des corneilles noires et grises, quelques pies, et enfin des alouettes, des verdiers, et quelques autres petits oiseaux, que sans doute les arbres et la culture ne manqueraient pas de multiplier.

Il y a aussi des oiseaux de passage, tels que le cygne, l'oie sauvage et la bécassine; on nous a assuré qu'en été il y arrivait des cailles. M. Pallas a chez lui l'espèce de petite grue appelée demoiselle de Numidie, qui n'est que de passage, mais qui s'élève facilement dans les basses-cours, et est très-bonne à manger. Il y a peut-être encore quelques autres oiseaux de passage; mais nous n'avons pu nous en assurer, parce qu'il est difficile de se procurer des renseignemens dans un pays presque désert, avec les habitans duquel on ne peut communiquer que par des interprètes souvent ignorans, et communément mal disposés.

Les rivières ne sont pas assez considérables

pour être poissonneuses ; mais toutes les espèces de poisson de mer abondent sur les côtes de la mer d'Azof, quoique nous-mêmes en ayons vu très-peu, parce qu'on ne pêchait pas à l'époque de la tournée que nous avons faite. La consommation sur les lieux est si peu considérable, qu'on ne pêche que pour saler et fumer le poisson, et par conséquent aux époques de l'année où la douceur de la saison donne la certitude aux pêcheurs qu'on viendra chercher leur poisson. Ce sont, au reste, les pêcheries de ce pays qui, réunies à celles du Niéper, fournissent le poisson sec et salé à la Nouvelle-Russie, à la Russie blanche, à l'Ukraine, et à une grande partie de la Pologne.

Les animaux domestiques sont, parmi les quadrupèdes, le bœuf, le cheval et la brebis ; nous avons vu aussi quelques cochons, mais en petit nombre, et dans un seul aoul. Les Tatares, qui sont les seuls habitans de ce pays, ne mangeant pas de cochon, puisqu'ils sont mahométans, n'en élèvent pas. Le prix d'un cheval ordinaire varie de 15 à 40 roubles (45 à 120 fr.) ; celui d'un bœuf, de 10 à 20 roubles (30 à 60 fr.) ; d'une vache, de 7 à 10 roubles (21 à 30 fr.) ; d'une brebis, d'1 à 2 roubles (3 à 6 fr.).

La volaille consiste en un assez grand nombre

d'oies, très-peu de canards, beaucoup de dindons et de poules, enfin quelques pigeons.

Nous croyons qu'on pourrait facilement élever des chameaux, qui sont communs en Crimée, et qui vivraient au moins aussi bien dans un climat tempéré comme celui du terrain de la colonie. Leur prix est de 80 à 120 roubles (240 à 360 fr.), c'est-à-dire qu'ils coûtent autant que trois chevaux; mais aussi ils font autant d'ouvrage, coûtent moins à nourrir, et sont plus faciles à conduire. Un seul suffit pour mener une charrette sur laquelle il faudrait atteler trois chevaux : un seul la tire d'un bourbier lorsque quatre bœufs ne peuvent l'ébranler. Ils peuvent, plus facilement que les chevaux, se passer de boire, et cet avantage est précieux dans un pays dans les environs duquel l'eau est assez rare. Le poil et le lait de ces animaux sont d'ailleurs fort utiles. Avec le premier, on fabrique de très-belles étoffes, ainsi que des feutres presque imperméables, dont on fait d'excellens manteaux, et dont les Tatares couvrent leurs tentes ou kibitkes.

Peut-être serait-il avantageux de se procurer quelques ânes du Poitou, de l'espèce qui produit les grands mulets; car il y a tout lieu de croire qu'on vendrait très-bien des mulets dans

la Grande Russie, où les chemins sont très-mauvais, et où, par conséquent, ces animaux, qui ont le pied si sûr, seraient très-utiles.

Au reste, tous les animaux qui peuvent vivre et multiplier en France s'accommoderont très-bien du climat et du sol du pays destiné à la colonie.

8° Il sera sans doute pendant long-temps difficile, faute d'ouvriers, d'y établir aucune espèce de manufactures d'étoffes. Il serait, par exemple, presque impossible de trouver des fileuses; car partout les femmes nécessaires pour filer une quantité d'étoffe un peu considérable occupent une grande étendue de pays, et il est difficile de croire qu'on puisse de suite en amener beaucoup dans la colonie. Toutes, d'ailleurs, trouveraient dans les soins d'un premier établissement assez d'occupation, et ne pourraient, sans de grands inconvéniens, en être distraites. Au reste, toutes les toiles et toutes les étoffes se vendraient ici avec avantage; car on a, dans ce pays, une si haute idée de l'adresse de nos ouvriers, que tout ce qui sortirait de leurs mains serait extrêmement recherché.

Comme il n'y a pas de commerce entre ce pays et la Turquie, non plus qu'avec la Perse, nous n'avons pu savoir précisément quelles sont

les marchandises que l'on porterait avec avantage dans ces deux derniers états. La Crimée elle-même ne nous a fourni, à cet égard, aucun renseignement; mais il nous paraît certain que les soieries et les toiles peintes y auraient un grand débit, tandis que les autres produits de notre industrie s'écouleraient dans l'intérieur de la Russie.

9° Il n'y a jamais eu que des projets relativement à la construction des maisons, et même ces projets, formés par ordre du général Berdeyeff, et auxquels il ne tenait guère, ont été entièrement mis de côté par le comte Kaghowsky. Il n'existe donc réellement, dans ce moment, ni projets ni approvisionnemens pour une colonie; mais aussitôt que le gouverneur actuel sera informé de l'arrivée prochaine de colons, il préparera tout ce qui leur doit être fourni en vertu des ordres de S. M. I. On peut être sûr de sa bonne volonté et de sa vigilance, et qu'il n'apportera aucun retard à placer les nouveaux colons aussitôt leur arrivée. Nous avons assez appris à connaître le colonel Kontouzof, chargé de ce placement par S. M. I., pour assurer qu'il s'en occupera avec tout le zèle et toute l'exactitude imaginables. C'est à monseigneur à déterminer avec S. M. I. ce qui sera accordé aux in-

dividus de chaque classe de colons. Le comte Kâghowski ni le colonel Koutouzof ne peuvent rien proposer à l'empereur, mais ils seront les fidèles exécuteurs de ses ordres.

10° Il sera très-difficile de se procurer du bois, car il n'y en a qu'à des distances considérables; cependant, il y a lieu de penser qu'une poutre de sapin de 20 pieds de long et de 14 à 15 pouces d'équarrissage ne coûtera pas plus de 10 à 11 fr. Le bois de construction ne sera donc pas hors de prix, mais on manquera de bois de chauffage; ce ne sera qu'au bout de six à sept ans que l'on pourra avoir des taillis de saules et autres bois aquatiques. En attendant on se servira, pour cuire le pain, de roseaux, de grandes herbes qu'on trouve dans quelques endroits du steppe, de paille. Pour la cuisine, on pourra, sans doute, se procurer du charbon de terre, qui, comme nous avons dit, ne coûtera pas plus de 48 à 50 sous le quintal; enfin, si toutes ces ressources manquaient, il faudrait faire comme les Tatares, et se servir de kisiake, qui n'est autre chose que la fiente des bestiaux mêlée de foin ou de paille, et séchée au soleil. Nous nous en sommes servis sous les tentes des Nogais, en faisant rôtir, à un feu de cette espèce, de la viande qui, malgré la fumée, n'a contracté ni goût ni

odeur. Cette fumée n'était pas plus désagréable que celle de tourbe ou de charbon de terre, en sorte qu'il ne faut pas répugner à ce genre de chauffage, qui même était en usage en Poitou.

11° Il n'y a dans ce pays et dans les environs d'autre denrée propre à être exportée que le blé; il y en a de deux espèces, le blé ordinaire et l'arnaoutke. L'un et l'autre, de même que les autres grains, se mesurent et se vendent au *tchetverte*, pesant 268 livres poids de marc. Le tchetverte de blé commun se vend un rouble et demi (4 livres 10 sous); celui d'arnaoutke, quatre roubles (12 livres). Cependant le premier est aussi bon que l'autre; mais on prétend qu'il ne peut être transporté, et que d'ailleurs les Turcs n'en veulent point. Au total, la culture du blé est ici très-peu de chose, tandis que l'éducation des bestiaux est tout. Une colonie de Français ne devra récolter de blé que ce qui est nécessaire à sa nourriture, et cultiver de préférence les mûriers, les plantes huileuses, telles que le sésame, le colza, le lin, le chanvre, le pavot, peut-être aussi l'indigo et le coton. Si elle fait du blé sa principale culture, comme l'ont fait les autres colonies, elle est perdue.

12° Il y a environ trente ans que quatre hordes de Tatares qui habitaient dans les steppes,

entre les Molotschni-Vodi et le Niéper, mécontentes de la domination des khans de Crimée, demandèrent un asile à la Russie. Catherine II les plaça sur les bords du Kouban (le Phase) : mais dans cette position ces Tartares volaient les Russes pour vendre aux Circassiens, et les Circassiens pour vendre aux Russes. Les plaintes qu'excita cette conduite fatiguèrent enfin l'impératrice, qui en transplanta de nouveau une partie entre la Berda et les Molotschni-Vodi, sans toutefois leur assigner définitivement ce terrain, mais seulement pour les écarter du lieu où ils donnaient occasion à tant de plaintes. Ils sont là depuis environ cinq ans, et ils ont placé leurs aouls dans les endroits les plus agréables et les plus fertiles. Des renseignemens inexacts, mais que la personne qui nous les donnait devait nécessairement nous faire croire justes, nous avaient d'abord persuadés que l'on pourrait tirer parti de ces Tatares pour l'établissement de la colonie, mais nous nous sommes assurés depuis que cela est impossible. Ce peuple, qui est mahométan, ne veut point travailler pour des chrétiens, ni faire avec eux aucune espèce d'association. Il est donc absolument nécessaire, pour établir une colonie entre les Molotschni-Vodi et la Berda, que ces Tatares soient poussés au-

delà du premier de ces ruisseaux, et occupent les plaines où ils étaient autrefois, ou, ce qui serait encore préférable, qu'on prenne le parti de les transporter au loin vers l'Est.

Il n'y a point d'autres habitans dans ce pays. Quelques villages russes ont été récemment établis à l'extrémité septentrionale. Ce sont des paysans de la couronne qui les composent; mais ces établissemens naissans ne seront d'aucune ressource pour la colonie, et à beaucoups d'égards, il vaudrait peut-être mieux qu'on n'eût pas ce voisinage. Il existe encore les anciens forts de Kirilovskaïa, de Zacharievskaïa et de Petrovskaïa; mais les deux premiers, et surtout le second, sont presque abandonnés, et le seront bientôt entièrement. Quand au dernier, nous croyons qu'il serait facile à monseigneur de l'obtenir de S. M. I., pour en faire dans les premiers instans le chef-lieu de la colonie.

Taghanrok, à cinquante lieues au nord-est de Petrovskaïa, paraît être la seule ville d'où la colonie puisse tirer des secours; car Ekaterinoslaw, qui est à peu près à la même distance au nord-ouest, n'en offrira aucun; il n'y a pas de commerce. Si monseigneur obtenait deux ou trois petits bâtimens de S. M. I., les ressources seraient bien plus étendues et moins coûteuses dans les

ports de Caffa et de Sebastopol; peut-être pourrait-on commercer avec Odessa, et même avec Constantinople, où l'on trouverait à se pourvoir de bien plus d'objets et à un prix infiniment moindre.

La mauvaise saison dans laquelle nous avons parcouru ce pays, et le défaut d'interprètes, ne nous ont pas permis de recueillir toutes les connaissances que nous aurions pu nous procurer si nous eussions interrogé nous-mêmes les habitans. Nous n'avons pu, par exemple, obtenir de détails sur la manière de pêcher de ce pays, non plus que sur celle de sécher et de saler le poisson. Nous n'avons de même pas pu savoir comment les Tatares fabriquaient leurs charrues et leurs charrettes; parce que nous n'avons pas su le demander. Ces dernières sont de deux espèces; les unes destinées à porter les femmes et les kibitkes, les autres à différens transports. Les premières, montées sur deux roues, portent une sorte de caissons faits à peu près comme les caissons de l'artillerie française, mais beaucoup plus grands et avec des fenêtres. C'est dans ces caissons que voyagent les femmes tatares. Par derrière est une espèce de fourragère beaucoup plus grande que celle de nos chariots, dans laquelle on place le kibitke. Ces charrettes,

ainsi que celles qu'on destine aux transports, et qui ressemblent beaucoup aux charrettes dont on se sert en France, sont toutes de bois, sans aucun ferrement. Les roues en sont fort hautes, et formées ordinairement par deux jantes de bois courbées, qui débordent l'une sur l'autre d'environ un demi-pied dans le sens de leur largeur. Des chevilles empêchent les deux demi-cercles de se séparer. Mais, comme elles ne les retiennent que dans un sens, et qu'elles pourraient s'écarter dans l'autre, deux faux rays, dont un bout entre dans le moyeu et dont l'autre bout se termine en fourchette, embrassent chacune les deux portions de jantes, qui chevauchent l'une sur l'autre et s'opposent à tout écartement. De cette manière la roue est solide, et peut d'autant plus facilement se passer de bandes de fer que le terrain est doux et sans pierres. Elle est d'ailleurs beaucoup plus grande que celle des chariots russes, et peut être comparée pour la dimension à celles de charrettes en France.

Nous avons trouvé partout de la terre propre à bâtir. En s'en servant comme on le fait en France, les maisons pourraient se construire avec très-peu de bois, très-peu de frais et une grande promptitude.

Tels sont à peu près tous les renseignemens

qu'il nous a été possible de recueillir, tant sur les objets spécifiés dans l'instruction de Monseigneur, que sur ceux vers lesquels les circonstances et nos réflexions ont dirigé notre attention.

CHAPITRE VI.

Renseignemens donnés par un associé du comte de Clermont-Tonnerre. Ils sont rectifiés par d'autres obtenus d'un cultivateur célèbre dans le pays.

Le renvoi du général Berdeyeff nous laissait dans une fausse position à Ekaterinoslaw; nous n'avions plus rien à faire dans cette ville, puisqu'elle n'était plus la résidence du gouverneur; notre place était en Crimée. Le colonel Koutouzof avait reçu l'ordre de s'y rendre, et était parti le lendemain de notre rentrée en ville; mais une de nos voitures était tellement brisée, qu'il fallait au moins dix jours pour la réparer; nous ignorions d'ailleurs quelles étaient les intentions du gouverneur à notre égard. Il fut donc décidé que MM. de Montesson se rendraient près de lui, pour prendre ses ordres, et lui faire connaître qu'ils se proposaient de retourner auprès du prince de Condé, afin de lui rendre compte de l'objet de leur mission; et comme pour se rendre de Crimée à Doubno, où était le quartier-général du prince, il fallait revenir à Ekaterinoslaw, ces messieurs, à leur retour, devaient nous communiquer les ordres du gouverneur.

Pendant cette absence, qui ne pouvait être de longue durée, les commissaires restés à Ekaterinoslaw continuèrent à prendre des renseignemens sur la manière de cultiver, sur le rapport des différentes terres, sur les diverses branches d'industrie qu'il serait possible d'établir, etc. Pour cet objet, nous nous répandîmes dans les sociétés de la ville; mais nous ne tardâmes pas à nous apercevoir qu'il n'y avait pour nous aucune instruction à en attendre; nous en savions déjà plus qu'aucun des habitans d'Ekaterinoslaw. En attendant qu'il se présentât une occasion de nous instruire à fond sur ces objets, nous consultâmes les livres d'agriculture, nous lûmes les mémoires de l'académie sur les arts et métiers, nous primes des extraits sur la culture du mûrier et des vers à soie, sur celle du safran, de la garance, du colza, de la navette, du lin; sur l'art du briquetier, du poêlier. Le manque de bois ne nous permettait pas de songer à faire de la chaux; mais il nous fallait absolument des briques pour la construction des poêles à l'allemande, que nous désirions voir introduire dans la colonie à la place des cheminées à la française. Nous nous occupâmes surtout de trouver un procédé pour construire des maisons propres, solides et économiques. Ces trois buts nous parurent devoir

être atteints en bâtissant en briques d'argile séchées à l'air, comme nous l'avions vu pratiquer en Moravie. L'espèce d'argile que l'on trouve dans ce pays est très-compacte et susceptible d'acquérir une très-grande dureté par la simple dessiccation. Nous apprîmes depuis que les colons allemands avaient fait à cet égard quelques essais qui leur avaient parfaitement réussi.

Au moment où nous étions le plus occupés de nos recherches, nous reçûmes la visite d'un des anciens associés du même comte de Clermont-Tonnerre dont on a déjà eu occasion de parler. Ce seigneur, qui avait voulu former un établissement sur les bords du Nieper, s'était entièrement ruiné. Il paraissait qu'il avait voulu trop entreprendre à la fois, et surtout qu'il avait méprisé les conseils que lui avaient donnés les habitans du pays, entre autres ceux d'un Livonien, nommé Rosenpflanzer, qui était administrateur de la plus belle terre du gouvernement, et passait avec raison pour être le plus habile agriculteur de la contrée.

Le comte de Clermont avait eu en France la même réputation. Cadet de famille, il avait beaucoup augmenté sa fortune par le meilleur parti qu'il avait su tirer de ses terres, par l'emploi de moulins, dits alors *economiques*, qui, lui rendant

beaucoup plus de farine que les moulins ordinaires, lui avaient procuré de grands bénéfices de mouture. Après la retraite de Champagne, ayant été assez heureux pour réaliser une somme assez considérable, il pensa qu'avec cette avance il lui serait facile de recréer sa fortune en pays étranger par les mêmes moyens qui l'avaient agrandie en France, et il jugea la Russie plus propre qu'aucun autre pays à le faire arriver promptement au but qu'il se proposait. Il partit donc pour Saint-Pétersbourg. Ayant obtenu de l'impératrice la concession d'une terre sur les bords du Nieper, il s'associa quelques compatriotes, et avec eux il se rendit dans sa nouvelle propriété, pour y commencer son établissement. Ses fonds s'élevaient à environ quarante mille roubles; mais il annonçait partout qu'il en avait cent mille.

Avant de rien entreprendre, le comte de Clermont vit Rosenpflanzer, qu'on lui avait indiqué comme l'homme le plus propre à lui donner des conseils et à le diriger dans sa nouvelle entreprise. Voici l'analyse de ce que ce dernier lui répondit, de ce qu'il nous a répété à nous-mêmes, de ce qu'il a dit à tous ceux qui sont venus le consulter. Comme le nombre en était considérable, parce que les étrangers abon-

daient dans cette nouvelle province, que parmi eux il y en avait de toutes les classes et de toutes les conditions, Rosenpflanzer, à force de répéter les mêmes choses, avait fini par se composer une espèce de petite instruction, qu'il débitait à tout le monde indistinctement; c'était à chacun à en prendre ce qui lui convenait.

Le meilleur moyen de faire valoir son argent dans ce pays, disait-il, est de le prêter sur gages : comme l'intérêt est très-élevé et que tout ce qui est nécessaire à la vie est à bon marché, en très-peu de temps on a doublé son capital. Cette espèce de prêt est sévèrement défendue par la loi; mais ici, comme partout, et plus que partout ailleurs, il y a des moyens connus de tout le monde pour se soustraire à son action.

Lorsque outre l'argent on possède encore une propriété dans cette contrée, le moyen le plus avantageux de tirer parti de l'un et de l'autre est d'acheter des troupeaux. L'argent placé en bestiaux rapporte communément 25 à 30 pour 100. Ils doivent consister principalement en moutons et en bêtes à cornes, qui exigent peu de soins et que l'on trouve toujours à vendre, plutôt qu'en chevaux, qui sont plus délicats et

moins de défaite. L'usage est dans ce pays de confier la garde des troupeaux à des Moldaves : ils sont généralement reconnus pour être fidèles, fort entendus, et pour se contenter d'un salaire modique, qui consiste ordinairement dans le quinzième veau ou le quinzième agneau, et dans la provision de gruau et de graisse nécessaire à les nourrir pendant l'année (1). Il faut seulement éviter que les troupeaux ne soient en trop grande proportion avec l'étendue de la terre, parce qu'ordinairement la sécheresse de l'été empêche l'herbe broutée de repousser, et que si les bestiaux ont pâti dans la belle saison faute de nourriture suffisante, ils n'ont plus la force de résister aux froids et aux privations de l'hiver, pendant lequel ils souffrent beaucoup. Il survient quelquefois pendant l'été un peu de pluie ou un orage ; alors l'herbe repousse avec force et promptitude de toutes parts, et les pâturages du steppe reprennent leur première beauté ; mais ces cas sont fort rares, et l'on ne doit pas y compter. Que si, pendant la plupart des étés, il

(1) Le gruau de froment, de seigle ou d'orge, cuit à l'eau et assaisonné de sel et d'un peu de graisse de bœuf ou de mouton, constitue la nourriture du peuple, et même celle de la moyenne classe en Russie. Les riches en font même servir sur leur table, et quelquefois il est un mets de fondation. Il se nomme en russe *kacha*.

ne tombe pas une goutte d'eau, dès le commencement de l'automne d'abondantes rosées rafraîchissent la terre et raniment partout la végétation. C'est cette nouvelle herbe qui subvient à la nourriture des troupeaux pendant l'hiver, et ils iront la chercher quelquefois à un pied sous la neige qui la recouvre, en écartant cette dernière avec leurs pieds.

Si l'on veut devenir cultivateur et former un établissement, il n'y a d'autre moyen que d'avoir des paysans à soi, et par conséquent d'en acheter. On se trouve dès-lors dans le même cas que tous les propriétaires russes, et l'on fait comme eux. Mais pour conduire et diriger les paysans, sous la dénomination d'économe, il faut avoir un habitant du pays : car il n'y a qu'un Russe, ou qu'un étranger qu'un long séjour en Russie a identifié avec leurs mœurs, qui puisse conduire des paysans russes. Le point le plus difficile est d'éviter d'être trompé par cet économe, ou au moins de ne l'être que le moins possible ; car, quelque soin que l'on prenne, on le sera toujours, surtout dans les commencemens. C'est surtout sous ce rapport qu'il est très-important de connaître la langue du pays de manière à pouvoir au besoin communiquer directement avec les paysans, entendre leurs

plaintes, et faire droit à leurs réclamations. Surtout il faut éviter avec grand soin, même sous prétexte d'amélioration, d'introduire aucune innovation dans leur manière habituelle de cultiver, parce que sur ce point il est impossible de leur faire entendre raison, et qu'ils déserteront plutôt que de consentir à s'écarter en rien de leur méthode accoutumée. D'ailleurs, il faut bien qu'un étranger se persuade que les produits de l'agriculture constituant depuis long-temps la principale richesse des propriétaires russes, ils ont dû diriger toutes leurs réflexions vers son amélioration, et qu'il est très-vraisemblable que s'ils n'ont pas adopté les cultures régulières d'Allemagne, de France et d'Angleterre, c'est qu'elles ne conviennent pas à la position dans laquelle ils se trouvent, au milieu d'un pays neuf et de propriétés d'une étendue immense. C'est ainsi qu'ils ne perdent pas leur temps à mener du fumier sur leurs terres, parce que la vaste étendue de leurs possessions leur permet de quitter un champ épuisé pour en cultiver un autre, qu'ils abandonneront à son tour, sans être obligés avant vingt ans de revenir au premier. Ils ne donnent à leurs terres qu'un seul ou que deux labours dans les mêmes circonstances où, en d'autres pays, on en donnerait trois ou quatre, parce

qu'ils ont trouvé qu'il fallait à peu près autant de travail pour donner ces trois ou quatre façons que pour labourer une étendue double ou triple, et que le bénéfice était beaucoup moindre. Pourquoi auraient-ils ici des prairies artificielles qui sont d'un si grand avantage ailleurs, quand ils peuvent faucher tout l'été dans le steppe le foin le plus beau et le meilleur? et d'ailleurs, à quoi leur serviraient ces magasins de foin? et pourquoi en nourriraient-ils leurs bestiaux pendant l'hiver, lorsqu'il en résulterait, pour le faucher, le faner, le mettre en meule ou le transporter, une dépense plus grande que ne l'est le dommage occasionné pendant les intempéries de l'hiver par la perte de quelques pièces de bétail?

Le premier de tous les établissemens dont un propriétaire doive s'occuper dans sa terre est celui d'une distillerie d'eau-de-vie de grain, et le second celui d'un cabaret pour la vendre. L'une et l'autre formeront la principale base de son revenu; c'est par eux qu'il recueillera le fruit de tout le travail que ses paysans feront pour eux-mêmes. Plusieurs propriétaires, qui n'élèvent que des bestiaux sans s'adonner à l'agriculture, mais dont la terre est traversée par un grand chemin, trouvent du bénéfice à y bâtir un

cabaret pour y vendre en détail l'eau-de-vie, qu'ils achètent en gros dans une distillerie voisine. Ce bénéfice est d'autant plus considérable que la route est plus fréquentée, et si surtout elle l'est par les paysans qui vont conduire à Kherson ou à Odessa le blé de leurs seigneurs, parce que, comme ils en ont toujours chargé quelques sacs pour leur propre compte, ils consomment en route au retour une partie du prix qu'ils en ont reçu. Dans tous les cas, le cabaretier doit être un Juif; car un Russe boirait la plus grande partie de l'eau-de-vie qui lui serait confiée.

Lorsqu'une terre est située sur les bords du Nieper, d'une des grandes rivières qui y affluent, ou sur les côtes de la mer, il faut y établir une pêcherie, et en saler, sécher ou fumer le poisson. Comme les Russes ont quatre carêmes qu'ils observent très-exactement, ils font une grande consommation de poisson sec et salé, et pour cette raison les revenus d'une pêcherie sont, après ceux d'une distillerie, les plus considérables.

Au reste, quelque établissement que l'on veuille former, distillerie, cabaret, pêcherie, etc., il faut bien se garder d'y dépenser beaucoup d'argent; pourvu que ce soit de l'eau-de-vie qu'on

leur vende, il importe peu aux paysans que le bâtiment de la distillerie soit en briques et recouvert d'ardoises, ou bien un simple treillage enduit d'argile avec un toit de chaume, que l'alambic soit de cuivre ou de fonte, que le chapiteau soit en métal ou en bois.

Pour achever de donner du poids à tout ce qu'il venait de dire, Rosenpflanzer ajoutait qu'il y a quatorze ans auparavant, quand il avait accepté l'administration de la terre où il était établi, le seigneur était obligé de distribuer annuellement 6,000 roubles à ses paysans pour les aider à subsister; qu'au moment où il parlait, le revenu, toute imposition payée, se montait à 21,000 roubles; et qu'enfin, pendant ces quatorze ans, il avait bâti cinq nouveaux villages, et une église tant dans chacun de ceux-ci que dans les plus anciens, sans compter ni plusieurs distilleries, ni une brasserie, ni des cabarets, ni des moulins à vent, ni tous les attirails d'une pêcherie considérable.

Quoique le comte de Clermont eût eu l'air de prendre conseil de Rozenpflanzer, son parti était pris, et loin de se laisser détourner de ses premières idées, il ne vit dans tout ce qu'il venait d'entendre que des raisons de plus pour y persévérer; car, puisqu'avec une culture aussi impar-

faite on obtenait un aussi grand résultat, que ne devait-il pas espérer; lui, de la perfection qu'il allait apporter dans la sienne? Il avait un capital de 40,000 roubles (120,000 fr.). La terre qu'il venait d'obtenir contenait 12,000 décetines carrées (34,000 arpens). Cette étendue lui paraissait immense. Il en mettrait en culture la plus grande partie. Il n'avait, il est vrai, que douze paysans; mais ceux de ses voisins n'étaient occupés par eux que deux jours par semaine; le reste de leur temps leur appartenant, il les prendrait à la journée et les ferait travailler pour lui. Pour peu qu'ils lui donnassent seulement chacun deux autres jours par semaine, il aurait mis en valeur autant de terre que tous ses voisins réunis. Le blé étant à vil prix dans le pays, il se garderait bien de le vendre aux marchands qui viendraient tous les ans enlever celui de la contrée. Sa terre touchant au Nieper, il bâtirait des moulins sur le fleuve, construits sur le modèle de ceux dits *économiques*, qui lui avaient rapporté en France d'aussi grands bénéfices; il s'en servirait pour convertir en farine toutes ses récoltes. Il était associé avec un négociant de Venise, qui devait venir prendre toutes ses farines, les conduire en Amérique, les y échanger contre du sucre, du café et d'autres

productions des colonies, qui, rapportées en Russie, leur assuraient un bénéfice infaillible et considérable ; du reste, les compatriotes qu'il s'était associés, tous animés comme lui d'une activité infatigable, seraient ses collaborateurs et les seuls surveillans qu'il se proposait d'employer. Tel était le projet gigantesque que le comte de Clermont se proposait de mettre à exécution. Il le développa à Rosenpflanzer ; mais il ne le convertit point, et voici les dernières observations que celui-ci crut devoir lui faire.

Des 40,000 roubles qui formaient le capital du comte de Clermont, il ne pouvait réellement disposer que de 30,000 ; car c'était bien le moins qu'il pût faire dans un projet aussi étendu que d'en garder un quart en réserve pour faire face aux accidens qui pouvaient lui arriver.

Le comte se trompait s'il croyait que ses douze paysans pussent dès la première année, et même dans la seconde, coopérer à la mise en rapport de la quantité de terre qu'il se proposait de cultiver. La nécessité pour eux de bâtir leurs maisons, de former les différentes clôtures nécessaires à renfermer leurs bestiaux ; celle de défricher en même temps assez de terres pour que le produit pût suffire à leur subsistance, à celle de leur famille, à l'entretien des uns et des autres, et

à l'ensemencement de l'année suivante, les met dans l'impossibilité de travailler pour leurs maîtres. Il arrive même souvent que, dans les deux premières années, ce dernier est obligé de venir à leur secours, en leur donnant de l'argent, ou en leur fournissant des provisions.

Le projet de prendre à la journée les paysans de ses voisins ne présentait aucun avantage réel, et pouvait même entraîner dans des frais considérables. Le paysan de la Nouvelle, ou pour mieux dire de la Petite-Russie, car c'était avec les habitans de cette dernière que l'on peuplait l'autre, ce paysan est comme tous les esclaves, paresseux et apathique. Il sait au besoin se passer de pain et de gruau; il vit alors de racines, de champignons. En quelques heures, il prendra dans le Nieper, dans les cours d'eau qui y affluent ou seulement dans les flaques d'eau de la vallée, de quoi nourrir lui et toute sa famille pendant six semaines. Néanmoins le désir de se procurer de l'argent pour satisfaire son penchant à l'ivrognerie le détermine à se louer avec une paire de bœufs pour vingt-cinq kopeks (15 sous) par jour. Le labour ordinaire s'exécute avec deux paires de bœufs et deux hommes par charrue; mais les défrichemens ne se font qu'avec trois paires de bœufs; trois hommes sont

alors nécessaires, parce que ces animaux vivant toute l'année dans le désert, ne sont pas dressés comme ceux d'Allemagne ou de France, et qu'il faut qu'un paysan marche en tête dans les sillons pour conduire avec une longe le premier couple. Dans le premier cas, la journée d'une charrue coûtera 50 kopeks (1 liv. 10 s.); dans le second, 75 (2 liv. 5 s.); mais dans le dernier cas, il faut deux façons à la terre, et dans tous deux il faut la semer et la herser pour recouvrir le grain, ce qui triple ou au moins double presque la dépense du premier labour. Ces frais sont très-considérables si on les compare au prix d'un tchetvert (1) de blé commun, le seul dont on se nourrisse, et qui ne coûte qu'un rouble et demi (4 liv. 10 s.), et même au prix d'un tchetvert de blé dur, qui ne s'élève que de 3 roubles et demi à 4 roubles (10 liv. 10 s. à 12 s.), et si on réfléchit que la nourriture des bœufs ne coûte rien et que pour quatre kopeks (moins de 3 s.) on a une livre de viande et une livre de pain, c'est-à-dire, ce qui en France coûte de 10 à 12 sous.

Au moment de la récolte, le paysan ne se loue

(1) On a déjà dit que le tchetvert pèse 468 liv., et diffère ainsi fort peu du setier de France.

pas individuellement; ce n'est pas l'usage, et on essaierait en vain de l'introduire. Il arrive quelquefois que les propriétaires, dans la vue de recueillir plus tôt leurs moissons, et de livrer plus tôt leurs blés au marchand qui les attend, demandent à leurs paysans au-delà des deux jours de travail par semaine, auxquels ils sont obligés, ou qu'ils louent des moissonneurs et des batteurs qui leur viennent de la rive droite du Niester. Dans les deux cas, c'est un prix fait; le tiers de la récolte appartient aux moissonneurs, et le cinquième de ce qui reste aux batteurs. Il n'en reste donc plus au propriétaire que les $\frac{8}{15}$, sur lesquels il faut encore prélever la semence de l'année suivante, c'est-à-dire un peu moins d'un quinzième, puisque les terres rapportent généralement 18 pour 1; en sorte qu'il ne lui reste pas à livrer au marchand la moitié du produit de ses terres. Cependant ce ne serait réellement qu'à cette époque que commenceraient les véritables embarras pour celui qui n'aurait pas de paysans.

Il n'y a dans ce pays ni rouliers, ni voituriers, ni personne qui fasse métier de transporter pour les autres des denrées aussi pesantes et d'un volume aussi considérable que le blé. Il faut donc que le vendeur le fasse transporter à ses frais, c'est-à-dire par ses paysans, au magasin

du marchand qui l'a acheté; ce n'est qu'à cette condition que le dernier consent à le payer trois roubles, trois roubles et demi, et même quatre roubles, quand l'année a été mauvaise. La terre du comte de Clermont étant située à environ quarante-cinq lieues de Cherson, en supposant qu'il réussît à déterminer d'autres paysans que les siens à conduire son blé dans cette dernière ville, il aurait à payer à chacun d'eux, conduisant une petite voiture du pays attelée de deux bœufs, dix journées de marche, c'est-à-dire deux roubles et demi. Or, il était évident que cette dépense, jointe aux frais de labour, réduirait presqu'à rien cette moitié qui lui restait de sa récolte, et qu'il pourrait même se trouver en perte dans les mauvaises années, qui sont aussi communes dans ce pays-là qu'ailleurs.

Mais comment se faisait-il que les seigneurs russes en général, et lui-même Rosenpflanzer en particulier, obtinssent de leurs terres des revenus aussi considérables? C'est qu'ils n'étaient forcés à aucune dépense. Leurs paysans labouraient et ensemençaient leurs terres, coupaient les moissons, battaient leur blé et le conduisaient à Cherson, ou au marché le plus prochain, sans qu'il leur en coutât rien. C'était gratuitement qu'à diverses époques de l'année Rosenpflanzer faisait faire des

pêches très-abondantes, et qu'il en salait, fumait ou séchait le poisson. Les employés de ses distilleries ne lui coûtaient rien. Le combustible consistait en roseaux qu'il n'avait que la peine de faire couper et voiturer près des distilleries. Tout lui tournait donc à bénéfice, et il n'avait d'autres charges que les honoraires du petit nombre de surveillans qu'il était obligé d'employer. Ajoutez à cela que le grain que les seigneurs distillent, ils l'achètent de leurs paysans; mais que ceux-ci leur en rapportent bientôt le prix au cabaret établi dans chaque village; que si les paysans vendent ailleurs le reste de leur récolte, le prix qu'ils en retirent revient de la même manière au seigneur. Il est donc vrai que celui-ci finit toujours par attirer à lui la totalité du produit du travail de ses paysans, à l'exception du peu qu'ils emploient à leur nourriture ou à leur entretien.

Pour terminer, Rosenpflanzer assurait au comte de Clermont qu'il ne trouverait dans le pays aucun ouvrier capable de construire ses moulins, et qu'il serait très-certainement par cette raison obligé d'y renoncer.

Au milieu de tous ces mécomptes auxquels il ne s'était sans doute pas attendu, une circonstance vint ranimer l'espoir du comte de Cler-

mont. Dans les dernières années du règne de Catherine, beaucoup de soldats avaient déserté leurs drapeaux et s'étaient donnés à différents propriétaires; plusieurs se présentèrent au comte de Clermont. Il craignit avec raison de se compromettre en les recueillant, et consulta à cet égard le gouverneur Ghorvat, prédécesseur du général Berdeyeff. Celui-ci lui répondit que s'il les refusait, ils se donneraient à un autre, et qu'ainsi il valait autant que ce fût lui qui en profitât. Le comte se crût donc suffisamment autorisé, et doubla presqu'ainsi le nombre de ses paysans. Avec tout son monde réuni, ses bestiaux, ses instrumens aratoires, il se rendit sur sa terre, s'y établit au bivouac, et commença le défrichement, en laissant cependant à ses paysans le temps de construire leurs baraques. Il se faisait alors de grands travaux au port d'Odessa sur la mer Noire. Le comte de Clermont, habile à saisir toutes les occasions de bénéfice qui se rencontraient, s'était engagé à fournir aux entrepreneurs de ces travaux les bois qui leur étaient nécessaires; il en avait fait de grands achats dans la Russie-Blanche, et déjà tous se trouvaient descendus par le Nieper jusqu'à Kremenschouke et Ekaterinoslaw. Mais bientôt des fièvres intermittentes avaient attaqué presque tous ceux de ses

associés qui dirigeaient les travaux de la terre, et une partie de ceux de ses paysans ou soldats qui n'étaient pas de la Petite-Russie. Sur ces entrefaites Catherine mourut; le gouverneur Ghorvat fut remplacé par le général Berdeyeff, qui fit connaître au nouvel empereur qu'un grand nombre de soldats déserteurs avaient été recueillis par les propriétaires de son gouvernement. Dans l'humeur qu'il en ressentit, Paul ordonna que tout détenteur de soldats, non-seulement serait tenu de les rendre, mais qu'il serait obligé en outre de livrer autant de paysans pour recrues qu'il avait recueilli de déserteurs.

Cet ukase eut des suites désastreuses pour les propriétaires. Comme tout individu était cru sur sa simple déclaration, beaucoup de paysans mécontens de leurs seigneurs ou séduits par des agens secrets se donnèrent pour déserteurs, quoiqu'ils n'eussent jamais servi, et causèrent ainsi une double perte à leurs maîtres. Quand les agens du gouvernement eurent reconnu exactement le nombre réel des soldats et fourni un nombre égal de paysans, ce qui resta de ces derniers fut partagé entre eux, dirigé sur des propriétés éloignées, ou vendu hors du gouvernement; ce fut le coup de grâce pour le comte de

Clermont, qui avait alors recueilli dix-huit soldats et porté à vingt celui de ses paysans. D'un autre côté, les travaux d'Odessa avaient été suspendus, et ses approvisionnemens de bois restaient à sa charge. Ruiné, désespéré, malade, ainsi que tous ses collaborateurs, il avait été obligé d'abandonner sa terre; leur société s'était dissoute, et chacun s'était réfugié où il avait pu.

Il y avait déjà un an que cette catastrophe était arrivée, et l'associé du comte de Clermont en était encore accablé comme il avait pu l'être le premier jour. Il employa les expressions les plus fortes pour nous détourner de tout projet d'établissement dans la Nouvelle-Russie; c'était, disait-il, mener tous nos compatriotes à une mort plus certaine que celle qu'ils avaient bravée dans dix batailles. Cette terre qui nous avait paru si fertile serait infailliblement le tombeau de tous ceux qui tenteraient d'en ouvrir le sein. Ce ciel si pur était un ciel d'airain qui n'abreuvait jamais d'une goutte d'eau les moissons altérées. La terre renfermait des vapeurs morbifiques, qui s'exhalant aussitôt qu'on la défrichait, causaient des fièvres violentes dont ni les étrangers, ni même les naturels du pays, ne pouvaient se garantir. Les paysans amenés de la Petite-Russie les prévenaient par un régime particulier, au-

quel un tempérament comme le leur pouvait seul résister; les Cosaques du Don étaient les seuls sur lesquels ces miasmes ne produisissent aucun effet. Les pluies d'ailleurs manquaient souvent au printems; alors tout espoir de récolte était perdu. Dans le cas contraire, les moissons devenaient superbes; mais bientôt elles étaient renversées par les vents qui ravagent librement ces vastes plaines, ou dévorées par les sauterelles qu'ils amènent, et qui détruisent en un seul jour l'espérance de toute une contrée.

On juge facilement de l'impression que fit sur nous un pareil langage. Ne devions-nous pas y ajouter d'autant plus de foi qu'il nous était tenu par un compatriote qui n'avait aucune raison de nous en imposer? Et comment nous, arrivés de la veille dans ce pays, aurions-nous été en état de reconnaître l'erreur de celui qui nous y avait précédés de plusieurs années? Sans doute le dépit d'avoir été trompé perçait dans tous ses propos; mais son animosité contre une terre qui avait englouti toutes ses espérances et l'avait mis lui-même aux portes du tombeau n'était-elle pas fort naturelle? Trompés par ses déclamations, nous rédigeâmes un rapport au prince pour corriger les impressions que le premier aurait pu lui faire prendre. Je ne le rap-

porterai pas, parce qu'il contient plusieurs fausses assertions, et que ce serait répéter une partie de ce qui précède. J'en citerai seulement deux passages. Le premier est une anecdote qui prouve que le penchant à l'ivrognerie sera d'autant plus long-temps encore un des traits caractéristiques du peuple russe, que ce vice est favorisé à la fois par les seigneurs, qui, comme on l'a dit, y trouvent de très-grands avantages, et par le gouvernement, qui non-seulement en recueille d'aussi considérables dans ses domaines, mais qui même se fonde sur ce vice général pour faire exécuter à peu de frais des travaux qui sans cela seraient dispendieux.

Pendant le règne de Catherine II, le gouvernement eut à faire faire des travaux de route assez considérables, et qui devaient durer plusieurs mois. Il fit venir à cet effet beaucoup de paysans tirés de ses domaines, ou de ceux des seigneurs dont les terres étaient voisines de la route. Les fonds furent faits pour payer les ouvriers pendant un peu plus d'une semaine. En même temps on établit des cabarets ambulans sur l'emplacement des travaux, et sur toutes les routes par lesquelles, après avoir été payés le samedi soir, les paysans devaient retourner chez eux pour y passer le dimanche et revenir le lundi.

Ses cabarets furent approvisionnés d'eau-de-vie tirée des distilleries de la couronne. Avant que la seconde semaine fût écoulée, les cabaretiers juifs avaient reversé dans la caisse de la direction des travaux la totalité de la somme payée à la fin de la première; elle servit à payer l'ouvrage de la seconde, en sorte que, sans autre soin que celui de continuer à alimenter les cabarets, la route se trouva terminée, sans qu'il en eût coûté autre chose au gouvernement que l'eau-de-vie, qu'il aurait, il est vrai, vendue ailleurs, mais qui en définitif provenait du grain qu'avaient cultivé pour lui les paysans qui l'avaient bue.

Le second passage du rapport qui mérite d'être rapporté est relatif aux paysans de la Petite-Russie. Comme il était possible que quelques-uns de nos compatriotes à qui il restait des fonds fussent tentés d'acheter des paysans pour venir s'établir avec eux sur la terre qui leur serait concédée, il était important qu'ils sussent d'avance comment ils devaient se conduire avec eux, et ce qu'ils avaient à craindre s'ils les mécontentaient.

Les paysans de la Petite-Russie, disions-nous, sont généralement paresseux et très-entêtés. Ils ne veulent cultiver la terre que de la manière et avec les instrumens auxquels ils sont accou-

tumés. Si on veut les forcer à une autre méthode, au lieu de témoigner la moindre humeur, le moindre mécontentement, ils ont au contraire l'air de se rendre, et même de fort bonne grace; mais à la première nuit qui leur paraît favorable, ils chargent sur leurs charriots (*puvoske*) leurs hardes et leurs familles, et partent avec leurs bestiaux, en traversant le steppe loin de tout chemin et de toute habitation. Le jour, ils s'arrêtent et se cachent derrière quelque gourghan. On ne sait où ils vont: on croit qu'ils passent la frontière, et que les soldats, quand ils en rencontrent, la leur laissent franchir pour une légère rétribution. On n'a encore trouvé aucun moyen d'empêcher cette désertion, qui depuis quelque temps devient assez considérable dans la Nouvelle-Russie.

Ce rapport venait d'être terminé quand les deux frères Montesson revinrent de Crimée. Nous le leur communiquâmes. On a vu dans le premier que nous avions fait pour être remis au prince de Condé, que déjà nous avions eu quelques renseignemens sur la prétendue insalubrité du climat, et sur le danger des défrichemens à l'époque du printemps. Ces messieurs avaient vu en Crimée plusieurs agriculteurs, et entre autres le professeur Pallas, qui, loin de

confirmer ces dernières assertions, les avaient au contraire démenties de toute leur force, en sorte que nous nous trouvions à cet égard dans un état d'indécision qu'il était urgent de faire cesser par toutes les recherches qui seraient possibles. Comme nos collègues nous avaient rapporté l'ordre du nouveau gouverneur de continuer à séjourner à Ekaterinoslaw, nous décidâmes que, pendant le voyage de MM. de Montesson au quartier-général du prince de Condé, Léry irait consulter l'oracle du canton, Rosenpflanzer, et qu'il n'oublierait rien pour éclaircir les doutes qui nous restaient. Chacun d'eux se mit donc en route pour sa destination, Léry se faisant accompagner par Colinet, qui devait le présenter à Rosenpflanzer dont il était connu. Il ne resta que quinze jours absent. Les éclaircissemens qu'il rapporta, les nouveaux renseignemens qu'il obtint, furent consignés dans un nouveau mémoire, dont voici les paragraphes les plus importans.

Les fièvres, attribuées aux exhalaisons de la terre, ne sont dues qu'aux refroidissemens que les vents causent aux colons et aux voyageurs qui s'y exposent sans précaution. Ces vents, qui viennent du Nord, et plus souvent de l'Est, arrivent quelquefois au milieu des plus fortes cha-

leurs du jour; et, quelle que soit la cause qui les ait refroidis, ils sont tellement vifs, qu'ils pénètrent les habits de laine ordinaires, et qu'il suffit d'en être frappé un seul instant pour être bientôt après saisi d'une fièvre dont il est ensuite très-difficile de se débarrasser. Ils ne s'annoncent souvent que par un léger nuage, qui couvre un instant le soleil, et ordinairement le mal est produit avant qu'on ait eu le temps de s'en apercevoir. Voilà pourquoi les colons qui sont venus s'établir sous un climat si différent de celui qu'ils avaient quitté, ont si facilement pris le change sur les causes des maladies qui les ont assaillis. Accoutumés à vaquer chez eux presque sans vêtement aux travaux de l'agriculture, ils se sont exposés à ce souffle dangereux avec d'autant moins de précaution, qu'il leur procurait au premier moment un soulagement à la chaleur qui les tourmentait; et quand l'effet fatal se fut fait sentir, ils l'ont attribué bien plutôt aux émanations de cette terre qu'ils arrosaient de leur sueur, qu'à la douce influence de l'air, qui venait de la tarir en les rafraîchissant.

Les colons allemands, parmi lesquels ces fièvres ont, dans l'origine, produit quelques ravages, conviennent qu'elles ont généralement été causées par des refroidissemens. Plusieurs de

ceux qui sont venus par eau en descendant le Nieper avaient déjà la fièvre à leur arrivée sur les terres qui leur avaient été concédées, et avant qu'ils eussent songé à les défricher. Pendant cette navigation assez longue, ils avaient souvent, et plusieurs fois dans le jour, passé subitement d'une température à une autre, suivant que le fleuve, coulant au milieu de plaines découvertes ou dans une vallée encaissée et abritée par les bois, les exposait ou les dérobait aux rayons du soleil et à l'action du vent. Leur séjour prolongé sur l'eau, et l'effet plusieurs fois répété de la même cause, aggravèrent l'état de quelques-uns au point qu'ils succombèrent; mais la plupart s'étaient rétablis après avoir langui quelque temps. Quant à ceux qui étaient venus par terre, ils ont généralement conservé une bonne santé; et l'on peut dire enfin que l'état de langueur où se trouvaient les colonies, devait être attribué à toute autre cause qu'aux maladies, qui n'avaient jamais été générales.

Le seul moyen de se préserver d'un pareil refroidissement est de ne jamais s'éloigner sans pelisse de son habitation, et de s'en couvrir, non pas aussitôt que le vent s'élève, il pourrait déjà être trop tard, mais aussitôt qu'on s'aperçoit qu'il va s'élever. Les différens tissus de laine si

serrés, si épais qu'on les suppose, ne produiraient pas le même effet, le vent les pénétrerait. Tel est tout le secret des habitans de la Petite-Russie, que l'associé du comte de Clermont supposait avoir un régime particulier pour se préserver des exhalaisons morbifiques de la terre. Le Cosaque va plus loin; il ne quitte jamais sa pelisse, elle le garantit du vent et du soleil. Enfin, Rosenpflanzer, de qui on tenait tous ces détails, prêchait lui-même d'exemple, et portait, été comme hiver, un gilet à manches fourré de peau de lièvre, qu'il ne quittait jamais. Au reste l'incommodité d'un vêtement trop chaud est bien diminuée par la nécessité, vu la longueur des distances, d'aller toujours à cheval ou en voiture. Celle qui est la plus usitée parmi les propriétaires de ce pays est une petite voiture de chasse à laquelle les Allemands ont donné le nom de *vourste*, dénomination qui est assez généralement adoptée en France; les Russes l'appellent *drocheki*.

Les variations subites, et fréquentes de l'atmosphère n'obligent pas seulement le colon à prendre pour sa santé les précautions dont on vient de parler; c'est aussi une considération qui doit déterminer l'emplacement de son habitation et la distribution des bâtimens de sa ferme.

Ces vents de l'est et du nord, dont on vient de faire connaître les dangereux effets, sont cependant nécessaires pour rafraîchir l'air, et surtout les moissons, qui souvent seraient desséchées et brûlées par l'ardeur du soleil; mais en rasant la superficie du steppe, ils passent sans y pénétrer par-dessus les vallées qui leur opposent leur sens transversal. Il est pour cette raison impossible de les cultiver et dangereux de les habiter; il serait tout au plus possible d'y placer quelques jardins, si l'on avait la possibilité de les arroser par de petits canaux d'irrigation. Mais pendant les jours les plus rigoureux de l'hiver, les bestiaux y trouveront un abri contre ces mêmes vents, dont il convient surtout de les garantir dans cette saison.

La nécessité de se rapprocher de l'eau obligeant de rechercher les vallées les mieux situées pour recevoir des villages, sont donc celles qui ont leur direction du nord-ouest au sud-est; dans cette position, la maison doit être bâtie au haut de la rampe, opposée à la direction du vent, de manière cependant à ne pas être trop éloignée du ruisseau. Comme les bêtes à cornes ont besoin d'un abri lorsque les neiges et le mauvais temps de l'hiver ne leur permettent pas de paître dans le steppe, on le construira à mi-

côte et à environ trente toises de la maison, et il ne consistera qu'en une excavation faite dans la rampe; la terre qu'on en tirera sera relevée en forme de mur des trois autres côtés, en tenant aussi roide que possible la paroi intérieure, et allongeant l'autre en glacis. Un toit de paille ou de roseaux complètera l'édifice, qui sera bien suffisant pour abriter les bœufs et les chevaux pendant des froids qui sont toujours de peu de durée et rarement rigoureux. Les moutons demanderont encore moins de précautions; il ne leur faut qu'un abri sans toiture; on le construira en paille, en roseaux soutenus d'un simple clayonnage; ou bien il sera formé avec les terres provenant de l'excavation d'un fossé. Ces bestiaux réunis comme dans un parc et en grand nombre derrière ce simple obstacle opposé au vent, et se serrant les uns contre les autres, seront suffisamment couverts par leur toison. L'intervalle compris entre l'étable et le parc d'un côté, et le ruisseau de l'autre, formera une arrière-cour où les bestiaux se tiendront pendant le beau temps, et d'où ils se retireront d'eux-mêmes sous les abris lorsque le froid les y contraindra.

Au lieu d'enclore cette cour avec un clayonnage en osier, ainsi qu'il est d'usage de le faire

dans ce pays, il faudra la fermer d'un simple fossé, dont la terre, rejetée en-dehors, sera disposée en glacis vers la campagne, et en talus rapide au bord du fossé; en sorte que toute la profondeur de celui-ci augmente la hauteur de l'obstacle que les bestiaux auraient à franchir. L'avant-cour, entre la maison et les étables, sera fermée de la même manière, mais avec cette différence que comme il s'agit d'en interdire l'accès aux bestiaux, le fossé sera en-dehors et le glacis en dedans. On aura la même attention quand il s'agira d'enclore un jardin. Ce sera dans l'avant-cour que l'on conservera en meule le foin destiné à la nourriture des bestiaux durant l'hiver; en se bornant à la quantité nécessaire aux bêtes à cornes pendant que la terre est couverte de neige. C'est alors seulement qu'elles ne peuvent paître dans le steppe, tandis qu'au contraire les chevaux et les moutons cherchent leur nourriture sous la neige, qu'ils grattent avec leurs pieds jusqu'à dix ou douze pouces de profondeur.

Sur le glacis des cours, ainsi que sur ceux de l'étable et du jardin, on plantera des morceaux de branche de saule d'environ un pied de long, qu'on enfouira de neuf à dix pouces. Dès la seconde année, ils formeront une espèce de taillis,

dont on entrelacera les jets extérieurs pour former une haie. On réussira encore mieux en enfonçant à la même profondeur des morceaux de la racine du même arbre qu'on posera horizontalement. Les jets de la première année seront plus forts et plus nombreux par cette méthode que par la précédente; dès la seconde année, ils seront en état d'être coupés et replantés ailleurs. En peu de temps, chaque colon aura ainsi un taillis considérable qui, pouvant être coupé à l'âge de six ans, lui offrira de grandes ressources comme combustible.

Le saule de ce pays est d'ailleurs un bois assez dur, propre à la construction et au chauffage. On en plantera de préférence dans les vallées, près des ruisseaux, où l'humidité permet de piquer de plus grosses branches. La même position conviendra au peuplier, au tremble et à l'aune, et on trouvera ces différentes espèces dans la forêt de Rogatschik, située sur la rive gauche du Danube, à un peu plus de cent werstes (25 lieues) des Molotschni-Vodi. Elle dépend de la terre qu'administre Rosenpflanzer. Il en offre les plançons sur le pied de quatre roubles (12 fr.) la sagène cube (1); mais le prix du

(1) La sagène vaut 6,57 pieds de roi, et se divise en 3 archines (aunes), et celle-ci en 16 verchokes.

transport triplera cette dépense pour les parties du terrain de la colonie les plus proches de la forêt, et la quintuplera pour les plus éloignées; celles-ci feront peut-être mieux de les tirer du Don par mer.

La position obligée de chaque habitation sur le haut de la pente, et celle des cours, des étables et des abris sur le penchant de cette pente, obligent à ne composer les villages que d'un seul rang de maisons, qui suivront les sinuosités de la vallée. Pour prévenir les effets des incendies, ces maisons devront être écartées les unes des autres de 20 à 25 toises. Cette forme étendue et irrégulière présente sans doute des inconvéniens, mais ceux qui résulteraient de toute autre disposition seraient plus à craindre. On peut au reste diminuer la longueur des villages en les établissant au point de concours de plusieurs vallées. Il faut surtout ne les composer que de quarante à cinquante maisons; car les colons doivent se considérer, comme faisant partie d'un peuple nomade qui passe à l'état d'agriculteur, nouvel état dans lequel chaque individu conserve les troupeaux, qui dans l'ancien faisaient toute sa richesse et qui continueront d'en faire la partie principale, jusqu'à ce que l'agriculture et l'industrie aient pris

un plus grand degré d'accroissement. Les colons devront donc avoir une grande quantité de bétail; et s'ils se réunissaient alors sur un même point en plus grand nombre qu'on vient de le dire, les troupeaux du village, après avoir consommé les pâturages les plus voisins des habitations, seraient obligés de s'éloigner trop pour que les bêtes à cornes pussent rentrer tous les soirs.

Il faut au reste convenir que jusqu'ici aucun village n'a été construit sur ce modèle; mais ce qui engage à le proposer, c'est qu'il est le fruit des réflexions d'une personne éclairée qui a constamment habité la campagne, surtout dans la Nouvelle-Russie, et a fait de l'agriculture de ce pays sa principale étude. Elle ne dit pas que tout établissement formé sur une autre disposition ne réussira pas, puisque l'on a l'expérience du contraire; mais elle dit que les colons et leurs bestiaux souffriront moins de la rigueur du froid et des vicissitudes du climat, et qu'il périra moins de ces derniers, ce qui est un objet bien important dans les commencemens, où toute perte est sensible. On répète qu'il faut se borner au plus strict nécessaire, pour que l'établissement puisse être fait sur une plus grande échelle. Plus tard, lorsque le colon

pourra se faire aider par ses enfans, il perfectionnera ce qui n'était qu'ébauché. Lorsque l'aisance et les ouvriers augmentant dans la colonie, il sera possible de remplacer par de bonnes écuries les premiers abris, les deux côtés de la vallée pourront être également occupés. Lorsque les arbres, les plantations, les bois même se seront multipliés insensiblement, ils formeront contre les vents du Nord ou de l'Est de nouveaux abris derrière lesquels il sera facile de s'établir. Ainsi, toute espèce de perfectionnement ne peut et ne doit être que l'ouvrage du temps, de l'augmentation de la population, de la hausse du prix des denrées, et de l'introduction dans la colonie de tous les genres d'industrie.

Les mêmes principes doivent diriger le colon dans la construction de son habitation. Celles des colonies allemandes sont bâties généralement en madriers, superposés les uns sur les autres. Cette méthode, imitée des pays où le bois est commun, joint à la solidité l'avantage d'une exécution prompte et praticable en toutes saisons; mais elle est fort coûteuse, même sur les bords du Nieper où l'on a plus de facilité de faire venir le bois par eau. Cependant il est vraisemblable que dans le calcul de la somme qu'il est nécessaire que le gouvernement donne à

titre d'avance à chaque colon, on supposera sa maison bâtie de cette manière; si donc l'on parvient à la construire plus économiquement, le bénéfice qui en résultera pourra être employé à se procurer des objets plus importans; par exemple : une plus grande quantité de bestiaux.

Les paysans russes se contentent de murs formés d'un simple clayonnage, lié ensemble par quelques pièces verticales qui soutiennent la porte et la charpente très-légère du plafond; celle-ci est composée de solives espacées de quatre à cinq pieds, sur lesquelles reposent des rondins de trois pouces de grosseur, distans de 10 à 12 pouces les uns des autres, recouverts d'un lit de même branchage de saule, et chargés de trois à quatre pouces de terre; ensuite les murs et le plafond sont enduits, en dedans comme en dehors, d'un torchis d'argile blanchi à la chaux ou à la craie, et le tout est recouvert d'un toit de paille, ou mieux de roseaux. Cette manière de bâtir est peu solide; elle est commode dans les pays où l'on peut trouver du menu bois; mais elle serait peu économique sur le terrain de la colonie, parce qu'il est peut-être encore plus facile de s'y procurer des poutres que des branches propres à clayonner. Les maisons d'ailleurs n'auraient pas une apparence

qui justifiât les avances faites par le gouvernement pour les construire.

Il sera donc préférable de bâtir en *pisé*. L'argile de ce pays est assez compacte pour acquérir en séchant la dureté de la pierre, et on la trouve partout à quatre ou cinq pieds de profondeur ; les colons n'auront alors besoin de bois que pour former les encadremens des portes et des fenêtres, et pour construire les charpentes du plafond et du toit ; les murs de refend et les cheminées pourront être construits en briques séchées au soleil. Dans les parties où la pierre est à portée, il sera possible de bâtir en maçonnerie en se servant d'argile au lieu de mortier, ou de combiner la maçonnerie avec le *pisé*. Dans tous les cas, cette construction sera plus économique que la charpente des Allemands, peut-être même que le clayonnage des Russes ; mais sûrement d'une plus grande solidité et d'une plus belle apparence que ce dernier. Il sera même possible, sans augmenter beaucoup le travail, de construire d'avance les gros murs de manière à pouvoir plus tard être élevés d'un premier étage.

La toiture sera faite en paille ou en roseaux, jusqu'à ce qu'on ait le moyen de se procurer des tuiles. Mais il sera bon de tremper dans de l'ar-

gile délayée les faisceaux de paille ou de roseaux dont on formera la toiture, et de les employer dans cet état. Si on a soin de faire cette opération à l'époque des chaleurs de l'été, l'argile, en se séchant, fera corps avec la paille ou le roseau ; les premières pluies en laveront, il est vrai, la surface extérieure, mais bientôt aucun élément, pas même le feu, n'aura de prise sur une pareille couverture, qui dure, dit-on, près d'un siècle sans avoir besoin de réparation. La seule attention qu'il faille avoir est de soutenir en dessous, par une planche, la partie inférieure du toit, parce que la paille, amollie par l'eau et appesantie par l'argile dont elle est chargée, ne peut, jusqu'à ce qu'elle soit sèche, se soutenir d'elle-même.

Les mêmes considérations qui ont déterminé l'emplacement des villages et des maisons doivent guider dans le choix des terrains propres à la culture. Les grains n'étant rafraîchis que par le souffle des vents du Nord et de l'Est, on évitera de cultiver le fond des vallées, pour peu qu'elles soient encaissées et abritées du vent par les pentes latérales. Ces pentes, et généralement tous les terrains inclinés, doivent également être rejetés, parce que les eaux, surtout celles du printemps et du commencement de l'été, coulent sur

leur surface sans les pénétrer. Il ne restera donc à cultiver que les terrains élevés et plats, qui ne donnent aux eaux aucun écoulement, et quelques fonds de vallées peu profondes, qui ne sont abritées ni du Nord ni de l'Est.

Les défrichemens pour les grains d'hiver se font en avril, mai, et même juin, quand la terre n'est pas trop sèche. Au mois d'août, on donne un second labour, et on herse pour semer en septembre ou au commencement d'octobre. Pour les grains d'été, on défriche en novembre et décembre, et on laisse les terres s'imbiber de l'eau des neiges et des pluies de l'hiver. Au commencement de mars, on donne une seconde façon pour semer à la fin du mois ou au commencement d'avril. La seconde année et les suivantes, car on continue à semer sur la même terre jusqu'à ce qu'elle soit épuisée, lorsqu'après le premier labour d'avril il n'a pas poussé de mauvaises herbes, on se contente de herser immédiatement avant de semer, et, avec une charrue particulière, on donne un demi-labour, qui ne sert qu'à recouvrir le grain. On en agit de même au printemps pour les grains d'été. Avec ces seules attentions, on est à peu près assuré d'une très-bonne récolte, pourvu toutefois qu'il ait plu au printemps; sinon, la récolte manquera certaine-

ment. Au reste, les sauterelles dont on nous a effrayés, et qui dévorent en un jour les moissons de toute une contrée, ne sont qu'un accident fort rare, et dont on ne connaît encore qu'un seul exemple. Après le premier défrichement, la culture des années suivantes devient beaucoup moins pénible. Mais comme les terres s'épuisent, et qu'il faut au bout de quelques années recommencer les défrichemens, on aurait périodiquement des années où les travaux seraient plus pénibles et plus considérables si l'on ne s'arrangeait de manière à ne renouveler ses terres que partiellement, et à les emménager en quelque sorte comme un bois en coupe réglée.

Après être entré dans des détails fort étendus sur le prix du bois de construction pris à Ekaterinoslaw, sur celui du transport et du sciage en solives propres à bâtir ou en planches pour la menuiserie, on en concluait le prix d'une maison bâtie à l'allemande, ou pour mieux dire à la russe : car toutes les maisons d'Ekaterinoslaw étaient bâties de cette manière ; et, en le comparant avec le prix présumé d'une maison pareille bâtie en *pisé*, on prouvait qu'il y avait une économie considérable à faire sur les 450 roubles demandés au gouvernement par des entrepreneurs qui s'étaient offerts pour bâtir les

maisons des colons. Dans cette hypothèse, les avances faites par le gouvernement à chaque colon pouvaient être ainsi estimées :

Maison	450 roubles.
2 chevaux	60
2 vaches	30
6 brebis	18
Instrumens aratoires	15
Total	573 roubles.

Mais cette somme était inférieure à celle qu'avait accordée l'impératrice Catherine aux colons allemands, qui avaient reçu 500 roubles, quelques-uns même 800, et en outre chacun 120 poutres de sapin, estimées 3 roubles chacune; ce qui établissait la totalité des avances faites à 860 et 1,160 roubles. Il y avait donc lieu d'espérer que S. M. I. consentirait à fixer à 700 roubles l'avance faite à chaque colon français, et alors on proposait de répartir cette somme de la manière suivante :

Maison construite en pisé	150 roubles.
2 paires de bœufs dressés	80
10 vaches	150
100 brebis	300
Instrumens aratoires	20
Somme pareille	700 roubles.

Dans cette nouvelle répartition des fonds accordés, ou qu'on supposait devoir l'être, on a, disait-on, sacrifié la maison au besoin de se procurer des moyens d'agriculture plus puissans et des troupeaux plus nombreux. Il vaut mieux que dans le commencement le colon soit un peu moins bien logé; une belle maison ne lui rapportera rien, et il végétera long-temps avec son petit troupeau, dont les revenus et l'accroissement seront à peine sensibles. Mais s'il se trouve tout de suite possesseur d'un troupeau un peu considérable, le bénéfice qu'il en retirera lui fournira au bout de cinq à six ans les moyens d'embellir et d'augmenter, s'il le veut, son habitation, sans nuire pour cela à l'accroissement de son troupeau. On l'a déjà dit autre part, le colon de la Nouvelle-Russie est un nomade qui sent qu'il faut se fixer et devenir agriculteur, parce que la population qui s'avance restreint tous les jours l'étendue du désert où il avait pu jusqu'ici faire paître son troupeau. Mais il ne cède le terrain que pied à pied, et il veut continuer à jouir encore autant qu'il le pourra du reste des ressources que lui offre encore le désert au milieu duquel il s'établit.

On demande à remplacer par deux paires de bœufs les deux chevaux, qui sont inutiles et même

à charge au cultivateur. Tous les travaux de l'agriculture et les charrois se font avec des bœufs; il en faut trois paires pour faire le premier défrichement. Ainsi en en donnant deux paires à chaque colon, ils seront encore obligés de se réunir deux à deux pour faire ce travail. Ce ne sera que plus tard, quand leurs terres seront bien ameublies, qu'ils pourront se suffire à eux-mêmes; mais à chaque nouveau défrichement, il faudra bien s'entendre encore pour s'entr'aider mutuellement. Un charriot attelé de deux bœufs peut se charger de 100 poudes (1) (3,300 livres); mais il ne peut l'être au plus que de 40, s'il est attelé de deux chevaux, sans compter que le bœuf se contente de foin ou de l'herbe du désert, tandis qu'il faut de l'avoine au cheval quand il travaille. Les Tatares n'en donnent point aux leurs; mais ils les font peu travailler, et comme ils en ont beaucoup, ils peuvent les relever souvent. Au reste les chevaux du pays ne sont réellement bons qu'à monter; plus tard, les colons pourront en acheter pour faire leurs courses : mais s'ils veulent de bons chevaux de trait, il faudra les tirer de la grande Russie.

(1) Le poude est de 40 liv. russes; mais il n'en vaut que 33 poids de marc.

Le prix ordinaire d'une paire de bœufs pris indistinctement dans le troupeau est de 30 roubles; mais il est de quarante, quand ils sont domptés et dressés. L'expérience prouve, que dans les premiers il s'en rencontre un assez grand nombre d'indomptables pour qu'il y ait économie à préférer les seconds, quoique plus chers.

Le nombre des vaches, porté à 10, et celui des brebis à 100, assurent de suite au colon un revenu considérable, indépendant de celui de la culture du blé; qui sera toujours pour lui trop peu avantageuse pour qu'il en fasse son objet principal. On a déjà eu occasion de faire connaître pourquoi les propriétaires russes y trouvent un grand bénéfice. Les colons français ne peuvent jamais se trouver dans le même cas, et voilà pourquoi ils doivent principalement s'essayer à cultiver les plantes d'un produit plus avantageux et moins commun, telles que le chanvre, le lin, les plantes huileuses, le mûrier, etc. Quant au revenu de leurs troupeaux, il sera certain; car comme la toison d'une brebis lui rapportera annuellement 30 kopeks. L'agneau de cinq mois vaudra un rouble et demi, et deux roubles s'il a passé l'hiver, on voit que dès le commencement de la seconde année, même en

supposant qu'il ait perdu le dixième de ses agneaux, il sera payé des deux tiers du prix d'achat de ses brebis. Si l'on établit le calcul en supposant qu'à partir de la seconde année il ait vendu les moutons âgés d'un an; qu'il ait conservé les jeunes brebis pour les faire porter la troisième année; que tous les ans il ait perdu par mort ou accident $\frac{1}{15}$ de ses agneaux et $\frac{1}{20}$ de ses brebis, on verra qu'au bout de la sixième année son troupeau sera composé de 200 jeunes bêtes, dont les plus âgées n'auront que cinq ans, et de 100 agneaux de l'année; et qu'en revendant les vieilles bêtes de premier achat, les moutons à mesure qu'ils auraient un an, la toison de ses brebis et les peaux de ses bêtes mortes, il aura un bénéfice de plus de 900 roubles. Au bout de 12 ans, son troupeau serait de plus de 700 bêtes, et ses bénéfices accumulés auraient monté à près de 3,000 roubles, c'est-à-dire à 250 roubles terme moyen, ou 750 francs.

Enfin le même calcul établi sur les bêtes à cornes dans la supposition qu'il perdra annuellement par mort ou accident un dixième des animaux de tout âge, donne pour la fin de la sixième année un troupeau de 55 têtes de bétail, dont 1 taureau, 16 vaches, 15 bêtes d'un à deux ans, 12 veaux de l'année et quatre paires de

jeunes bœufs. Le colon aura donc pu vendre les deux paires de première acquisition, dont il aura retiré au moins 100 roubles. Après la douzième année le troupeau pourrait être de 125 individus dont 2 taureaux; 33 vaches, 46 bêtes d'un à deux ans, 30 veaux de l'année et six paires de bœufs.

Il en aurait en outre vendu :

7 vieilles vaches, dont on aurait eu au moins	50 roubles.
Les 4 bœufs de première acquisition, supposés revendus	100
Et 12 paires d'autres bœufs dont il se sera successivement défait à mesure qu'il aura fait des élèves, et qui, n'étant pas encore trop vieux, vaudraient 70 roubles la paire, ci.....	490
Total.....	640 roubles.

Le bénéfice n'est pas aussi considérable qu'avec les moutons ; mais peut-être la supposition de la perte d'un dixième par an est-elle un peu forcée. Dans tous les cas, tout n'aurait pas été perdu ; et, outre que la chair de l'animal tué à la suite d'un accident aurait pu être mangée, les peaux de 75 individus, que l'on suppose avoir succombé, offrent encore un dédommagement qui peut aller de 100 à 110 roubles; ce qui porterait le bénéfice total à près de 800 roubles. Ceci suppose, au reste, que les vaches sont de race russe, qui ne fournit

qu'une très-petite quantité de lait. Mais il sera sans doute possible de se procurer quelques vaches de race allemande, ou simplement des taureaux, au moyen desquels en croisant et améliorant la race, elle finirait par donner assez de lait pour que ce bénéfice pût entrer en ligne de compte.

Les avantages que l'on vient de développer ne peuvent être assurés aux colons français que sous trois conditions indispensables. La première, que le gouvernement russe consentira à accorder à chacun d'eux, à titre d'avance, une somme au moins de 700 roubles, qui leur sera payée en totalité dès la première année, et non par petites portions et à des termes éloignés, comme cela est arrivé aux colons allemands. La seconde, qu'ils auront la faculté d'en disposer conformément aux tableaux ci-dessus. Et la troisième, qu'aucun entrepreneur ne pourra être interposé entre le gouvernement et le colon pour lui bâtir sa maison, lui fournir ses bestiaux ou ses instrumens ; mais que tout se fera par économie, sous la direction d'agens nommés par l'empereur, sur la présentation de Monseigneur l'Exprince de Condé. Si une seule de ces conditions était refusée, il vaudrait mieux renoncer à toute espèce d'établissement. On a déjà fait voir,

en parlant des colonies allemandes, que si elles sont restées languissantes, c'est qu'on ne leur a pas donné tout de suite l'avance qu'on leur avait promise. On vient de démontrer combien il est important que le colon ait d'abord une certaine quantité de bestiaux, et combien il souffrirait s'il était réduit à deux vaches et à six brebis. Mais si des entrepreneurs russes sont chargés des fournitures à faire à la colonie, il vaudrait mieux pour les colons se placer tout de suite dans la terre de quelque seigneur russe, parce qu'au moins ils en seraient protégés; au lieu qu'aucune autorité, aucun tribunal ne les protègera contre la mauvaise foi des entrepreneurs, qui sont toujours sûrs d'obtenir gain de cause en sacrifiant une partie du bénéfice illicite qu'ils auront fait. Aussitôt que les projets du gouvernement relativement à la fondation d'une colonie française dans la Nouvelle-Russie ont été connus, des spéculateurs se sont présentés en foule pour obtenir l'entreprise des fournitures qui devaient être faites. Les uns se chargeaient de fournir les bois; d'autres ont offert de bâtir les maisons; ceux-ci, de livrer les bestiaux; ceux-là, les instrumens aratoires, etc. Les offres sont faites : on sait par quelles personnes influentes ceux qui se mettent en avant sont sug-

tenus ; et si les marchés entre les patrons et les chiens ne sont pas encore connus, ils finiront par l'être. On s'est même adressé indirectement à nous. Nos refus, joints à ce qu'ont dit quelques étrangers établis dans le gouvernement, que nous n'étions pas assez simples pour nous laisser prendre comme l'avaient été les Allemands, ont déjà soulevé contre nous tous ceux qui s'attendaient à prendre leur part des générosités de l'empereur envers nous. On doit s'attendre qu'ils seront nos ennemis les plus acharnés. Ils circonviendront les personnes en place qui ne partageront pas leur passion ; ils écriront contre nous à Saint-Pétersbourg et à Moscou ; ils alarmeront les fabricans de cette ville, et les soulèveront contre nous par la crainte qu'une colonie aussi industrieuse que la nôtre ne finisse par leur ravir le monopole qu'ils exercent sur toute cette partie de l'empire. Il est donc bien important d'obtenir de S. M. I. les trois conditions dont on vient de parler ; sans cela, nous ne craignons pas de le dire, il faut renoncer à tout objet de colonie (1).

(1) Un Russe aurait tort de se formaliser de ce que je dis ici. Il est question d'une province nouvellement peuplée, et où la civilisation est très-arriérée, comparativement au reste de l'empire. D'ailleurs, quoique depuis Pierre-le-Grand la Russie ait avancé d'un siècle tous

Il serait aussi bien important, que la colonie fût soustraite à la trop grande influence de certains officiers civils, tels que les capitaines des cercles, et qu'elle eût les siens particuliers, pris dans son sein. Il suffit de savoir ce qu'il en coûte tous les ans en cadeaux à Rosenpflanzer et à tous les propriétaires du gouvernement, comme aussi ce que l'on a exigé et ce qu'on exige encore des colons allemands, pour estimer à quel prix il faut acheter dans ce pays, le repos et la protection des lois ; et à défaut de ces données, on n'a besoin que de connaître les appointemens des employés du gouvernement, et de voir comment vivent ceux qui n'ont pas d'autre fortune.

Enfin, S. M. I. mettrait le comble à ses bienfaits, si elle nous accordait des tribunaux parti-

---

les vingt-cinq ans, il n'y a que ceux qui forment la tête de la nation qui soient au niveau de la famille européenne, et encore faut-il les juger, dit on, plutôt quand ils sont chez nous en visite et sur le ton de la cérémonie, que chez eux au milieu des leurs, et, pour ainsi dire, en déshabille du matin. Le reste, et surtout les habitans des nouvelles provinces, sont ce que nous étions il y a 2 ou 3 siècles. Alors chaque employé de l'administration civile et militaire, et tous les agens du gouvernement, avaient, outre leurs appointemens, des droits et des bénéfices quelquefois avoués, mais souvent secrets abusifs, et qui s'accordaient mal avec le rigorisme et l'excessive ceptibilité dont on faisait généralement parade. Les progrès [illegible] morale publique ont été le fruit des progrès des lumières. [illegible] aura son tour comme les autres, et il doit être permis de signaler tat où telle partie de cet empire était encore à cet égard il y a vi cinq ans.

uliers, dont les jugemens pourraient être revus sous ses yeux à Saint-Pétersbourg; et si elle ordonnait que les procès civils, entre des Russes et des Français, fussent jugés par des tribunaux miparties.

Il existe en Russie, pour les étrangers qui y sont établis en corps de nation, tels que les Arméniens d'Astracan, les trois maisons moraves de Sarepta, un droit de patronnage et de clientelle qui leur est avantageux; mais on n'a pu se procurer de renseignemens positifs à cet égard; c'est à Saint-Pétersbourg qu'on pourra les obtenir, et c'est pour cette raison qu'on en fait ici mention.

Katerinoslaw, le $\frac{4}{15}$ mars 1798.

La plupart des mesures que cette note recommandait, étaient extrêmement urgentes. Le printemps approchait, et les colons pouvaient d'un instant à l'autre se mettre en route; il était donc important que le prince fut prévenu d'avance, des meilleurs arrangemens à prendre, et des inconvéniens à éviter; et qu'il fût surtout bien instruit des conditions sans lesquelles tout établissement était impossible de notre part. D'un autre côté, nous ne pouvions confier à une poste inexacte, et peut-être infidèle, un écrit dont il eût été facile de nous faire un crime; il fut donc

convenu que Léry irait le porter à Dubno, il partit le $\frac{5}{16}$ mars, accompagné d'un français nommé Allard, que nous avions trouvé à Ekaterinoslaw, et qui sachant le russe devait lui servir d'interprète. Dès ce moment, l'auteur de ce voyage se considéra dans cette ville comme chargé seul des travaux et des affaires de la commission; car le vicomte d'Allard était tellement cassé et infirme, qu'il n'avait pu et ne pouvait être d'aucune utilité. C'est pour cette raison que, dans la suite de cette relation, on va désormais parler au singulier.

CHAPITRE VII.

Voyage en Crimée. Séjour chez Rosenpflanzer. Arrivée dans la presqu'île.

Quelque temps après le départ de Léry, on apprit à Ekaterinoslaw que le colonel Koutouzof avait été rappelé à Saint-Pétersbourg, et qu'il avait quitté la Crimée. Ce retour semblait indiquer que Paul avait abandonné son projet de colonie, et il ne manqua pas de gens qui s'empressèrent de l'interpréter de cette manière. C'était surtout ceux qui, ayant demandé l'entreprise des fournitures que le gouvernement devait nous faire en nature, ne nous pardonnaient pas d'avoir témoigné le désir d'en recevoir de préférence le prix en argent. A les entendre, rien ne prouvait mieux notre intention de tromper le gouvernement, et c'était pourquoi l'empereur qui s'en était aperçu ne nous considérait plus que comme des aventuriers et des intrigans.

Plus un peuple est ignorant, plus il est malveillant envers les étrangers : sous ce rapport, tout est peuple dans les provinces de l'intérieur de la Russie. Il n'en faut excepter que le petit

nombre de ceux qui ont voyagé ou qui ont fréquenté la cour, ou la grande société de Pétersbourg et de Moscou ; mais personne n'étant alors dans ce cas à Ekaterinoslaw, ces propos furent généralement accueillis et répétés, même par ceux qui ne pouvaient méconnaître les motifs qui les dictaient. Avec de pareilles dispositions, toute justification était impossible, en même temps qu'elle était inutile ; car si le projet de colonie recevait son exécution, l'apparence extérieure de bienveillance reviendrait d'elle-même, quand on nous reverrait soutenus du gouvernement ; et si ce projet était abandonné, je ne tarderais pas à recevoir l'ordre de rentrer au quartier-général du prince, et alors que m'importaient les discours que l'on tiendrait à Ekaterinoslaw ? Je me contentai donc de rester chez moi et de ne plus voir personne.

Mais dans la retraite à laquelle je venais de me résoudre, je perdis le goût d'un travail qui pouvait être désormais sans but, et j'y fus bientôt obsédé par l'ennui. Cet état devenait trop pénible pour que j'y restasse plus long-temps ; je résolus d'en sortir en m'éloignant momentanément d'Ekaterinoslaw. J'en avais précisément un fort bon prétexte ; nos fonds commençaient à diminuer. Privé de toute espèce de relations,

je ne voulais pas me dégarnir au point de n'avoir plus les moyens d'aller, le vicomte d'Allard et moi, rejoindre le prince à Dubno. Il est vrai que le comte Caghowski avait promis à MM. de Montesson de nous donner tout ce dont nous aurions besoin, mais dans les dispositions de défiance où nous étions, et que tout semblait autoriser, je ne crus pas devoir confier notre avenir à une lettre qui pouvait ne pas parvenir ou rester sans réponse, et dans l'attente de laquelle nous aurions dépensé la plus grande partie de ce qui nous restait. Je me déterminai donc à me rendre en Crimée. Je laissai au vicomte d'Allard ce qui lui était nécessaire pour se rendre à Dubno, et convins avec lui que si je n'étais pas de retour le vingtième jour à Ekaterinoslaw, ce serait une preuve que, malgré ses promesses, le gouverneur n'avait pas voulu me fournir de nouveaux fonds, et qu'alors il fallait qu'il partît sur le champ pour aller rendre compte de ma position au prince de Condé, et le prier de me faire tenir les moyens de sortir de Crimée pour aller le rejoindre.

Mes arrangemens pris de cette manière, je me mis en route en me dirigeant par Gruchewska, où résidait Rosenpflanzer, et en suivant la rive droite du Nieper. Je passai la première nuit à

Neuburg (Novomiasto), l'une des colonies allemandes. Après six à sept ans d'existence, les habitans étaient encore occupés à bâtir ou à perfectionner leurs maisons. L'un d'eux me fit voir des briques séchées à l'air, qu'il avait faites, et qui avaient presque autant de dureté et de consistance que si elles avaient été cuites au feu. Le lendemain je changeai de chevaux dans une petite ville nommée Nikopole. Elle n'était bâtie que depuis douze ou treize ans. Fondée de la même manière et d'après les mêmes principes que Tokmak, elle était, si je puis m'exprimer ainsi, un second jalon planté sur la route du perfectionnement colonial, et un exemple qui démontrait mieux que tous les raisonnemens que, dans l'établissement d'une colonie, il ne faut rien forcer, rien précipiter, mais seulement fournir aux nouveaux habitans les moyens de développer leur activité et leur industrie. Déjà des maisons en madrier, des clôtures en planches avaient en partie remplacé les constructions en simple clayonnage ; les autres nouvellement blanchies à la chaux annonçaient par une certaine propreté recherchée, l'aisance de ceux qui les habitaient Dans l'après-midi j'arrivai à Gruchewska, où je fus reçu par Rosenpflanzer, avec qui j'avais lié connaissance dans

un voyage qu'il avait fait à Ekaterinoslaw.

Gruchewska est bâti au confluent du Nieper et d'une petite rivière qu'on passe en bac en arrivant d'Ekaterinoslaw. Le chemin, après avoir serpenté quelque-temps à travers les marais couverts de roseaux où fourmille une immense quantité d'oiseaux aquatiques, débouche dans la plaine en vue du village. Cette plaine s'étend à gauche jusqu'au fleuve, et s'unit à droite avec la pente très-radoucie d'un coteau qui le borde à une assez grande distance Toute cette partie basse était alors inondée comme l'est annuellement à cette époque la vallée du Nieper au-dessous de ses cataractes, par l'effet du dégel et de la fonte des neiges dans la haute Russie. Le pied du coteau était occupé par le village et par des pâturages parsemés de poiriers sauvages; tandis que de hautes têtes de saules s'élevaient en grand nombre au-dessus de l'inondation. Les uns et les autres présentaient ainsi un spectacle nouveau, au milieu d'un pays où les arbres sont si rares.

Cette contrée avait appartenu aux anciens Cosaques Zoporoves. Leur chef-lieu s'élevait sur la rive droite du Nieper, un peu plus haut que Gruchewska et à la rive gauche de la petite rivière qu'on passe pour y arriver en venant

d'Ekaterinoslaw. On a comparé cette milice à celle des Mamelucks; mais elle lui ressemblait comme le brigand ressemble à l'homme de guerre, ou comme le désert inculte de la petite Tatarie ressemble à la fertile Égypte. Comme les Mamelucks, les Zaporoves vivaient sans femmes et se recrutaient des prisonniers qu'ils faisaient à la guerre. Le territoire qu'ils occupaient, s'était anciennement étendu jusque vers la partie de l'Ukraine où s'est élevé depuis Elisabeth-Gorod' : mais les Russes les avaient successivement resserrés vers le Sud, et dans les derniers temps ils n'occupaient plus que la partie de la rive droite du Niepel, qui s'étend immédiatement au-dessous de ses cataractes. De tout temps, placés sur les confins de la Pologne, de la Russie et de la Turquie, ils avaient fait des courses continuelles dans l'intérieur de ces trois états. Outre le butin, ils enlevaient les hommes et les femmes, qu'ils vendaient en Turquie, et ne se réservaient que les enfans mâles ou les très-jeunes gens, dont ils se faisaient servir pendant quelque temps, et qu'ils aggrégeaient ensuite dans la milice quand ils étaient assez âgés ou qu'on les en croyait capables. Jamais on n'employait qu'une partie de la horde dans les expéditions ; l'autre restait à la garde

du pays, des tentes et des troupeaux : mais au retour le butin était partagé entre toute la société. Des Juifs, des Arméniens habitaient au milieu d'eux, où les visitaient assidûment pour acheter les objets dont ils se défaisaient, ou pour les échanger contre d'autres qui leur plaisaient d'avantage.

Fatigués de cette vie précaire et vagabonde qui cependant assurait leur indépendance et leur liberté, le dernier de leurs chefs sut leur persuader d'y renoncer, de se bâtir une ville, de prendre des femmes, de s'établir, et de cultiver la terre. Mais cette espèce de conversion tardive précipita leur destruction. Attachés désormais à la surface du sol, ils ne purent plus, comme l'avaient fait leurs prédécesseurs, se dérober en cédant le terrain à l'asservissement dont les Russes les menaçaient depuis longtemps. Au bout de quelques années, ils furent attaqués, leur ville fut prise et détruite; eux-mêmes, réduits à la condition des paysans russes, furent attachés sans retour à la glèbe qu'ils avaient appris à cultiver, et donnés avec elle par Catherine à l'un des seigneurs de sa cour (1).

(1) A l'époque où, rentré en France, je fis venir de Munich les papiers que j'y avais laissés, l'ami qui me les adressa crut prudent d'en effacer soigneusement tous les noms propres. Il m'a été facile de

Mais pendant plusieurs années, loin d'enrichir leur nouveau maître, ils lui coûtaient au contraire annuellement plusieurs milliers de roubles qu'il était obligé de leur distribuer, pour les empêcher de succomber à la misère ou de s'y dérober par la fuite.

Après plusieurs essais infructueux pour utiliser ce vaste domaine, celui qui en était possesseur, apprit qu'il existait en retraite à Riga un ancien arpenteur du gouvernement, qui avait la réputation d'être un agriculteur très-distingué, Il l'engagea à aller visiter sa propriété pour juger du parti le plus avantageux qu'on en pourrait tirer, mais surtout pour le délivrer de la charge qu'elle lui imposait. Rosenpflanzer, car c'était lui, consentit volontiers à cette première proposition, mais il résista long-temps, quand encouragé par la facilité avec laquelle il l'avait acceptée, le prince voulut l'engager à se charger de l'administration de la terre. Cependant il se rendit, sous la promesse formelle qu'au bout d'un an il serait libre de se retirer. Une fois installé dans ses fonctions, le nouvel

---

les restituer tous de mémoire; seulement celui du seigneur de Gruchéwska m'a complètement échappé. J'hésite entre Soltikof ou Cherebatof, et peut-être même n'est-ce ni l'un ni l'autre.

administrateur s'y était tellement attaché, qu'il avait perdu l'envie de les quitter. Le plus parfait désintéressement avait présidé à cette détermination ; car, quoique le prince, indépendamment de son entretien et de tout ce qui était nécessaire à ses besoins, ou même à son agrément, lui eût assigné deux mille roubles de traitement annuel qu'il devait prélever sur le produit de la terre, comme il n'avait ni famille ni héritiers, jamais il ne s'était payé de cette somme.

L'année dans laquelle je rendis visite à Rosenpflanzer était la quatorzième de son administration. Toutes les contributions payées au gouvernement, tous les cadeaux faits aux autorités locales, ce qui en Russie est un article indispensable pour acheter sa parfaite tranquillité, il avait fait tenir à son prince 22,000 roubles provenant des produits de sa terre. Il avait en outre, dans cet espace de temps, bâti plusieurs nouveaux villages, augmenté les anciens, pourvu les uns et les autres d'églises dont il payait les pasteurs, et de cabarets non moins fréquentés que les premiers par ses paysans ; établi une brasserie, trois distilleries ; construit plusieurs moulins à vent ; enfin monté un hôpital et une pharmacie, dans lesquels il entretenait un chi-

rurgien et deux aides. La terre était peuplée de 2,500 paysans chefs de famille, ainsi que l'on compte en Russie pour estimer la valeur d'une propriété. Ils étaient répartis dans une douzaine de villages à la tête de chacun desquels Rosenpflanzer avait placé des régisseurs qu'il avait formés lui-même et qu'il surveillait exactement. Quant à lui, il s'était établi dans celui de Gruchewska, qui, par sa position, offrait plus de facilités pour y former ses différens établissemens, et qui était ainsi devenu le chef-lieu de toute la terre.

Le chirurgien et ses deux aides étaient principalement occupés à traiter les maladies vénériennes, dont presque tous les individus étaient attaqués; et, chose incroyable, depuis douze à treize ans qu'ils y travaillaient, et que l'un dans l'autre, ils avaient guéri quatre-vingts malades par an, on s'apercevait à peine que le nombre en fût diminué. La cause d'une infection aussi générale, que la plupart des enfans avaient apportée en naissant ou gagnée depuis la plus tendre adolescence, était dans les désordres auxquels les Zaporoves leurs pères s'étaient livrés avant de connaître le mariage; et, depuis, dans l'espèce de femmes qu'ils avaient enlevées, ou qui s'étaient volontairement données à eux.

Le déréglement de leurs mœurs était extrême, et la dépravation des femmes comme des plus jeunes filles peut à peine se concevoir. Elles méconnaissaient toute espèce de pudeur. Sur un mot que quelqu'un lui dit à l'oreille, l'une d'elle releva ses vêtemens et se montra absolument nue devant moi, et un instant après, deux autres à qui on promit une bouteille d'eau-de-vie en firent autant sur la place du village et en présence de tous les habitans, qui sortaient alors de l'église. Rosenpflanzer prétendait avec raison, que deux traits de cette espèce en apprenaient plus à un étranger sur les mœurs de ces paysans que tout ce qu'il pourrait lui dire sur ce sujet.

Croirait-on qu'au milieu d'une corruption aussi générale, on ait conservé ou adopté dans ce pays l'usage de promener la chemise de la mariée le lendemain de ses noces, et que les suites en fussent souvent désagréables pour cette dernière de la part d'un mari qui souvent savait par lui-même depuis long-temps à quoi s'en tenir à cet égard. Rosenpflanzer avait fait tous ses efforts pour déraciner cet usage, et n'avait pu y réussir. Enfin, il avait imaginé d'obliger les nouveaux époux de se présenter chez lui le jour du mariage et avant la consommation. Là,

pendant qu'il occupait le mari, sa gouvernante instruisait la jeune vierge et lui procurait les moyens de paraître telle aux yeux de son mari. Dès ce moment il n'y avait plus eu que les maladroites qui s'y fussent laissé prendre. Le cas arriva cependant, par une autre cause, pendant mon séjour à Gruchewska. Le régisseur d'un village éloigné avait consenti à ce que les mariés ne se présentassent chez l'administrateur que le lendemain des noces; Rozenpflanzer vit tout de suite à la mine honteuse et chagrine de l'épouse que l'épreuve n'avait pas été à son avantage. Le mari s'était enivré. Pour mieux dissimuler son dépit, il affectait beaucoup de gaîté; mais de temps en temps il menaçait sa femme. Le régisseur fut réprimandé, et Rosenpflanzer resta persuadé que ce ménage était perdu pour la terre, et que, sous peu de temps le trouble et la désunion y seraient tels, qu'à la première levée il serait obligé de remettre le mari comme soldat aux agens du gouvernement.

Les établissemens formés à Gruchewska consistaient: 1° en une brasserie, où des ouvriers venus d'Allemagne confectionnaient toutes les espèces de bière, et imitaient même l'ale et le porter; 2° en une distillerie, dans laquelle, outre l'eau-de-vie appelée *garelka*, destinée aux pay-

sans, Rosenpflanzer faisait encore distiller celle de première qualité, *vodka*, qu'il destinait à des cadeaux, à la consommation de sa maison ou à celle de quelques voisins qui se fournissaient chez lui; 3° en une pêcherie considérable, fournie de tous les bateaux, filets, lignes, hameçons et autres instrumens de pêche nécessaires; 4° en un bâtiment servant d'atelier et de hangar, muni des appareils et instrumens propres à saler, fumer ou sécher le poisson : à la tête de cet établissement était un matelot anséate, qui, à Terre-Neuve, avait été employé à la pêche et à la préparation de la morue; 5° en une charcuterie où se salait annuellement une grande quantité de lard, de jambon, etc.; 6° en une petite fabrique de tapis, façon de Turquie, que confectionnaient de vieilles femmes, reste de celles jadis enlevées par les Zaporoves. Enfin des chasseurs fournissaient le gibier, et les peaux ou fourrures de lièvres, loups, renards, cygnes, etc., nécessaires à la consommation ou à l'usage de sa maison, ou à augmenter les cadeaux que l'administrateur était obligé de faire.

Rosenpflanzer était très-mal logé. La maison qu'il habitait, construite en madriers de sapin, n'avait qu'un rez-de-chaussée, et ne contenait que trois pièces; deux d'entre elles étaient exclu-

sivement réservées à son usage. Dans la troisième, qui lui servait de salle à manger, il logeait les voyageurs qui passaient chez lui, ou les amis qui venaient le voir. Souvent ils y étaient entassés les uns sur les autres; car sa maison était le refuge de tous les étrangers qui étaient sans place, soit qu'ils eussent perdu celle qu'ils avaient en Russie, soit qu'ils fussent récemment arrivés dans ce pays pour en postuler une. Lorsqu'ils étaient trop nombreux, ou qu'il s'y trouvait des femmes, il leur assignait pour demeure une maison de paysan, et à cet effet il en avait toujours deux qui étaient disponibles et meublées, c'est-à-dire pourvues dans chaque chambre d'une couchette garnie de matelas et de couvertures, d'une table, d'une cuvette, d'un pot à l'eau et de quelques chaises grossières. L'ameublement des deux chambres de l'administrateur n'offrait pas plus de recherche; il avait cependant de plus un bureau et quelques armoires.

Le costume de Rosenpflanzer répondait à la manière dont il était logé : il portait habituellement un large pantalon de velours noir, une veste de chasse, et un bonnet polonais. Il avait près de soixante ans. Livonien de naissance, l'allemand était sa langue naturelle; il le parlait avec pureté, mais avec un peu d'emphase; le

russe lui était familier, il parlait même avec facilité le jargon de ses paysans, qui n'était peut-être que l'*argot* dont ils se servaient quand ils étaient Zaporoves. La distribution de sa journée était surtout fort extraordinaire; mais il en faisait une règle de conduite obligée pour tous les administrateurs et les propriétaires qui voulaient surveiller par eux-mêmes les travaux de leurs terres. Il se levait tous les jours, été comme hiver, à trois heures du matin; et, aussitôt qu'il était habillé, il allait visiter ses différens ouvriers suivant la saison, laboureurs, moissonneurs, batteurs de blé, pêcheurs, brasseurs ou distillateurs. Après avoir, comme il le prétendait, donné ainsi à ses hôtes deux heures de répit, il entrait à cinq heures dans la salle à manger, où ils étaient couchés, en criant et faisant tapage, et, avant qu'ils eussent eu le temps de s'habiller, les domestiques avaient servi le café. Ce premier repas, était dans la journée, suivi de cinq autres; un second déjeuner à huit heures, la châle à dix, le dîner à onze, le goûter à deux, et le souper à cinq ou au plus tard à cinq heures et demie; à six heures, et dans les grands jours à six heures et demie, Rosenpflanzer était couché. Entre chacun de ses repas, il retournait à ses ouvriers, visitait ses ateliers,

ou faisait une course dans un de ses villages. Pour peu qu'il dût sortir de sa cour, il montait en drocheki, et prenait son fusil. Il tirait avec beaucoup d'adresse, et souvent il rentrait de ses courses avec quelques pièces de gibier. A l'époque où je me trouvais chez lui, il eût pu facilement rapporter chaque fois plusieurs canards sauvages, qui abondaient sur les bords de l'inondation; mais, précisément par la raison qu'ils étaient aussi communs, il prétendait qu'ils ne valaient pas le coup de fusil.

Il semblerait, d'après ce qu'on vient de lire, qu'on dût faire chez Rosenpflanzer une chère fort délicate; mais sa gouvernante lui faisait au contraire une cuisine détestable, et la plus mauvaise ménagère allemande ou française eût été auprès d'elle ce qu'on appelle à Paris un *cordon bleu;* il le savait très-bien et riait souvent de sa maladresse. Il eût pu facilement avoir un meilleur cuisinier, mais il n'y attachait aucune importance; cependant il se montrait quelquefois fier de l'espèce des mets qui paraissaient sur sa table. Comme l'époque de ma visite était celle de ses grandes pêches, et qu'il faisait tous les jours saler une très-grande quantité de poisson, il avait donné l'ordre de retirer les langues de toutes les carpes, et deux fois par jour on nous

en servait de grands plats; quoiqu'elles fussent à peine mangeables, il nous demandait avec emphase si les rois de l'Europe voyaient paraître sur leurs tables et dans une pareille profusion un mets aussi délicat.

Dès le lendemain de mon arrivée, je m'emparai de la seconde place dans son drocheki, et je l'accompagnai dans toutes ses tournées. A la pointe du jour, nous nous rendîmes dans la plaine où tous les paysans du village s'étaient rassemblés avec leurs bœufs et leurs charrues pour continuer les semailles de mars, qui étaient commencées depuis quelques jours. Le terrain ayant déjà reçu en automne un premier labour, chaque charrue ne fut attelée que de deux paires de bœufs. Un conducteur les avait disposées sur une seule ligne, en les espaçant de la largeur de terrain que chacune d'elles devait labourer en un jour. Quand nous arrivâmes, la vue de plus de cinquante charrues labourant toutes ensemble offrait une scène remarquable d'ordre et d'activité.

Chemin faisant, Rosenpflanzer m'expliqua que ses paysans lui devant deux jours de travail par semaine, c'est-à-dire cent quatre dans l'année, il les répartissait de manière à ne prendre ces journées qu'aux époques les plus

convenables aux travaux qu'il avait à faire, mais de manière cependant que leur nombre n'absorbât pas tout le temps pendant lequel ses paysans devaient exécuter les mêmes travaux pour leur propre compte. Car il était d'autant plus intéressé aux bénéfices que faisaient ses paysans, qu'il lui était presque indifférent qu'ils travaillassent pour lui ou pour eux-mêmes, puisqu'en définitive tout l'argent qu'ils gagneraient finirait toujours par lui revenir au moyen de l'eau-de-vie qu'il leur vendait.

Après déjeuner, Rosenpflanzer me mena voir sa pêche ; elle se faisait de deux manières, à la seine et aux verveux. La première ne m'offrit rien de remarquable que l'extrême grandeur du filet avec lequel on embrassa tout le fleuve et une partie de l'inondation. La pêche ne fut pas heureuse ; mais le lendemain, on remplit dix ou douze *pavoskes* (1) de différens poissons, et surtout de carpes, dont plusieurs pesaient vingt-cinq à trente livres. Cette pêche exige beaucoup de monde et un grand attirail de filets et de bateaux, qui la rendent fort dispendieuse. Elle ne

(1) Petits chariots des paysans russes, dont la caisse a la forme demi-cylindrique, et qui contient à peu près autant qu'un petit tombereau.

peut pour cette raison convenir qu'à un grand propriétaire, qui, disposant de beaucoup de bras, ne craint pas d'en distraire momentanément un trop grand nombre aux travaux de l'agriculture.

La seconde manière de pêcher est à la portée du plus petit propriétaire ; seulement il faut s'y préparer dès l'automne précédent. A cette époque on choisit un endroit où l'on sait que l'inondation du printemps s'avancera au loin et en pointe dans la vallée, et s'y élèvera de trois ou quatre pieds. L'on y forme une enceinte carrée de huit ou dix toises, au moyen de piquets autour desquels on entrelace des branches de saule en forme de clayonnage. On y laisse du côté du fleuve deux ou trois ouvertures destinées à être occupées par des verveux, et de là on tire à travers la vallée, et toujours avec des piquets et un clayonnage, deux grandes ailes qui, s'éloignant beaucoup l'une de l'autre, aboutissent chacune au bord du fleuve. Lorsque l'inondation survient et ne permet plus d'apercevoir que la tête des piquets de cette enceinte, le poisson, qui quitte le lit du fleuve et s'avance dans l'inondation pour paturer et frayer sur la prairie, longe l'une ou l'autre des ailes, qui le dirige vers les verveux, à travers lesquels il pénètre dans l'enceinte. Il ne

faut plus alors qu'un filet de quelques toises et deux ou trois pêcheurs pour prendre tout le poisson qui s'y est engagé, et c'est ce que l'on fait tous les matins tant que dure l'inondation. Cette pêche, dont les préparatifs et l'attirail sont peu dispendieux, et qui n'exige que peu de monde, est généralement fort lucrative ; mais elle a comme l'autre ses bonnes et ses mauvaises chances. Le lendemain d'un jour où l'on n'aura trouvé que vingt à trente pièces dans l'enceinte, on y en prendra trois ou quatre cents. Ordinairement ils sont tous de la même espèce, rarement et au plus de deux, parce que le poisson voyageant par bancs, quand la tête d'un banc est engagée dans le verveux, tout le reste suit ordinairement.

Le jour que j'assistai à cette pêche, on prit environ deux cents pièces du poids de huit à vingt livres, qui furent immédiatement transportées aux saloirs. Le reste, qui formait une quantité au moins aussi considérable, fut abandonné aux paysans qui avaient fait la pêche. Rosenpflanzer trouvait un double avantage à cette distribution. D'abord il récompensait largement les paysans, qui ne pouvaient plus lui imputer à corvée le temps qu'ils avaient été employés à la pêche. Il s'épargnait ensuite la peine

que ce fretin lui aurait donnée pour le vider, le saler ou le sécher. Et cependant, en définitive, il ne perdait jamais rien : car le prix de la vente de ce poisson, que les paysans préparaient pour leur compte, finissait toujours par aller s'accumuler au cabaret. Cette pêche m'intéressa beaucoup plus que l'autre ; je me souvenais qu'on nous avait dit qu'au printemps la Berda et les Molotschni-Vodi grossissaient considérablement, et communiquaient alors avec la mer d'Azof, qui s'élevait aussi de son côté ; je pensai, et Rosenpflanzer me confirma dans cette opinion, qu'il serait possible d'établir sur ces rivières des pêcheries plus petites, mais absolument semblables à la sienne.

Pendant l'hiver on fait la pêche de l'esturgeon. Elle consiste simplement à faire dans la glace du fleuve des trous, et à y jeter des lignes dormantes bien assujetties, qu'on lève soir et matin. En général le poisson est très-abondant dans le Nieper. Il en est de même du Don, du Volga, et de toutes les rivières qui se jettent dans ces fleuves. Pallas me dit un jour avoir vu une ligne dormante garnie de beaucoup d'hameçons jetés d'un bord à l'autre à travers l'une de ces rivières, et à laquelle le lendemain matin il se trouva pris une si grande quantité de poisson, que l'on

suivait de l'œil sur toute la largeur de cette rivière la ligne qu'en se débattant ils produisaient sur la surface de l'eau.

Cette abondance extrême a toutefois un très-grand inconvénient, lorsqu'après son inondation annuelle le Nieper se retire et rentre dans son lit accoutumé. Les affouillemens qu'il a produits, les inégalités, les parties basses de la vallée, et plusieurs de ses bras morts, conservent encore de l'eau; et une si grande quantité de poisson et d'écrevisses est restée dans ces flaques, que, quand l'infiltration et le soleil les ont taries et mis à sec ce qu'elles recélaient, tout venant à se corrompre, il en résulte une odeur infecte, qui engendre des maladies parmi les habitans. Pour prévenir ce résultat, quelques propriétaires faisaient pêcher les flaques par leurs paysans; mais ils y perdaient un temps précieux. Rosenpflanzer, toujours fertile en expédiens, a imaginé d'avoir un nombreux troupeau de cochons qui dévorent tout à mesure que les eaux se retirent. Cette nourriture, qui les engraisse prodigieusement, donne momentanément à leur chair un très-mauvais goût; mais on se garde bien de les tuer alors. Tant qu'ils trouvent à manger dans la vallée, ils y restent jour et nuit dans un état presque sauvage; mais, quand les

flaques sont desséchées ; ils se rapprochent de l'habitation, où l'on finit par les attirer en leur y donnant deux fois par jour la drèche de la brasserie et les résidus de l'alambic. Au bout de quatre à cinq semaines, c'est-à-dire vers l'automne, leur chair ayant perdu tout mauvais goût, ils sont bons à être tués. Seulement il serait dangereux d'employer à cet égard la méthode ordinaire, parce qu'aux cris de celui que l'on immolerait tout le troupeau entrerait en fureur et accourrait à son secours. Tous les jours, pendant qu'ils sont à manger, un chasseur en abat trois ou quatre, en leur tirant à bout portant un coup de fusil dans la tête. Ni leur chute, ni l'explosion ne dérangent les autres, qui se laissent immédiatement après éloigner sans résistance. Les morts sont alors saignés, dépecés et mis au saloir.

Rosenpflanzer profitait avec une adresse extrême de toutes les ressources que lui offrait sa terre; mais il ménageait avec soin, à cause de leur rareté et d'une plus lente reproduction, celles que lui donnait en bois une forêt assez considérable, située à quelques lieues au-dessous de Gruchewska, près d'un de ses villages nommé Rogatschik. Il n'en avait encore tiré que les pièces de charpente nécessaires à la construc-

tion de ses divers établissemens, et le plus souvent elles n'avaient été que d'un échantillon très-léger. C'est ainsi que ses distilleries n'étaient que de grandes baraques en clayonnage, soutenues d'une charpente légère et couvertes en chaume. Les fourneaux des alambics n'étaient chauffés qu'avec les roseaux qu'il trouvait abondamment le long des rives marécageuses de la petite rivière qui traversait sa terre. Dans chacune des trois distilleries, il y avait quatre à cinq alambics; et, quoique ces derniers fussent en activité jour et nuit pendant toute l'année, il était encore obligé d'acheter de l'eau-de-vie de ses voisins pour suffire à la consommation de ses paysans. Ces alambics étaient aussi simples, ou si l'on veut aussi grossiers que le bâtiment qui les renfermait. Le fond seul de la chaudière sur lequel frappait la flamme du fourneau était en fonte; le reste des parois et le chapiteau étaient en bois. « Voyez, me disait « Rosenpflanzer d'un air goguenard, je ne suis « qu'un pauvre diable auprès de M. le général « de Sthal, mon voisin. Il a de beaux alambics « de cuivre dans une belle distillerie bâtie en « pierre et couverte en ardoises; cependant « d'un tchetwert (setier) de blé il ne peut « obtenir que deux védros (seaux) d'eau-de-vie,

« tandis que j'en tire quatre (1). » Au reste le vieil agriculteur n'était pas le seul qui pensât que dans la situation où se trouvait la Nouvelle-Russie, il fallait se garder de vouloir apporter dans les différens établissemens, les perfectionnemens usités dans le reste de l'Europe. Pallas, plus tard, me répétait sans cesse qu'il ne fallait que des établissemens provisoires. « Tout doit être fait à la diable, disait-il, parce que les ouvriers sont si rares, la main-d'œuvre si chère, les instrumens qu'on doit faire venir de l'étranger si coûteux, que les bénéfices qui résulteraient des perfectionnemens ne seraient pas en rapport avec les dépenses qu'ils auraient occasionnées. »

L'eau-de-vie ordinaire destinée à la consommation des paysans, *garelka*, n'est distillée qu'une seule fois. Celle que boivent les propriétaires russes et qui est proprement l'eau-de-vie, *vodka*, l'est deux fois. On fait digérer celle-ci sur le charbon pour lui ôter une partie d'un goût désagréable dont il est presque im-

(1) Ces plaisanteries ne portaient pas sur les alambics en cuivre qui sont très-bons, et au moyen desquels on tire cinq et même six vedros d'eau-de-vie d'un tchetwert de bled; mais sur la maladresse qu'il y avait à n'obtenir que des résultats inférieurs, avec des instrumens si perfectionnés et si coûteux.

possible de la débarrasser entièrement. Rosenpflanzer, comme tous les autres possesseurs de terres, avait dans chacun de ses villages des Juifs établis comme cabaretiers et qui étaient chargés de vendre son eau-de-vie à ses paysans. Quant à la bière, il n'y brassait que la quantité nécessaire à la consommation de sa maison, à celle de quelques voisins qui se pourvoyaient chez lui, et à quelques cadeaux qu'il faisait aux employés du gouvernement.

Il existait quelques pieds de vignes sur sa terre. On ignorait à quelle époque, sans doute fort reculée, et par qui ils avaient été plantés. Ils étaient principalement placés au bord des escarpemens rapides du fleuve. Ainsi protégés par leur situation et par les arbres et les buissons auxquels ils s'étaient attachés, ils étaient à l'abri des attaques des bestiaux et produisaient quelques grappes de raisin assez passable. Rosenpflanzer était persuadé que même dans l'état où étaient ces treilles, si elles avaient été convenablement taillées, elles auraient donné beaucoup de fruits; jusqu'ici il n'avait pu se procurer un vigneron; mais il espérait bien en trouver un dans la colonie française, et il lui ferait de si bonnes conditions que très-certainement il le débaucherait.

Ce fut à cette occasion qu'il me fit observer que le plus grand obstacle que nous trouverions dans la formation de notre établissement viendrait de la part des propriétaires voisins, qui étaient généralement disposés à attirer chez eux tous les individus dont ils auraient besoin et à leur faire un sort avantageux. Toutes les espèces de professions manquaient dans la Nouvelle-Russie. « Je viens de vous parler d'un vigneron, « me disait-il, j'aurais pu vous parler d'un jar- « dinier qui saurait me cultiver des légumes, « greffer et tailler des arbres ; je leur donnerais « deux à trois cents roubles (1) de gages par an ; je « leur bâtirais et meublerais à chacun une « maison ; je les marierais avec les deux plus « jolies filles de ma terre, ils auraient le choix ; « je monterais leur ménage ; je leur donnerais « des vaches et des bestiaux, un cheval, tous « ces objets ne me coûtent rien : ils auraient des « garçons auxquels ils apprendraient leur mé- « tier, et qu'ils feraient travailler, s'il leur con- « venait de ne rien faire. Croyez-vous qu'ils ne « préféreraient pas un sort pareil à celui de dé- « fricher péniblement la terre. Je pourrais don- « ner de l'ouvrage pendant toute l'année à un

(1) Six à neuf cents francs.

« menuisier, à un charron, à un maréchal, à « un serrurier, et les traiter à peu près de même. « Plusieurs grands propriétaires en feraient au- « tant que moi ; les petits se réuniraient quatre « à cinq dans le même but. Sans faire d'aussi « grands avantages à d'autres artisans qui nous « sont moins immédiatement utiles, nous leur « fournirions tous les moyens de s'établir chez « nous et d'exercer leurs professions avec succès. « La séduction ne se bornera pas seulement à « vos gens de métiers. Ils ne sont pas les seuls « qui nous fassent faute. Nous manquons géné- « ralement de gens intelligens et fidèles pour « placer en sous ordre à la tête de nos maisons « et de plusieurs de nos établissemens. Je vous « dirai même que je suis disposé à faire les « mêmes avantages que ceux qu'accorde le « gouvernement, et même de plus grands, pour « avoir la préférence, à tous les paysans fran- « çais qui desireraient venir s'établir sur ma « terre pour m'aider, dans l'occasion, de leur ac- « tivité et de leur intelligence, et surtout pour « offrir à mes paysans un exemple perpétuel de « l'état d'aisance et même de la fortune auquel « le travail, la bonne conduite et la sobriété « peuvent faire arriver un simple cultivateur. « Enfin, vos gentilshommes même seront tentés

« par les offres qui leur seront faites de diverses « parties de l'empire, en sorte qu'il ne vous « restera qu'un bien petit nombre d'individus « qui auront une vocation décidée pour la vie « de colon. D'ailleurs dans tous les arrangemens « dont je viens de parler, on ne manquera pas « de désintéresser le gouvernement en lui rem- « boursant les avances qu'il aurait faites à celui « qui quitterait ainsi la partie, et en lui faisant « sentir qu'il est bien plus avantageux à l'état que « des étrangers industrieux soient répartis dans « différentes parties de l'empire, où ils peuvent « instruire et former des nationaux, que de les « tenir resserrés dans l'intérieur d'un district de « peu d'étendue pour y exercer leur industrie « isolément et à leur seul profit. »

Je connaissais déjà assez la Russie pour apprécier la vérité de ce que me disait Rosenpflanzer. Il me parut dès-lors démontré que le projet de colonie tel que l'avait conçu l'empereur Paul était impraticable, et qu'il l'était surtout avec la modification que MM. de Montesson voulaient y apporter. Les deux frères étaient effectivement retournés à Dubno avec l'intention d'insister auprès du prince, sur l'absolue nécessité de diminuer l'étendue des terres concédées aux paysans et aux simples soldats, pour les

forcer à prendre à bail et à cultiver comme fermiers celles des gentilshommes. Or il était évident que ce moyen coercitif ne pouvait plus être employé si les colons trouvaient les particuliers disposés à leur restituer, en quelque sorte, les avantages que leur aurait rétirés le gouvernement. C'était d'ailleurs une mauvaise conception. Outre le mécontentement qu'elle aurait infailliblement produit dans une classe qu'il était très-important de ménager, elle supposait, pour ceux qui la composaient, la possibilité de se procurer des garçons de ferme, comme au milieu des nombreuses populations de France ou d'Allemagne, tandis que le colon, réduit à ses seuls bras, aurait pendant long-temps assez à faire de pourvoir à sa propre subsistance.

Je ne quittai Rosenpflanzer que lorsque je me crus suffisamment instruit de tout ce que j'avais désiré apprendre de lui ; et comme d'ailleurs je me proposais, en revenant, de faire un plus long séjour à Gruchewska, je crus devoir d'autant plus hâter mon départ, que j'étais prévenu que je ne pourrais guère me dispenser de séjourner trois ou quatre jours chez la baronne de Berwitz, dont la propriété était située sur ma route, et qui m'offrait, en partant de chez Rosenpflanzer, le seul gîte où je pusse séjourner la

première nuit. Léry avait passé quelques instans chez elle lors du voyage qu'il avait fait dans cette contrée, et quoiqu'elle m'eût fait inviter par lui à venir faire sa connaissance si les circonstances m'y amenaient également, je ne crus pas devoir refuser la lettre de recommandation que Rosenpflanzer me donna pour elle.

A moins de deux verstes de Gruchewska, je retombai dans le steppe, et j'y restai jusqu'au moment de descendre à Dutschena, propriété de la baronne. Le voyageur qui traverse un village russe ou polonais, peut presque toujours juger de l'importance et des revenus de la terre par le nombre et l'apparence des maisons de paysans qui le composent, précisément de la même manière que chez nous on prend une idée de la valeur d'une ferme par l'apparence et le nombre de ses écuries et de ses bâtimens d'exploitation. Quand je n'aurais pas été prévenu que la terre de madame de Berwitz n'était que d'un très-modique revenu, je l'aurais deviné au petit nombre de cabanes dont se composait le village. La maison seigneuriale offrait le même aspect que celle des petits gentilshommes des provinces polonaises.

Je trouvai la baronne prévenue de mon arrivée, par un voyageur qui la veille avait passé

chez elle, et que Rosenpflanzer en avait chargé. Son mari, anglais d'origine, était absent et résidait en Sibérie, comme inspecteur-général. Elle avait recueilli chez elle la veuve et la fille du baron de Bode, émigré, ancien seigneur de Bergzabern, à qui l'impératrice défunte avait concédé une propriété de 12,000 décetines dans les environs, et qui y était mort après y avoir fait un très-mince établissement. Quoique madame de Berwitz fût allemande et qu'elle eût pu converser dans cette langue avec ses deux commensales alsaciennes, elles ne communiquaient entr'elles qu'en français, et ce fut dans cette langue que je reçus leurs salutations. L'habitude d'être avec mesdames de Bode, le desir de leur communiquer tout ce qui pouvait les intéresser de la part de compatriotes qui partageaient leurs destinées, avaient porté madame de Berwitz à rechercher tout ce que les papiers publics avaient publié sur le corps de Condé; et, par suite, les moindres affaires où il avait pris part lui étaient devenues très-familières; elle avait surtout conçu une grande admiration pour le duc d'Enghien, et pour me prouver la sincérité de l'enthousiasme qu'elle me manifestait, elle me dit qu'aussitôt qu'elle avait appris notre arrivée en Russie, elle avait écrit à son mari, pour l'engager à do-

mander à l'empereur qu'il leur accordât la faveur de placer leur fils unique dans le régiment de cavalerie noble. Elle me fit voir effectivement la réponse du général, qui lui mandait que, persuadé que le jeune homme ne pouvait être élevé à meilleure école, il se serait volontiers prêté au desir de sa femme, si l'empereur ne lui avait récemment accordé ce même fils pour aide-de-camp.

Le village de Dutschena était bâti à mi-côte sur la berge du Nieper, dont la vallée continuait d'être inondée, et dans laquelle on ne voyait que la tête des saules dont elle était parsemée. Près de la maison de la baronne, et sur la pente, je remarquai la première vigne que j'eusse encore vue. Jusque là on ne m'avait parlé que de treilles existant isolément et grimpant sur les buissons ou les arbres qui croissent dans les parties escarpées des hauteurs. Ces dames croyaient que cette vigne avait été plantée par les Zaporoves, ainsi qu'un verger qui existait sur une autre partie de sa terre, et qui, quoique converti par le temps en une espèce de petit bois, produisait encore quelquefois d'assez bon fruit.

Après être resté deux jours à Dutschena, je n'obtins la permission d'en partir, qu'en promettant, comme je l'avais fait à Gruchewska, qu'à mon retour j'y séjournerais plus long-

temps. J'aurais voulu me mettre en route de bonne heure; mais les dames voulurent déjeuner avec moi, et, sous prétexte que je ne trouverais pas où m'arrêter sur la route, le déjeuner se prolongea tellement dans la matinée, qu'ayant quarante-cinq verstes à faire dans la journée, il était nuit close quand j'arrivai près de Breslaw, petite ville située sur la rive droite du Nieper. Il fallait, pour entrer en ville, traverser une petite vallée tributaire du fleuve; l'inondation s'y étendait à plusieurs verstes. Un radeau formé de solives de bois, placées jointives les unes à côté des autres sur une longueur de quelques centaines de mètres, à travers cette vaste nappe d'eau, servait à passer les voitures et les hommes à cheval. Ce pont était si frêle que, chaque pièce s'enfonçant de plusieurs pouces sous les pieds des chevaux et sous les roues des voitures, elle disparaissait à la vue. Mon postillon n'osa pas dans l'obscurité s'exposer au hazard d'en perdre la direction, et de se jeter à droite ou à gauche dans l'inondation, de sorte qu'il me fallut passer le reste de la nuit en plein champ dans ma voiture. Le lendemain à la pointe du jour, j'entrai en ville. Je ne voulais pas m'y arrêter; mais je fus forcé d'y rester plusieurs heures, pour donner le temps de passer le fleuve en bac à un régiment de ca-

valerie qui avait couché en ville et qui continuait sa marche. N'osant me présenter aussi matin chez une dame pour laquelle j'avais une lettre ; j'employai mon temps à parcourir la ville et ses alentours immédiats.

Breslaw n'est pas aussi moderne qu'Elisabeth, qu'Ekaterinoslaw, et que les autres villes de la Nouvelle-Russie ; quelques bâtimens en pierre et d'une architecture ancienne, lui donnent plus de ressemblance avec celles de la vieille Pologne. Elle me parut peu peuplée ; mais sa position sur le Nieper, au milieu d'un pays fertile, lui donnera quelque jour une importance qui augmentera avec la population et la culture. Comme il sera plus court et plus avantageux aux propriétaires voisins d'y vendre leur blé que de le conduire à Cherson, le premier négociant qui y réunira des moyens de navigation fera de cette ville l'entrepôt de toute la partie nord-est de la Nouvelle-Russie.

Comme auprès d'Ekaterinoslaw, des rochers escarpés mais de peu d'élévation terminent la pente de la berge, et bordent la vallée du Nieper. Mais le granit a cessé ; et ici les rochers sont un agglomérat friable de petites coquilles bivalves, couleur de rose.

Il était midi, quand après avoir passé le Nie-

per je pus continuer ma route. Au-delà du fleuve, je retrouvai le steppe, et ne rencontrai sur la route d'autre habitation que la baraque où à chaque relais se tenaient les employés de la poste. A mesure que je descendais au Sud, la végétation se manifestait de toutes parts. Le désert m'offrit de grands espaces, couverts les uns de tulipes jaunes, jaspées de rouge; et d'autres, d'un petit arbisseau de l'espèce du pêcher, dont les tiges grêles ne s'élevaient qu'à huit ou dix pouces, et portaient une multitude de fleurs rosées.

Etant parti tard, et ayant eu quatre-vingt verstes à faire, je n'arrivai à Pérécop que dans la nuit. Je l'achevai dans ma voiture, parce que n'ayant pu faire viser mon passe-port par le commandant, qu'on ne voulut pas réveiller, on me refusa des chevaux pour continuer ma route. A la pointe du jour, je me trouvai en face de la levée de terre qui, en ligne droite et à la hauteur de douze à quinze pieds, ferme l'isthme d'une mer à l'autre, ayant extérieurement à son pied le fossé dont on a tiré la terre qui la forme. Une porte en pierre, surmontée d'une chouette blanche, emblême de Gengis-Khan, dont les descendans la firent bâtir, permet l'entrée dans la presqu'île. Quelques échoppes près les unes des autres et auxquelles on ne manque pas

de donner le nom de bazar, une vingtaine de cabanes en bois, ne pouvaient me faire prendre le change sur la position de Pérécop, que je savais exister au-delà du rempart; mais je fus fort étonné, après avoir passé la porte, de n'apercevoir que quatre à cinq bâtimens en brique, irrégulièrement placés, et quelques maisons en bois, dans la réunion desquelles consistait toute la ville. Je ne m'y arrêtai que le temps de faire viser mon passe-port et je continuai ma route.

CHAPITRE VIII.

Arrivée à Achmatczet. Séjour en Crimée. Départ pour Dubno.

La presqu'île de Crimée dans laquelle je venais d'entrer, est composée dans sa partie orientale d'une autre presqu'île plus petite qui tient à la grande par un isthme assez large, et qui, resserrée au Nord par la mer d'Azof, au Sud par la mer Noire, se termine à l'Est au détroit qui réunit ces deux mers. On la distingue sous le nom de presqu'île de Kertsch. Le Bosphore Cimmérien, dont le nom était emprunté de celui du royaume qui l'avoisinait jadis, s'appelle aujourd'hui détroit d'Enikale (1). Ces deux noms sont ceux de deux petites villes situées sur ce détroit, l'une près de la mer Noire, et l'autre près de la mer d'Azof.

Une langue de sable, formée par une chaîne continue de dunes peu élevées, part du fort d'Arabat, situé à la réunion de la petite presqu'île à la grande, et se dirigeant du Sud au Nord jusqu'à une très-petite distance de la côte méridionale; sépare de la mer d'Azof un grand lac

(1) On prononce Ienikale, parce que l'e russe sonne comme *ié*.

salé connu sous le nom de Mer-Morte ou Pourrie (1), dont la côte occidentale s'enfonce dans les terres au débouché de chacun des petits vallons qui y arrivent de la plaine.

A quelques verstes de Pérécop, je rencontrai un second bazar, composé d'un seul rang de boutiques placées sur le côté droit du chemin sans aucune maison d'habitation.

A l'époque de l'année où l'on était alors, la mer d'Azof était dans sa crue périodique causée par la débacle du Don et de ses rivières affluentes. Les eaux de la mer Pourrie, élevées au même niveau, s'étendaient au loin dans les bas-fonds de l'intérieur et obligeaient souvent mon postillon, pour les tourner, à suivre de préférence, à travers le steppe plat et uni que je parcourais, les traces battues qui portaient le plus sur la droite. Pendant l'été, les eaux rentrées dans leur lit, permettent de prendre une route plus directe; à la même

(1) On a de la peine à imaginer ce qui lui a valu ce nom. Quelques géographes ont traduit le nom russe par celui de mer Putride, et il paraît qu'ils se sont imaginés qu'elle était un assemblage de marais infects, comme les marais Pontins, aux miasmes desquels il suffisait d'être exposé pendant le peu de temps que l'on met à parcourir la route de Pérécope à Symphropol, pour contracter les maladies les plus dangereuses. On a même été jusqu'à attribuer à cette cause celle dont est mort l'empereur Alexandre. Le fait est qu'ils ne sont pas plus malsains que nos marais salans de l'Ouest et du Sud de la France.

époque, à mesure qu'elles se retirent, elles abandonnent sur la plage une si grande quantité de sel que la chaleur du soleil a cristallisé, que les paysans russes le rassemblent et l'enlèvent par voitures. La configuration de la mer Pourrie est du reste fort semblable à celle des lacs qui existent aux bouches de l'Oder, de la Vistule et du Niémen. De même que ceux-ci transmettent les eaux de ces fleuves à la mer Baltique, celle-là reçoit les eaux du Salguir, principale rivière de la Crimée, et celles de plusieurs autres cours d'eau moins considérables, et les rend à la mer d'Azof par l'ouverture qui existe entre l'extrémité de la langue de sable et la côte opposée. Il est au reste très-remarquable, que, semblables aux rivières de Berda et des Molotschni-Vodi, presque toutes les rivières et les ruisseaux de la presqu'île, au lieu d'aller directement dans la mer, se jettent dans un lac salé qui n'en est séparé que par une dune étroite. Il n'en faut excepter que deux ou trois petits cours d'eau, entre Coslow et Sebastopol. Lorsque les Russes s'emparèrent la première fois de la Crimée, le général Souvarow, qui les commandait, porta ses troupes à travers le détroit sur la langue de sable qui sépare la Mer-Morte de celle d'Azof, la suivit et déboucha par l'extrémité opposée dans l'intérieur de la presqu'île

sur le derrière des Turcs et des Tatares qui les attendaient à la coupure de l'isthme.

La distance qui sépare Pérécop de Symphéropol, siége du gouvernement de Crimée et auquel Paul avait rendu son nom tatare d'Achmeczet, est de cent vingt verstes. Dans presque toute cette étendue, jusqu'au Salguire, c'est-à-dire sur plus de cent verstes, le pays est un vaste plateau qui, sillonné par des vallons peu profonds, s'étend à l'ouest jusqu'à la mer Noire, et à l'est jusqu'à la mer Pourrie. Il ne diffère en rien du steppe situé en dehors de l'isthme, comme lui susceptible de toute espèce de culture; il ne sert que de pâturage aux troupeaux des Tatares de la presqu'île, qui les y conduisent pendant l'été. Il s'y trouvait anciennement des villages qui ont disparu depuis la grande émigration de ce peuple, à l'époque où les Russes en prirent possession. Dans la partie orientale, des plantes marines qui croissent au bord des lagunes et sur les parties que leurs eaux couvrent lors des crues du printemps, servent, m'a-t-on dit, à nourrir des chameaux; mais je n'en ai pas vu un seul, ni sur la route, ni pendant quinze jours que je suis resté dans la péninsule.

Le Salguire coule du sud-ouest au nord-est; il descend d'une chaîne de montagnes calcaires

qui, s'élevant au bord de la mer Noire, s'étend de l'ouest à l'est dans toute la largeur de la Crimée en couvrant de ses contreforts un tiers de sa surface, et des collines qui la terminent toute la presqu'île d'Enikale Les versans septentrionaux de ces montagnes sont allongés en pentes douces; ceux opposés forment un glacis de peu de largeur, terminé par des rochers escarpés qui se précipitent dans la mer, et empêchent que sur toute leur longueur on puisse aborder par mer dans la Crimée. A mesure que j'en approchais, je voyais s'élever de plus en plus au-dessus de l'horizon le sommet régulièrement découpé de la chaîne; il ressemblait, pour la forme, au profil supérieur de livres de diverses grandeurs, placés sur un rayon, et qui, dérangés de leur position verticale, porteraient par un de leurs côtés les uns sur les autres.

A deux postes d'Achmeczet, je relayai en même temps que le général Michelson, qui, ayant été mandé par le gouverneur, retournait à son commandement d'Elisabeth. Il m'apprit que le comte Kaghowski était à Sébastopol. Cette circonstance, jointe à la pluie qui était survenue dans l'après-dîner, et qui en gâtant les chemins m'avait un peu retardé, me détermina à passer la nuit à la dernière poste.

Le lendemain, je n'arrivai à Achmeczet que vers midi. Le gouverneur y avait en son absence laissé un aide-de-camp, que je trouvai à table. Il me dit que le gouverneur était attendu le surlendemain, qu'il allait lui écrire, et qu'il profiterait de l'occasion pour lui apprendre mon arrivée. J'acceptai le dîner qu'il m'offrit, et me rendis en sortant de table chez le directeur de police pour qu'il me fît donner un logement. Celui-ci me fit conduire par un soldat à une espèce de pigeonnier, auquel il fallait monter par un escalier à jour, placé extérieurement; heureusement qu'à la porte je trouvai un cadenas qui indiquait qu'il était occupé. Il fallait donc me chercher un autre gîte: mais, jugeant de celui que j'aurais, par celui que je devais avoir, il me sembla que mon domestique pourrait sans moi prendre possession des quatre murs dans lesquels il devait consister, et y porter mes effets; et en conséquence je me fis immédiatement conduire chez le professeur Pallas, avec lequel il me tardait de faire connaissance.

Je me présentai à lui comme un collègue de MM. de Montesson, qu'il avait entretenus quelques mois auparavant. Il me reçut fort bien, et nous entrâmes sur-le-champ en conversation relativement à nos projets. Il me dit que le colo-

nel Koutouzof était retourné à Saint-Pétersbourg sur un ordre autographe de l'empereur, d'après le contenu duquel on avait cru s'apercevoir que ce monarque n'était plus aussi bien disposé à notre égard qu'il l'avait été dans l'origine. Pallas me fit beaucoup de questions tendantes à découvrir quel motif de mécontentement Paul pouvait avoir contre nous. Je lui avouai franchement que s'il y en avait un, ce ne pouvait être que la détermination bien prononcée que nous avions manifestée, de renoncer à tout projet de colonie plutôt que d'avoir à faire aux entrepreneurs et fournisseurs russes, détermination qui avait sans doute provoqué contre nous des rapports calomnieux. Je lui communiquai ce que j'avais appris à cet égard à Ekaterinoslaw, et il me parut assez disposé à croire que j'avais raison. Il est probable que nous nous trompions l'un et l'autre, et que Paul, déjà résolu à entrer dans la coalisation contre la France, et à renvoyer le corps de Condé en Allemagne pour faire partie du contingent qu'il allait fournir, avait ajourné son projet.

Dans le cours de notre conversation, Pallas s'était informé du logement qu'on m'avait donné; je lui avais raconté qu'ayant trouvé occupé celui qu'on me destinait, mon domestique m'en

cherchait un autre, et que je lui avais donné ordre de venir me prendre aussitôt qu'il aurait fait mon établissement. Il me pressa alors avec beaucoup de grâce d'accepter une chambre dans sa maison, parce que je serais affreusement logé, et que, n'ayant pas de lit avec moi, il me faudrait coucher sur la paille; je refusai d'abord, en lui protestant que j'y étais très-accoutumé; mais comme il m'apprit que sa femme et sa fille étaient alors à Saint-Pétersbourg, qu'il était seul, et que je lui rendrais service de lui faire pendant mon séjour une société qu'il n'était pas toujours facile de se procurer à Achmeczet, je crus devoir accepter, et envoyai chercher ma voiture.

La maison du professeur Pallas était entièrement construite en bois, et consistait en un corps-de-logis terminé à chaque bout par de petits pavillons en saillie, entre lesquels régnait un portique étroit sur lequel on arrivait par un perron de quelques degrés. Le tout s'élevait d'un étage au fond d'une cour rectangulaire. Les cuisines et les logemens de domestiques occupaient un petit côté de ce carré long, et les écuries l'autre. Le quatrième, était fermé par une cloison en planches, comme on en voit en Pologne et à Moscou. Le derrière offrait l'em-

placement d'un jardin potager qui réclamait les soins d'un jardinier plus habile que celui qui le cultivait, et d'un verger de l'espèce de ceux dont je parlerai plus tard.

L'absence du gouverneur s'étant prolongée bien au-delà du terme que son aide-de-camp avait supposé, j'eus tout le temps de m'instruire près de Pallas de tout ce qu'il m'importait de savoir. J'ai déjà intercalé à leur place les renseignemens qu'il me donna alors sur le pays destiné à la colonie, sur le meilleur moyen d'en tirer parti; il ne me reste plus qu'à parler de ce qui concerne proprement la presqu'île.

Dans le moyen âge les Génois s'étant emparé sur les Grecs de la Chersonèse-Taurique, la possédèrent jusqu'à ce qu'ils en fussent chassés par les descendans de Gengis-Khan, qui, après la leur avoir enlevée, lui donnèrent le nom de Crimée. Elle fut long-temps gouvernée par des khans, qui se regardaient comme feudataires de la Porte Ottomane, sur laquelle les Russes la conquirent en 1772. Par le traité de 1774, ils la rendirent aux Tatares; mais en 1783, par un accord particulier, le dernier khan transigea avec l'impératrice Catherine, et lui céda la souveraineté de ce pays, dont elle fit une des plus

importantes provinces de son empire, et auquel elle rendit le nom de Tauride.

Lors de la première conquête, les Grecs, les Arméniens et les Juifs, mêlés en assez grand nombre avec la population tatare et turque, exerçaient en Crimée tous les arts industriels et mécaniques. Tous avaient accueilli les Russes avec enthousiasme; ceux-là parce qu'ils étaient chrétiens; ceux-ci parce qu'ils étaient les plus forts. Mais lorsqu'à la paix, la péninsule dut être évacuée, quelques-uns d'entre eux craignant avec raison la vengeance des Musulmans s'ils restaient au milieu d'eux, vinrent prier le général russe de permettre qu'ils pussent, à la suite de son armée, se retirer avec tout ce qu'ils possédaient. Souvarow, car c'était lui qui commandait, sentit de suite de quel avantage serait pour la Russie l'acquisition d'une population industrieuse, et s'appuya de la demande qui lui avait été faite par quelques-uns pour les obliger tous à quitter la Crimée. Il les entraîna à sa suite sur les bords de la mer d'Azof, au-delà de la ligne des forts qui devaient marquer la nouvelle frontière, et les y établit, ou plutôt les y abandonna. Leur premier établissement y fut extrêmement pénible; ils habitèrent long-temps dans des trous creusés dans le désert et recouverts de

roseaux ; mais le travail et l'industrie triomphèrent. Ils fondèrent Bachmut et Mariopol, et c'est aujourd'hui une des parties les plus florissantes de la Russie méridionale.

Cette première émigration ne fut que le prélude de celle qui eut lieu parmi les Tatares, quand la Russie prit possession de la presqu'île. Plus de 300,000 d'entre eux, dont presque tous les nobles ou mourzas, quittèrent le pays avec leurs troupeaux et se retirèrent chez les Turcs ; il n'en resta qu'environ 80,000. Ce nombre, joint à quelques paysans russes transportés sur cette nouvelle terre par les seigneurs à qui Catherine avait fait des concessions et à quelques étrangers qui étaient venus s'y établir, formait une population de 100,000 chefs de familles, suivant la manière ordinaire de compter des Russes. Dans ce nombre étaient compris 10,000 Nogais qui, en se retirant chez les Turcs, avaient promis de ne pas prendre parti pour eux contre les Russes, et qui, ayant été pris les armes à la main dans l'île de Taman, avaient perdu leur liberté. Réduits à la condition des paysans russes, ils avaient été distribués entre les propriétaires de la Crimée.

L'effet de ces deux émigrations avait été de réduire considérablement le nombre des habi-

tations et des villages de la presqu'île. Un grand nombre de ces derniers, et en particulier presque tous ceux de la plaine, avaient été abandonnés, et tombaient en ruine, parce que la population s'était de préférence concentrée dans la montagne et dans la presqu'île de Kertsche, où la terre était plus fertile et les eaux meilleures. D'ailleurs, depuis la retraite des chrétiens et des juifs, toutes les espèces de professions s'étaient trouvées à la fois bannies de la Crimée, ou, ce qui revenait au même, étaient en très-petit nombre et avec une extrême imperfection exercées par les seuls Tatares.

La Crimée se compose de trois parties bien distinctes : la plaine, la montagne et la presqu'île de Kertsche. J'ai peu de choses à ajouter à ce que j'ai déjà dit de la première. Elle est la plus mauvaise ; toutes les eaux en sont saumâtres, même lors de la plus grande splendeur du pays; le nombre des habitations y était peu considérable ; il n'y en a presque plus aujourd'hui. Dans les années très-chaudes, l'herbe y est souvent brûlée par l'ardeur du soleil ; en tout autre temps elle offre un très-bon pâturage aux troupeaux, qui ne souffrent nullement des eaux saumâtres ; on a déjà dit qu'on y nourrissait des chameaux. Lorsque l'augmentation de la population

le rendra nécessaire, on pourra même y cultiver du grain. Au reste, ce qu'on en dit ici n'est que relatif; dans tout autre pays ce serait un excellent terrain. La montagne est d'une extrême fertilité. L'humidité d'une terre féconde y est constamment entretenue par la fonte des neiges, qui, jusqu'à la moitié de mai, restent sur les sommets, et par les vapeurs qui, s'arrêtant et se condensant au-dessus des forêts qui les couvrent, y produisent et entretiennent une quantité de sources. Les vallées, arrosées par les ruisseaux qui en découlent et par les irrigations qu'on y entretient, produisent d'excellens foins. Les pentes les mieux exposées sont plantées de vignes; quelques autres sont labourées et produisent du grain, mais en très-petite quantité, comparativement à ce qu'elles rapporteraient si le défaut de bras n'obligeait à en laisser inculte la plus grande partie, qui ne sert habituellement que de pâturages aux bestiaux.

L'excellence du sol, du climat, et l'heureuse exposition de la montagne, sont telles qu'elle serait susceptible de toutes les espèces de culture, parce que ses versans septentrionaux donnant avec abondance tous les produits dont on vient de parler, ceux du midi, qui, se présentant plus directement aux rayons du soleil, of-

frant des oliviers, des figuiers, des citroniers, et tous les arbres de l'Espagne et de l'Italie, qui y croissent sauvages, pourraient par conséquent être facilement cultivés. A l'exception de quelques parties peu étendues qui sont plantées de vignes, le reste ne produit que de l'herbe, que les troupeaux viennent paître l'hiver, durant lequel elle continue de croître quand la végétation est suspendue partout ailleurs. Le haut des montagnes est couvert de forêts qui suffiraient amplement à la consommation d'habitans plus nombreux, surtout dans un climat où l'usage en est presque uniquement restreint à ce qui est nécessaire pour la cuisson des alimens.

La tradition attribue aux Génois la plantation des vignes et des vergers qui existent en très-grande quantité dans la presqu'île. Il paraît plus juste d'en faire honneur aux Grecs. Quoi qu'il en soit, depuis qu'elle a été enlevée aux Génois, et surtout depuis la retraite des Chrétiens en 1774, les uns et les autres abandonnés aux soins des seuls Tatares, sont très-mal entretenus. Les vignes sont très-mal taillées; et les arbres, point du tout. Aussi les vergers ressemblent-ils plutôt à des bois, à cause de la quantité de rejetons poussés à leurs pieds, qui, devenus des arbres, ne donnent que des fruits sauvages. Il

faut bien cependant que les Tatares aient greffé ceux qui donnent de bons fruits; car ces arbres n'auraient pu se conserver aussi long-temps, et d'ailleurs leur aspect n'annonce pas l'ancienneté que supposerait l'opinion qui les ferait remonter aux Génois. Il n'en est pas ainsi des vignes : on juge à la grosseur des ceps qu'ils sont extrêmement vieux. Cet effet est surtout très-sensible dans les cantons où, abandonnées au milieu d'épais herbages, elles sont depuis long-temps broutées par les bestiaux. Elles y ont, à ras de terre, des têtes semblables à celles qu'on remarque quelquefois chez nous aux osiers. Pallas avait imaginé d'enclore de fossés une vigne pareille pour en interdire l'accès aux bestiaux, de la faire récéper au pied, et de la nettoyer des herbes qui l'entouraient. Il y avait trois ans que cette opération avait été faite quand il me la fit voir, et elle promettait une très-belle récolte. Il avait aussi fait venir de Constantinople des arbres fruitiers d'espèces choisies. Plusieurs particuliers avaient imité son exemple; mais ces sujets trop jeunes n'avaient pas encore donné de fruits.

Comme les Tatares sont les seuls dont malgré leur maladresse les propriétaires puissent se servir comme vignerons; que, comme tous les

nomades, ils sont très-paresseux, et qu'à l'exemple de tous les mahométans ils ont beaucoup de peine à se décider à travailler pour des chrétiens, ils ont mis un très-haut prix à la journée de travail. Pour diminuer les frais, on n'est pas dans l'usage de se servir d'échalas, et les seules façons que l'on donne à la vigne consistent à la tailler et à la labourer une seule fois au printemps. Il est facile de juger de la quantité d'herbe qui doit y croître pendant l'été, dans un pays où la végétation est aussi active, et du tort qu'elle doit faire à la vigne.

Depuis environ deux ans, un seul homme venait à cet égard de produire une espèce de révolution en Crimée. Un des domestiques d'un comte de Choiseul, mort à Ekaterinoslaw quelque temps auparavant, s'était présenté à Cherson pour entrer au service de l'amiral Mardvinof, commandant la flotte de la mer Noire, et propriétaire d'une terre considérable dans la péninsule. Ce seigneur, par les questions qu'il avait adressées à cet homme, ayant appris de lui qu'il était d'Epernai, que son père était vigneron, et que lui même avait travaillé à la vigne dans sa jeunesse, jusqu'au moment où il était entré au service du comte de Choiseul, au lieu de le prendre pour servir dans sa maison, lui proposa

l'administration de ses vignes de Crimée avec un traitement d'un millier de roubles, et la promesse de lui faire bâtir une maison, de la meubler, d'y attacher une propriété, et même de l'établir, s'il trouvait à se marier dans le pays, sous la seule condition de montrer à ses Tatares et à ses paysans à cultiver la vigne. Le Français s'était empressé d'accepter une proposition aussi avantageuse, et, dès la première année, les vignes de l'amiral avaient pris un autre aspect; la récolte avait été plus considérable; la fabrication du vin, que les Tatares ne savaient pas faire, avait été soignée, et avait eu les meilleurs résultats. Témoins de ces succès, les principaux propriétaires de la presqu'île s'étaient empressés de faire leur cour à celui qui en était l'auteur, et de le prier de vouloir donner quelques instans de surveillance à leurs vignerons, ou bien de permettre qu'ils lui envoyassent quelques Tatares pour leur enseigner cette culture. Toutes leurs demandes avaient été accueillies de bonne grâce, et il n'avait à cet égard mis aucune borne à son obligeance. Aussi, outre les cadeaux qui lui avaient été faits, en avait-il été récompensé par une bienveillance et une considération générale; l'ex-domestique était invité et honorablement placé à la table des principaux propriétaires, et même

à celle du gouverneur. Sans doute il n'avait jamais imaginé que le talent de vigneron le mènerait un jour à la fortune; car la position où se trouvait cet homme en était une véritable pour lui.

Au reste, un jardinier qui aurait su tailler et élever les arbres, et cultiver les légumes les plus communs de nos pays, aurait obtenu le même succès. On en doit dire autant d'un tonnelier; car il ne se faisait pas alors une seule futaille en Crimée, et les propriétaires étaient obligés de mettre leur vin dans de vieilles bariques, qu'ils se procuraient comme ils pouvaient dans les ports, et qu'ils faisaient maladroitement raccommoder par les Tatares. Enfin il en eût été à peu près de même d'un menuisier, d'un serrurier, d'un charron, d'un maréchal, d'un tailleur, d'un cordonnier, etc. Car quoique ces différens métiers fussent exercés par les Tatares, ils ne l'étaient qu'avec une imperfection qui équivallait presque à un manque absolu. Il est vrai que l'attirail d'outils que ces dernières professions exigent, et la nécessité de s'y faire aider par des garçons déjà instruits, en rendaient l'établissement beaucoup moins facile.

Après m'être autant étendu sur la partie des montagnes, il me reste peu de choses à dire sur

celle des collines, c'est-à-dire sur la presqu'île de Kertsche. Elle est bien moins arrosée que l'autre, et n'a guère d'autre eau que celle des puits; mais le sol y est excellent et propre à toutes les cultures. Sa fertilité, la beauté du climat, son heureuse situation entre deux mers, la rendent susceptible de l'état le plus florissant. La ville de Cimerium, qui donnait son nom au Bosphore, et qui était la capitale du royaume de même nom, existe encore sous le nom de Staroïe-Krim (Vieille-Crimée), à l'entrée de cette presqu'île.

Dépourvue des forêts qui existent dans les montagnes, la presqu'île de Kertsch porte sur une mine de charbon de terre, dont il sera sans doute impossible de tirer jamais aucun avantage. Elle est en feu depuis un espace de temps qu'il est difficile de déterminer, et il en résulte à la surface du terrain des éruptions, qui, sans être de la nature de celles des volcans, ont quelquefois avec elles de légères ressemblances. Lorsque le feu, dont le foyer est, à ce qu'il paraît, établi au-dessous du niveau de la mer, a consumé un filon, dont la disparition offre aux eaux un passage, elles se précipitent dans ce gouffre enflammé, et s'y réduisent promptement en vapeurs, dont la force expansive produit bientôt une

explosion extérieure. A la suite d'un bruit souterrain, semblable à celui du tonnerre, une gerbe de feu, produite par l'effet du gaz enflammé, s'élève à une hauteur considérable, et éclaire souvent pendant plus de trente secondes toute la contrée. Elle est suivie de l'éruption d'une boue chaude et liquide, qui, se répandant autour de l'ouverture, y forme bientôt, en se durcissant, une espèce de bourrelet, lequel s'augmente successivement par les matières qui continuent à couler souvent encore pendant plusieurs années. Il existe beaucoup de ces petits cratères sur toute l'étendue de la presqu'île de Kertsche, et dans l'île de Taman, située en face sur la côte d'Asie. Quelques-uns lancent encore de la boue, qui se refroidit ordinairement au bout de vingt-quatre ou de trente-six heures; d'autres plus anciens n'ont plus d'écoulement, l'ouverture même qui leur laissait un passage est entièrement bouchée. Les derniers, dont il est difficile de déterminer l'ancienneté, n'offrent plus d'une irruption que des traces que recouvre entièrement la végétation.

Les animaux de la Crimée sont généralement d'une petite espèce. Les chevaux, comme chez les Nogais, sont laids, mais propres aux courses et à la fatigue. Les bœufs ont tous la

même couleur grise, semblables en cela à ceux de l'Ukraine et de la Hongrie. Les Tatares les emploient de préférence aux chevaux dans les travaux de l'agriculture et les charrois, et loin d'avoir comme les nôtres *un pas tranquille et lent*, ils vont au contraire fort vite. Le Tatare retournant à vide, après avoir vendu ses denrées à la ville, conduit toujours ses bœufs au grand trot. Les voitures et les charrues sont les mêmes que celles des Nogais. Les moutons sont de taille moyenne, ordinairement à grosse queue, comme tous ceux de la Nouvelle-Russie; comme dans ce dernier pays, ils sont de couleurs très-variées. Les plus estimés sont les noirs et les gris, parce qu'ils donnent deux espèces de fourrures semblables à celles connues sous le nom de mouton d'Astracan. On y trouve aussi des buffles.

Tel est le résumé de mes observations propres et des conversations que j'eus sur la Crimée avec le professeur Pallas. Comme tous les propriétaires de la presqu'île, il aurait désiré qu'on y eût établi les émigrés au lieu de les porter sur les bords de la mer d'Azof. Malgré tout ce que les employés du gouvernement nous avaient répété dans toutes les occasions où il en avait été question, il m'assura qu'il y avait encore dans la péninsule une assez grande quantité

de terres appartenant à l'état, pour nous y faire toutes les concessions nécessaires au plus vaste établissement. Il regrettait beaucoup que la jalousie et la défiance des Russes les empêchassent de profiter d'une aussi belle occasion d'y jeter une population active et éclairée, qui y donnerait à l'industrie un élan d'autant plus considérable, qu'elle avait moins besoin d'ouvriers que de gens habiles pour instruire et employer ceux qu'elle renfermait. Il est vrai qu'en nous établissant dans le voisinage de la presqu'île, nous aurions eu quelque influence sur les améliorations et les progrès dont elle était susceptible. Mais il voyait avec peine qu'il était trompé même dans cet espoir par l'effet d'un malentendu; car il était persuadé que le refroidissement de Paul, s'il était réel, n'avait et ne pouvait avoir d'autre motif.

Dans une des conversations que nous eûmes ensemble sur cet objet, il me dit que, vu le peu de cherté des terres et les nouveaux avantages qui devaient résulter pour la Crimée de l'affranchissement de ses ports et des priviléges que l'empereur venait d'accorder aux familles qui s'y établiraient, il serait possible que le prince de Condé consentît à y acheter une propriété, et à employer pour la mettre en valeur les moyens

que lui donnait l'existence, dans son corps d'armée, d'une grande quantité d'individus de tous les métiers et de toutes les professions.

Une autre personne vint se joindre à Pallas pour m'engager à mettre sous les yeux du prince le tableau des avantages particuliers qu'il pourrait retirer d'un pareil établissement. C'était un négociant émigré de Marseille, nommé Rouvier. Après avoir transporté sa fortune et son commerce à Malaga, il s'était associé avec une des maisons les plus considérables de cette ville, et avait conçu le projet de former un établissement en Crimée, et d'y monter des fabriques de savon, de chandelles et de soie, une teinturerie de coton à l'instar de celles de Smyrne, et même de travailler les vins du pays dans le genre de ceux de Malaga. Il était débarqué à Caffa, avec une cargaison qu'il estimait 170,000 roubles, consistant principalement en vin de Malaga. Il annonçait avoir sur Constantinople une lettre de crédit de 40,000 piastres. C'était en lui présentant une pareille garantie, que Rouvier allait solliciter du gouvernement russe la concession de quelques priviléges, quand parut l'ukase impérial, qui, en affranchissant les ports de la Crimée, lui accordait beaucoup plus qu'il n'aurait osé demander.

Le comte Kaghowski, Pallas et les principaux propriétaires de la presqu'île, avaient fortement appuyé les demandes de Rouvier. Dans les premières années de l'occupation de la péninsule, Catherine, ou plutôt ceux qui voulurent lui faire leur cour, avaient voulu y former un établissement pour l'éducation des vers à soie. Ils avaient planté une grande quantité de mûriers et élevé les hangars nécessaires. Mais, même avant la mort de l'impératrice, on avait été forcé de renoncer à cet essai. Cependant les mûriers et les bâtimens existaient encore, et les protecteurs de Rouvier l'avaient engagé à en demander à l'empereur la concession, et l'avaient appuyé de tout leur crédit. Il voulait y établir des familles grecques, qu'il aurait fait venir de Smyrne par l'entremise de son capitaine de navire, qui était de ce pays, ainsi que presque tout son équipage. Mais, puisque les circonstances concouraient si bien à l'exécution de ses projets, Rouvier aurait fort désiré qu'il se formât autour de lui un établissement un peu considérable de ses compatriotes, sur lequel il se serait appuyé, et auquel il aurait également prêté ses secours. Il avait fait de cette idée le texte de toutes les conversations que nous avions ensemble chez Pallas, où nous nous réunissions. Enfin, ils me

démontrèrent si clairement la facilité qu'on trouverait à mener à bout toute espèce d'entreprise ; ils me firent voir avec tant d'évidence les bénéfices considérables qu'on en pourrait retirer, que je demeurai convaincu que rien ne pouvait être plus avantageux non-seulement pour le prince de Condé, mais encore pour tous ceux qui, possesseurs de quelques fonds, auraient assez d'ascendant sur des soldats ou des ouvriers pour les déterminer à se joindre à eux. Je profitai donc du temps que me laissait le gouverneur en prolongeant son séjour à Sébastopol, pour développer ces idées dans un mémoire, et je pris la résolution subite de partir le plus tôt possible pour aller le présenter au prince de Condé. En même temps, comme j'avais fort à cœur qu'il ne crût pas que je raisonnais sur des assertions hasardées, après avoir tout discuté avec Pallas, que son âge et la connaissance qu'il avait du pays ne pouvaient laisser soupçonner de légèreté et d'ignorance, je le priai de me donner par écrit un témoignage de la vérité de tout ce que j'exprimais. Le mémoire et la lettre que le célèbre voyageur me remit, feront l'objet du chapitre suivant.

Ce nouveau projet me souriait d'autant plus qu'il me paraissait offrir pour la première fois

la possibilité d'un établissement auquel j'étais personnellement intéressé. Pendant la campagne de 1796, je m'étais lié avec le commandeur de Fargues; il commandait le régiment de dragons de son nom, mais n'avait pu le porter qu'à un peu plus de 100 hommes. Presque tous les officiers étant ses parens, ce petit corps ressemblait à une réunion de famille dont le commandeur était le père. Cette liaison s'était même étendue jusqu'aux soldats, dont un grand nombre, par attachement pour leur colonel et leurs officiers, s'étaient déterminés à les suivre en Russie. Comme le commandeur s'était flatté de rester avec tous dans des relations dont le temps et l'habitude avaient consacré l'intimité, au moment de mon départ d'Allemagne, il m'avait chargé de m'enquérir des moyens de former un établissement au service duquel il emploierait quelques capitaux, l'activité et l'industrie de sa famille, au nombre de laquelle il voulait m'aggréger, et tous les autres moyens que lui donneraient les hommes qui s'étaient attachés à son sort. Le projet du gouvernement russe ne m'avait rien présenté d'assez séduisant, tant à cause de l'emploi des moyens que par le choix du local. Il n'en était pas de même de celui que venait de me suggérer Pal-

las ; il nous offrait une masse d'avantages d'autant plus grande, que nous formerions une plus nombreuse association. Toutes ces considérations me déterminèrent à faire le voyage de Dubno, pour remettre mon mémoire au prince de Condé et conférer avec le commandeur de Fargues. Cette résolution s'accorda d'ailleurs avec le conseil que me donna le gouverneur quand il arriva ; conseil fondé sur ce que, depuis le départ du colonel Koutouzof, il n'avait plus été question de nous dans sa correspondance avec Saint-Pétersbourg.

Les raisons qui motivaient mon voyage de Dubno me parurent tellement pressantes, que je me dérobai aux sollicitations de Rouvier, qui voulait m'emmener avec lui à Caffa, où était son navire. J'aurais eu ainsi l'occasion de parcourir une des plus belles parties de la presqu'île, de voir Karasbazar, qui est à la fois l'entrepôt de tous les produits de l'industrie tatare, consistant surtout en maroquins, dans la fabrication desquels il paraît qu'ils surpassent même les Turcs, et celui du peu de denrées de toute espèce que le port de Caffa y verse, pour fournir à la consommation de l'intérieur du pays. Nous aurions également visité Staroïe-Krim, le Cimmerium des anciens, dont le nom rappelle

à-la fois Mithridate et les Grecs ; et cette Théodosie, anciennement si célèbre, et dont Caffa ne retraçait plus que les restes : nous serions revenus par Sudak, où Pallas avait ses principales propriétés. Mais, comme je me flattais d'être de retour en Crimée avant la fin du printemps, je négligeai la plus belle occasion que j'aie eue d'apprendre à connaître ce pays si curieux, occasion qui depuis ne s'est plus représentée. Par la même raison, je ne puis parler ni de Bakchisaraï, l'ancienne résidence des khans, dont le palais tombe en ruine, moins par l'influence du temps que par les efforts de ceux qui viennent en dérober les débris, ni de Sébastopol, le plus beau port de la mer Noire, qui peut contenir cinq cents vaisseaux de guerre, et qui était, avant la conquête, ignoré au fond d'une rade sauvage bordée de montagnes couvertes de forêts épaisses.

Le gouverneur m'ayant remis 400 roubles (1,200 fr.), et Rouvier un panier de vingt-cinq bouteilles de son meilleur vin de Malaga, pour les offrir au prince de Condé, j'abandonnai la presqu'île après un séjour de deux semaines, et tins, à mon retour, la même route que j'avais déjà parcourue.

A mon arrivée à Ekatérinoslaw, je trouvai

notre logement vide; le vicomte d'Allard en était parti depuis deux jours. Comme j'avais outre-passé le temps après lequel il était convenu entre nous qu'il pourrait se mettre en route, je n'en fus pas surpris. Il s'était croisé en chemin avec l'autre Allard que Léry avait emmené avec lui, et qu'il me renvoyait avec une lettre de lui, et une seconde du marquis de Montesson. Leur lecture ne m'apprit rien relativement au changement présumé dans les projets de l'empereur; elles m'informaient, au contraire, qu'une correspondance suivie avait continué d'avoir lieu entre l'empereur et le prince relativement à l'établissement projeté. Loin d'apporter aucun changement à ma détermination, ces nouvelles me décidèrent au contraire à hâter mon voyage de Dubno pour soumettre au prince le nouveau projet d'établissement, afin de pouvoir être de retour assez à temps pour lui donner encore la même année un commencement d'exécution s'il était agréé. Je ne pris que le temps de prendre congé du gouverneur civil Séletski, et me remis immédiatement en route; je me dirigeai par Elisabeth, Novomirgorod, Tulchin, en suivant ainsi la route que nous avions déjà faite; je la quittai à Umagne pour prendre celle de Starai-Con-

stantinow, Berditschow, Zaslaw et Dubno.

On me communiqua en arrivant le rapport que le prince avait fait de notre tournée à l'empereur, et qu'il est inutile de reproduire, parce qu'il est entièrement basé sur le nôtre. Il ne paraît pas que Paul y ait jamais répondu, soit que d'après la mobilité habituelle de ses idées il eût déjà abandonné les premiers projets; soit qu'il se fût aperçu que, d'après les fausses mesures prises par ses agens, il n'avait réellement qu'un corps militaire et pas de colons; soit enfin qu'il pensât dès lors à nous renvoyer en Allemagne.

CHAPITRE IX.

Projet d'un établissement en Tauride.

Pendant mon séjour en Tauride, quelques personnes instruites qui connaissent bien ce pays, voyant que le projet d'une colonie sur la côte septentrionale de la mer d'Azof éprouvait des difficultés, m'ont suggéré l'idée d'un établissement qui, indépendant du gouvernement, et fondé sur les libertés générales qu'il vient d'accorder et dont il invite tout le monde à profiter, laisse peu de prise à l'envie et à la mauvaise volonté, et tend à faire partager à S. A. S. les avantages que sa bonté avait pensé pouvoir procurer sur un autre point aux individus de son corps qui lui sont restés attachés.

Avant que d'entrer dans aucun détail, il est nécessaire de faire connaître la situation actuelle de la Tauride, parce que les circonstances qui la régissent doivent nécessairement influer beaucoup sur l'exécution du projet, et que la réflexion y trouvera le moyen de se former une idée complète de tous les avantages

qu'il présente, et dont je ne puis indiquer qu'une partie.

Lors de la conquête de la Tauride par les Russes en 1772, ce pays se trouvait très-peuplé de Tatares cultivateurs, de Grecs, d'Arméniens et de Juifs, artisans et négocians. Ces derniers évacuèrent la presqu'île avec l'armée russe, quand, à la paix, elle rendit ce pays. Plus tard, lorsque le khan céda la Crimée à la Russie, tous les Tatares, à l'exception de 80,000, préférant la domination des Turcs, se retirèrent avec leurs bestiaux. Par le fait de ces deux émigrations, la Tauride se trouva donc appauvrie de la plus grande partie de ses cultivateurs et de tous ses artisans; mais la couronne s'enrichit d'une grande quantité de terres restées sans propriétaires.

Le gouvernement, quelques temps après, ayant fait de grandes concessions de ces terres, la nature des choses et les circonstances placèrent les nouveaux propriétaires dans des positions différentes qu'il convient de faire connaître. Les terres concédées avaient deux origines : ou elles avaient fait partie des domaines du khan, et les Tatares les considéraient comme ayant été de droit réunies à celles de la couronne et pouvant être concédées par elle; ou elles avaient été

délaissées par les réfugiés, et ceux qui étaient restés dans la presqu'île pensaient qu'ils en étaient les héritiers naturels, que ces propriétés auraient dû rentrer à la masse, et qu'ainsi le gouvernement n'avait pas eu le droit d'en disposer. Ils étaient entretenus dans cette opinion par leurs nobles ou mourzas, qui s'étaient flattés de les partager entre eux, ou au moins d'en avoir une grande partie. Il résulta de ce qu'on vient de dire que les Tatares, n'étant pas comme les paysans russes attachés à la glèbe, mais libres de s'établir partout où il leur convient, vinrent de préférence se fixer sur les terres de la première espèce, et les cultiver; qu'ils payèrent sans difficulté le dixième de leur récolte, et se soumirent même en outre à accorder aux propriétaires, à titre de corvée, vingt ou trente journées de travail par an, ainsi que de temps immémorial ils l'avaient pratiqué avec le khan ou avec leurs mourzas. Ils se prêtèrent même à une autre espèce d'arrangement, en vertu duquel le propriétaire leur fournissant le terrain et la semence, ils rendaient la moitié de la récolte. Quelques particuliers augmentèrent encore le produit de ces terres, en y établissant des paysans tirés de la Russie, et tous, en payant des Tatares pour cultiver les vignes et faucher

les fois, malgré le peu d'habileté de ces ouvriers et le prix excessif auquel ils portaient la journée de travail. On sent que ces revenus sont nécessairement très-précaires, puisqu'ils dépendent du caprice des Tatares, qui, sous le plus léger prétexte, abandonnent la terre et vont s'établir ailleurs.

Les concessionnaires des propriétés de la seconde espèce se trouvèrent d'abord et sont encore dans une position bien moins avantageuse. Les Tatares s'étant difficilement déterminés à s'y établir et à les cultiver, une grande partie est généralement restée inculte, et par conséquent sans aucun revenu ; ou, si des motifs d'intérêt ou de convenance personnelle les ont portés à en labourer quelques portions, ce n'a été qu'avec une peine extrême qu'on a pu obtenir d'eux les redevances habituelles ; souvent ils les ont non-seulement refusées obstinément; mais, excités par les mourzas et encouragés par la faiblesse, ou souvent même par la protection achetée des autorités, ils ont prétendu à la propriété de plusieurs terres concédées, et ont attaqué les concessionnaires par-devant les tribunaux. Ces sortes de causes sont long-temps restées en instance ; quelques-unes y sont encore : ainsi, jusqu'à ce qu'elles soient jugées,

il ne faut pas penser ni à les acheter, ni à y faire aucun établissement. Au reste, tous ces inconvéniens résultant de la paresse, de l'avidité, de l'inconstance des Tatares, et de leur répugnance à travailler pour des chrétiens, doivent diminuer par l'accroissement de la population de ces derniers, et il arrivera un temps où les Tatares seront trop heureux qu'on veuille bien leur donner des terres à cultiver.

Le nouvel ukase doit nécessairement hâter cette époque. En affranchissant les ports de la presqu'île, il y appelle le commerce et l'industrie, et invite tous les étrangers à venir profiter de sa situation avantageuse et de son heureuse fécondité. Les termes de l'édit impérial portent exception de droits pour toutes les productions de la Tauride qu'on transportera en Russie ; affranchissent tous les étrangers de la dépendance des gouverneurs particuliers, les font ressortir d'une commission établie à Saint-Pétersbourg, leur donnent un protecteur résidant dans le pays, promettent quinze décetines de terre à tous ceux qui s'y viendront établir, et autant, par tête d'ouvrier, à chaque fondateur d'établissement ou de manufacture.

Quelque libéral que l'empereur se soit montré envers la Crimée par la concession de

tant d'avantages, la nature a été encore plus prodigue à son égard. Placée par elle dans un climat délicieux ; arrosée de rivières et de ruisseaux qui coulent du haut de montagnes couronnées de bois et de forêts dans des vallées nombreuses dont elles fertilisent les prairies ; plantée de vignes et d'arbres fruitiers ; riche d'un sol qui, malgré l'imperfection de la culture actuelle, rapporte huit à dix pour un, et pourrait produire de douze à quinze, elle est en outre susceptible de toutes les autres cultures. Il y existe déjà quelques plantations de mûriers ; outre cet arbre, l'olivier et le grenadier y croissent sauvages ; l'oranger y réussirait également. La garance, qui y vient sans culture, le coton, et à plus forte raison le lin, le chanvre et toutes les plantes huileuses, seraient dans le même cas. Beaucoup de matières premières, telles que les peaux de bœufs et de moutons, la laine de ces derniers, les poils de lièvres et de chameaux, n'attendent que des tanneurs, des pelletiers, des fabricans de drap et des chapeliers, pour être immédiatement employés. D'autres substances nécessaires à ses manufactures se trouvent dans les contrées voisines. La soude de Turquie et celle de Taghanrok serviraient à convertir en savon les suifs, et les

huiles qu'on y recueillerait, et en verre un silex noir qui y existe à proximité des bois et des cours d'eau. Outre les écorces ordinaires, on trouverait en Tauride une espèce de statice dont les racines, et des arbres dont les feuilles serviraient, dit-on, à faire de très-bon tan. Elle offre également des terres propres à la poterie et même à la porcelaine; enfin ses vins, s'ils étaient bien traités, sont de nature à égaler ceux de Languedoc et même ceux d'Espagne.

Les arts mécaniques les plus communs, et qui, dans les autres pays, fournissent à peine à l'existence de ceux qui les exercent, feraient en Tauride la fortune de ceux qui viendraient s'y établir. Les professions qui y réussiraient le mieux sont celles de vigneron, de jardinier, de forgeron, maréchal, serrurier ou taillandier; d'ouvriers en bois, charpentier, charron, menuisier, tourneur; de maçon, de tailleur, de cordonnier, etc. Mais celle qui dans le moment présent serait la mieux accueillie serait, sans contredit, celle de tonnelier. Les propriétaires, qui font une assez grande quantité de vin, manquent de tonneaux pour le mettre. Ils se servent généralement de barriques de hasard, que le commerce y apporte avec les denrées qu'elles contiennent, et qu'ils font réparer

tant bien que mal par les Tatares. Par la même raison une verrerie y aurait un débit considérable. Enfin, on peut assurer que le plus simple ouvrier d'un des métiers ci-dessus serait accueilli avec empressement par les propriétaires, et recevrait d'eux tous les secours pour former son établissement, tant ils sont dégoûtés de l'extrême maladresse avec laquelle les Tatares exercent la plupart de ces professions.

Les avantages que la Tauride présente au commerce ne sont pas moins considérables que ceux qu'elle offre à l'agriculture et à l'industrie. Ils lui sont assurés par sa position géographique, par le récent affranchissement de ses ports, par les besoins et le peu d'industrie des peuples voisins, par les entraves que le despotisme des Turcs apporte au développement de l'industrie dans les pays qui l'environnent. Déjà le sel, le blé et le vin, les peaux, le suif, la laine, forment les objets les plus essentiels de son commerce. Si les fabriques dont on a parlé parvenaient à s'y établir, elles écouleraient leurs produits dans toute la Russie méridionale, et le long des côtes de la mer Noire et de la mer d'Azof, où ils manquent et qui les tirent de Moscou; enfin elle deviendrait en peu de temps l'entrepôt du commerce de Constan-

tinople, de l'Archipel, de l'Asie Mineure, du Levant, et des Indes par l'Égypte. Ce qui prouve la possibilité de réaliser ces avantages, c'est que plusieurs négocians étrangers s'annoncent déjà pour y venir faire des établissemens. C'est surtout la jalousie qu'ils excitent parmi ceux de Moscou, qui, leur étant un nouveau garant de la justesse de leurs spéculations, doit être pour eux un puissant encouragement à en poursuivre l'exécution (1).

L'ukase impérial, appellant indistinctement tous les étrangers à venir profiter des avantages faits à la Crimée, il n'y a pas de raison pour que V. A. S. et les individus de son corps d'armée en soient exceptés. Seulement, comme le gou-

(1) Le temps a prouvé que cette jalousie l'a emporté sur la volonté du gouvernement, et sur l'intérêt des habitans de la Tauride et de tout l'empire. C'est elle qui a forcé Rouvier à abandonner ses brillans projets d'établissement de manufactures, et à restreindre son industrie à celle d'un Scythe ou d'un Tatare, c'est-à-dire à l'éducation des bestiaux. C'était pour en détruire ou au moins en atténuer les effets, qu'Alexandre établit successivement pour gouverneur dans ce pays deux hommes, MM. de Richelieu et de Langeron, que leur qualité d'étranger, autant que leur caractère personnel, éloignait de tout esprit d'intrigue et de coterie. Le mécontentement que, en visitant ces lieux témoins de sa mort, le défunt empereur a, dit-on, manifesté; les abus et les entraves qui continuaient d'exister en dépit de sa volonté, sembleraient prouver que rien n'est encore plus difficile en Russie que de faire triompher l'intérêt public sur l'intérêt particulier.

vernement ne fait plus ici aucune avance, il n'y a plus que ceux à qui il reste quelques capitaux qui puissent songer à y faire des établissemens. Je suppose d'autant plus volontiers que V. A. S. est dans ce cas, qu'il ne serait pas nécessaire d'y employer une somme considérable pour lui donner tout de suite une grande importance. J'ajouterai d'ailleurs que l'acquisition de la moindre propriété ajouterait bientôt encore à la considération dont Monseigneur est appelé à jouir dans ce pays, à raison des progrès rapides que l'industrie française y développerait sous ses auspices, et de la nombreuse clientelle dont il y serait bientôt entouré. Car tous ceux qui, dans le naufrage général, ont sauvé quelques parcelles de leur ancienne fortune, se hâteront d'imiter l'exemple qui leur sera donné par leur auguste chef. Leur empressement sera d'autant plus grand qu'ici il n'est plus question, comme sur la mer d'Azof, de s'établir au milieu du désert, de faire des essais, de courir des chances. Nos agriculteurs ne seront plus dépaysés. Comme ils n'auront d'autre peine que de rechercher la trace effacée des sillons de l'ancienne culture génoise, qui ne différait pas essentiellement de la nôtre, que de rouvrir les irrigations qu'ils avaient pratiquées dans les prairies; et qu'ils y retrouveront même

les vignes et les vergers que ces étrangers avaient plantés, nos compatriotes pourront au premier instant se faire illusion, et croire qu'il ne s'agit pour eux que de remettre en valeur une propriété long-temps négligée de notre belle France. Il en serait de même de nos artisans : placés au milieu d'une population qui manque des moindres produits de toute industrie, ils trouveraient de suite à s'occuper avantageusement.

Mais, avant d'aller plus loin, je crois devoir prévenir une objection spécieuse qui peut être faite. Car, s'il n'y a que ceux qui ont le moyen d'acheter des terres qui puissent s'établir en Crimée, il est bien plus simple d'employer son argent à l'acquisition d'une terre et de paysans en Pologne ou en Russie, plutôt que de s'éloigner encore de deux ou trois cents lieues.

Je réponds : 1° que de la Tauride à Marseille, il y a en temps, moins loin, que de tout autre point de la Russie à Strasbourg; 2° que la différence du climat me paraît devoir être prise en considération, et que celui de la Crimée est bien préférable; 3° que, la différence du langage empêchant qu'un propriétaire français ou les agens de sa nation choisis par lui puissent communiquer avec ses paysans, il est obligé de se

mettre à la merci d'un des administrateurs nombreux qu'on trouve facilement dans le pays, et qui, pour la plupart, avec leurs propres compatriotes et à plus forte raison avec un étranger, n'ont d'autre mérite que de savoir décimer avec le plus d'adresse, et souvent avec le plus d'impudeur, les revenus des biens dont l'administration leur est confiée; 4° que les revenus d'une petite propriété en Pologne ou en Russie resteront toujours proportionnés à la modicité des capitaux qu'on aura employés à leur acquisition, parce qu'ils sont et seront constamment le produit d'un nombre toujours fixe des journées de travail d'une même quantité de paysans employés à cultiver du blé et ne sachant faire autre chose; 5° que le défaut de débouchés et de consommation, en Pologne et en Russie, des produits de l'agriculture autres que le blé, rendrait peu profitable pour un propriétaire français l'établissement sur sa terre de fermiers de sa nation, qui, forcés de borner presque exclusivement leur industrie à la culture du blé qu'on y vend toujours à bas prix, seraient dans une situation pire que celle des paysans du pays, parce qu'ayant plus de besoins, ils seraient obligés de consommer davantage, et par conséquent rendraient moins au propriétaire; 6° que les villes

et même les campagnes de ce pays étant généralement pourvues du peu d'artisans dont elles ont besoin, il n'y aurait, pour un propriétaire polonais ou russe, aucun avantage à établir sur sa terre un artisan quelconque, qui d'ailleurs trouverait peu à s'y occuper, et y vivrait misérable; 7° enfin que, par suite de ce qui vient d'être dit, l'acquisition de propriétés, par ceux à qui il en resterait les moyens, ne serait d'aucune utilité aux autres, et qu'ainsi les premiers se priveraient gratuitement du plaisir de se reconstituer une fortune en même temps qu'ils referaient celle d'un nombre plus ou moins grand de compatriotes qui s'attacheraient à leur sort, et dont ils deviendraient à la fois les obligés et les bienfaiteurs. C'est surtout parce que l'adoption de mon projet assurerait à V. A. S. cette double jouissance, que je m'enhardis à le lui soumettre. Je puis l'assurer que, quelque grands que soient les avantages que j'ose lui promettre, il en assurera de plus considérables encore à cette foule de malheureux à qui l'obscurité de leur naissance, leur peu d'éducation et d'aptitude au métier de soldat, ne promet que des désagrémens en ce pays; tandis qu'une longue habitude des travaux ruraux ou des arts mécaniques pourrait leur y faire trouver le repos dont

ils sont privés depuis long-temps, et la récompense des sacrifices qu'ils ont faits à la cause royale.

Parmi les terres de la Tauride, celles qui ont appartenu au khan, et dont plusieurs sont à présent à vendre, ont toutes des vignes, des vergers, des prairies en plein rapport, et une plus ou moins grande quantité de champs cultivés par les Tatares qui en paient exactement la dîme. Comme ce ne sera guère que d'après la quotité de ces produits qu'on aura déterminé le prix à payer pour la terre, dès la première année on en tirera un revenu qui sera peu inférieur à celui d'une propriété russe de même valeur, et équivaudra presque à l'intérêt de l'argent dépensé. On pourra donc laisser cette année les nouveaux fermiers sans leur rien demander. Ils l'emploieront à bâtir leurs fermes, à s'y établir, à en former les clôtures, et à cultiver assez de terres pour se procurer avec la semence de la seconde année le blé nécessaire à leur subsistance jusqu'à la récolte. Le produit de celle-ci sera, à prix égal, bien supérieur à celui de nos meilleures terres de France; et il est incalculable jusqu'à quel point les revenus pourront s'augmenter par l'établissement même le plus imparfait des moindres fabriques.

Aussitôt que V. A. S. aurait acheté une des terres dont je parle, elle y ferait passer et y établirait à titre de fermiers tous les laboureurs ou fils de laboureurs, soldats ou autres, qui, ayant suivi le corps en Russie, préféreraient la vie agricole à la vie militaire, et les y ferait accompagner par un certain nombre d'ouvriers de toute espèce, qui seraient dans le même cas. Plus tard leur nombre s'augmenterait de tous ceux que les persécutions d'Allemagne vont probablement bientôt obliger de se réfugier en Russie. On choisirait de préférence ceux qui sont mariés, et on marierait les autres soit en Pologne avant leur départ, soit dans la presqu'île après leur arrivée. L'arrangement à faire serait le même pour tous les fermiers; en leur bâtissant une ferme, en leur fournissant les meubles, les bestiaux, les instrumens aratoires, la première semence et leur subsistance jusqu'à la première récolte, ils s'engageraient à rendre moitié des produits. Quant aux ouvriers, les uns, comme les vignerons et les jardiniers, pourraient être loués à l'année, et les autres s'obliger à donner par an une certaine quantité de journées de travail jusqu'à ce qu'ils aient acquitté le prix des maisons qu'on leur ferait bâtir, des meubles, des outils et des premières avances qu'on leur fournirait.

Tous s'engageraient d'ailleurs, moyennant un paiement convenu à l'avance, à travailler de préférence pour S. A. S. et ses fermiers, et à aider ces derniers lors de la récolte des foins, des blés et du raisin.

Les fermiers se prêteraient d'autant plus volontiers à ces arrangemens, et seraient d'autant plus sûrs de réussir, que rien ici ne serait nouveau pour eux. La culture de la Tauride est, comme on l'a dit, assez semblable à celle de France et d'Allemagne. Dans la partie de la montagne, la seule dont il soit ici question, le pays est coupé de bois, de champs de vignes, de prairies, de vergers; point de steppes; plus de troupeaux errans; le fermier a tout son établissement autour de lui. Il n'y a donc aucun doute que les avantages d'un tel établissement ne fussent infiniment supérieurs à ceux qu'on nous promet sur la Berda. Il est même possible qu'il excite moins la jalousie des Russes, parce que le gouvernement serait étranger aux avances faites aux colons, et que cet établissement leur semblerait une entreprise particulière, de l'espèce de celles dont ils sont journellement témoins, et dont ils ne manquent jamais de profiter, soit qu'elles réussissent ou qu'elles manquent. Dans tous les cas, on éviterait le contact et la surveil-

lance immédiate et intéressée des employés supérieurs et subalternes du gouvernement. V. A. S., considérée sous son véritable titre de propriétaire de la colonie, rentrerait dans le droit commun de tous les propriétaires, amélioré encore par les priviléges accordés à ceux de la Tauride; ce qui est d'un avantage inappréciable.

Il est vrai qu'outre l'achat de la terre, l'établissement des fermiers et des artisans, ainsi que les fournitures et les avances à leur faire, exigeraient des dépenses assez fortes. Mais elles ne seront pas aussi considérables qu'elles le paraissent au premier coup-d'œil; car, excepté le fer et le verre, on trouvera sur la propriété tout ce qui est nécessaire à la construction des maisons. La pierre à bâtir se trouve partout. Au lieu de mortier, on se sert ici d'une argile très-solide et peu compacte. Chaque terre a ses bois où l'on fera abattre ce dont on aura besoin, à moins qu'on ne préfère profiter des avantages que la couronne fait aux nouveaux colons en leur vendant les arbres à bâtir sur le pied de vingt-cinq sous de France. Enfin, si l'on ne veut acheter ni briques, ni tuiles, qu'on peut partout se procurer à très-bon prix, on pourra facilement la faire soi-même. Le fer est d'ailleurs peu cher, soit à Cherson, soit à Taghanrok

En définitive, la maison d'un paysan est estimée ne devoir coûter ici que 25 à 30 roubles, mais il conviendra d'en dépenser quarante à la construction des fermes.

Pour mettre dans une balance exacte les frais de premier établissement et les revenus qu'on peut raisonnablement se flatter d'en retirer, il convient de prendre un exemple en basant les calculs sur des denrées certaines. Je suppose donc que V. A. S. ait acheté la terre de B.... qui a appartenu au khan, qui est actuellement à vendre pour le prix de 6000 roubles (18000 livres tournois), et qui contient 3000 décetines de terre (8500 arpens de Paris), il sera possible dans la suite d'y établir deux cents familles; mais d'abord on n'y en placerait que cinquante, savoir : 30 labourcurs, 10 vignerons et jardiniers, 2 charpentiers, 3 maçons et couvreurs, 1 maréchal, 1 charron, 1 menuisier, 2 tonneliers. Il sera très-avantageux de joindre à ces cinquante familles une quantité égale de jeunes gens qui s'engageraient pour être, pendant un certain nombre d'années, valets de charrue dans les fermes, ou garçons des différens maîtres de métiers, sous promesse, outre des gages convenus, après leur temps révolu, et quand ils trouveraient à se marier, d'être établis sur la terre de

la même manière et aux mêmes conditions que les premiers.

Quoique les Tatares labourent avec trois paires de bœufs, on est persuadé dans le pays qu'ils le pourraient avec deux paires seulement, et peut-être même en plusieurs endroits avec une seule, en se servant de charrues françaises ou allemandes. D'après ces différentes données, voici le calcul des premiers frais d'établissement.

Frais de premier établissement des laboureurs.

Une maison estimée devoir coûter	40 roubles.
Meubles les plus indispensables	10
Deux paires de bœufs	60
Trois vaches	30
Six brebis, six chèvres, quelques poules	20
Instrumens aratoires	40
Total	200 roubles.
Et pour les trente laboureurs	6000 roubles.

Frais de premier établissement des vignerons.

Une maison estimée devoir coûter	25 roubles.
Meubles et instrumens	12
Une vache	10
Deux chèvres et quelques poules	3
Total	50 roubles.
Et pour les dix vignerons	500 roubles.

Frais de premier établissement des artisans.

Maison estimée devoir coûter	25 roubles.
Meubles et instrumens (l'un dans l'autre)	32
Une vache	10
Deux chèvres et quelques poules	3
Total	70 roubles.
Et pour les dix artisans	700 roubles.

Sur quoi il convient d'observer qu'en achetant les bestiaux par troupeaux entiers, on obtiendra des remises importantes, qui diminueront le prix de chaque pièce; et qu'en stipulant d'avance, avec les labourcurs et tous les ouvriers, qu'ils s'aideront réciproquement et gratis dans l'édification de leurs maisons, il y aura une économie considérable sur ces objets; ou s'ils coûtent autant, ils seront bien supérieurs à ceux de la même espèce qu'on pourrait acheter dans le pays.

A ces frais il faut ajouter ceux de la nourriture des 150 individus pendant tout le temps qu'ils ne pourront pas y subvenir eux-mêmes, frais qu'on peut calculer approximativement d'après les bases suivantes.

Supposons qu'ils soient amenés sur le terrain de la colonie au mois de juillet, pendant les deux mois de juillet et d'août, ils s'occuperont de bâ-

tir les maisons, et ils pourront les avoir terminées vers le premier octobre parce que tout le monde se sera mis à l'ouvrage, et qu'on se sera fait aider par autant d'ouvriers du pays qu'on aura pu en réunir. Pendant ces quatre mois il faudra nourrir toute la colonie; mais au bout de ce temps les ouvriers ne le seront plus, parce que leurs journées leur seront payées soit par l'établissement, soit par les propriétaires voisins, pour lesquels ils auraient la liberté de travailler quand on n'aurait pas d'ouvrage à leur donner. Quant aux laboureurs, il faudra bien pourvoir à leur subsistance jusqu'après la récolte; c'est-à-dire jusqu'au premier septembre de l'année suivante.

Frais de nourriture de tous les colons pendant 100 *jours, et des* 30 *ménages de laboureurs pendant* 11 *mois.*

150 individus à 2 livres de pain par jour, font 300 livres, que fournit un septier de blé; et pour 100 jours 100 septiers, qui, à raison de 6 roubles l'un, font.....	600 roubles.
90 individus à 2 livres de pain par jour (1), font 180 livres pour 10 jours; pour 1860 livres que fournissent 6 septiers, et pour 11 mois environ 200 septiers à 6 roubles l'un, font.....	1200
A reporter.....	1800 roubles.

(1) On comprend ici le grain de toute espèce de grain, dont l'usage est général parmi le peuple, et qui remplacera les légumes secs.

Ci-contre.....	1800 roubles.
50 ménages à raison d'une livre de viande par jour font 50 livres, et pour 100 jours 5000, qui à 3 copeks l'une, font.....	150
30 ménages de laboureurs, à raison d'une livre de viande par jour pour chacun, font 30 livres; et pour un mois, 900 livres, qui, coûtant 27 roubles, feront pour 11 mois, en nombre rond.....	300
50 ménages à 3 roubles par mois, pour leur tenir lieu de solde et les aider à subvenir à leurs nécessités les plus pressantes, font 150 roubles, et pendant 100 jours ou 3 mois 1/3.....	500
30 ménages à 3 roubles par mois font pour tous 90 roubles, et pour 11 mois, en nombre rond.....	1000
Total.....	3750 roubles.

Résumé général de tous les frais de premier établissement.

Achat de la terre.....	6000 roubles.
Frais d'établissement des laboureurs.....	6000
id. des vignerons.....	300
id. des artisans.....	700
Frais de nourriture.....	3750
Total.....	16950 roubles.

Lesquels 16950 roubles, à 3 fr. l'un, taux actuel du papier monnaie en Russie, font 50850 livres tournois qui, à raison de ce que l'on a tout porté au plus haut, peuvent être réduites à 50000 francs.

Voyons actuellement quels seront les revenus

de la terre, la première et ensuite la seconde année.

Revenu de la terre susdite dès la première année.

L'année dernière, tous frais de culture déduits, on y a fait pour 700 roubles environ de vin. Comme les vignerons seront déjà en état de soigner les vendanges et la fabrication du vin, il ne sera pas difficile d'en tirer 800 roubles : ci.....	800 roubles.
Cette même année on y a fauché pour 500 roubles de foin; le reste, en quantité à peu près égale, est resté sur pied et a pourri faute de bras. Comme on aura la disposition de tous les ouvriers, rien ne sera perdu, et tout sera récolté : ci.....	1000
Les Tatares ont payé 70 tchetverts de dixme. Comme il n'y a pas de raison pour qu'ils cultivent moins de terres cette année, on peut compter sur la même quantité. 70 tchetverts à 6 roubles.....	420
Total.....	2220 roubles.

Dans ces 2220 roubles ou 6660 francs, ne sont pas compris la valeur des 20 ou 30 journées de voitures de corvée que les Tatares accordent volontiers au propriétaire dont ils cultivent les terres. Ils pourront être employés à l'extraction du bois, des pierres et de l'argile nécessaires à la construction des maisons, et aider les laboureurs dans leurs premiers défrichemens.

Estimation approximative du revenu de la même terre pendant la deuxième année.

A raison de la meilleure culture donnée à la vigne, on peut raisonnablement supposer qu'elle rapportera un quart en sus de l'année précédente, et que le revenu des vignes sera porté à 1000 roubles : ci.	1000 roubles.
Il y aura une grande augmentation dans le produit des prairies; mais elle devra être abandonnée aux fermiers pour leurs provisions d'hiver; ainsi cet article restera, comme auparavant, de 1000 roubles : ci....	1000
Comme les trente laboureurs auront assez de terres à cultiver sans déranger les Tatares, ceux-ci continueront d'occuper celles dont ils sont en possession, et le revenu restera comme ci-devant, de 420 roubles : ci	420
Un laboureur cultive ordinairement six décetines de terre; mais la première année ils n'en pourront cultiver que trois, sur lesquels ils sèmeront trois tchetverts de blé : la terre rapporte communément de 8 à 12 pour un. Supposons le terme moyen 10, les 90 tchetverts en rapporteront 900, dont la moitié sera au propriétaire; et ces 450 tchetverts, à 6 roubles l'un, font	2700
Total.....	5120 roubles.

La troisième année, ces revenus seront encore augmentés par une amélioration sensible dans la culture de la vigne, et, réunis au produit de la culture de trois tchetverts de plus par famille de laboureurs, lesquels donnent un surplus de 2700 roubles, ils porteront le revenu total au moins à 7000 roubles. Ainsi, dès la

troisième année, le produit sera de près de 50 pour 100.

Dans ces calculs ne sont pas compris ni le produit des vergers, ni celui des corvées des Tatares; mais il en est encore un autre bien autrement important, et sur lequel il convient pour cette raison d'entrer dans quelques détails.

En établissant sur sa terre 50 familles et autant d'ouvriers, V. A. S. doit recevoir 15 décetines par tête, et par conséquent 1500 décetines en tout. Il est vrai que celles qui restent à donner ne sont plus dans la meilleure partie; mais il y en a encore quelques-unes dans la presqu'île de Kertsch qui sont assez bonnes, il y a même encore des forêts à concéder. La valeur de ces propriétés doit donc d'autant plus entrer en ligne de compte, que V. A. S., par son crédit, les obtiendrait facilement dans les meilleures parties; il ne faudrait surtout pas dédaigner des friches dans les montagnes, parce que plus tard on y plantera des vignes, ni des terres sur le bord de la mer, parce qu'elles donnent le droit de pêche. Dans tous les cas, on pourra toujours les louer aux propriétaires de troupeaux.

Mais, puisqu'on tient compte de tous les bénéfices, il est juste d'observer qu'ils seront dimi-

nués par la nécessité où sera Monseigneur, d'avoir un administrateur en chef et au moins deux subalternes, dont il sera nécessaire de bâtir l'habitation et de monter les ménages. Leur traitement, d'abord fixé à 800 roubles pour le premier, et à 4 à 500 pour les seconds, s'augmenterait plus tard avec les revenus de la terre.

Dès le courant de la troisième année, il sera possible de faire passer sur la terre 50 nouveaux colons, et d'y introduire des cultures plus lucratives; plus tard, on ferait venir des fabricants de différentes espèces, et chaque fois V. A. S. recevrait du gouvernement, pour chaque tête, les 15 décetines promises.

A son exemple, tous les individus de son corps d'armée, à qui leurs moyens le permettraient, pourraient, chacun pour soi ou en s'associant plusieurs ensemble, acheter autour de la terre de V. A. S. des propriétés semblables, sur lesquelles ils placeraient un nombre de fermiers proportionné à leurs facultés; et, aussitôt que ces terres seraient en plein rapport, c'est-à-dire dès la troisième année, ils y établiraient des artisans, auxquels on fournirait les matières premières moyennant une rétribution de la moitié ou du tiers des bénéfices, comme par exemple des

tanneurs, des chapeliers, des tisserands, etc., qui manquent absolument en Crimée. Les gentilshommes pourraient même s'occuper très-avantageusement eux-mêmes de la culture des vers à soie, et y employer des vieillards et même des estropiés.

C'est ici l'occasion de leur faire observer qu'il faudra bien qu'ils se gardent de former des établissemens trop considérables, ou d'employer de suite tous leurs fonds, parce qu'alors, en cas d'accident, on ne se trouve pas dénué de ressources; au lieu que si on a épuisé les dernières, on est exposé dans ce pays, faute de pouvoir payer de suite une somme modique, à se voir arrêté dans sa personne, saisi dans ses propriétés, et à être entraîné dans un procès d'expropriation qui finit par une ruine totale.

Il me reste à prévenir l'objection qui a été faite aux commissaires envoyés sur la Berda, quand ils eurent l'idée de diminuer la quantité de terre accordée aux paysans pour les obliger à prendre à bail celles des gentilshommes. Les paysans, leur disait-on, aimeront mieux cultiver trente décelines pour leur propre compte, que d'être fermiers d'une quantité bien plus considérable; et, si vous voulez les y forcer, ils déserteront la colonie pour aller s'établir chez des

propriétaires voisins, qui sont tous disposés à leur faire les mêmes avantages que le gouvernement. La position et les lieux ne sont plus les mêmes. Les terres qui restent à donner dans la presqu'île sont généralement de qualité inférieure à celles sur lesquelles les laboureurs seraient établis. D'ailleurs, en donnant aux colons quinze décetines de terrain, le gouvernement ne leur fait aucune avance, les concessionnaires sont obligés de s'établir à leurs propres frais, et de pourvoir à leur propre subsistance jusqu'à la moisson. On doit donc être bien sûr qu'un cultivateur aimera mieux prendre une ferme dans un pays fertile où il sera établi sans aucun frais pour lui, que de devenir propriétaire sur un sol ingrat où il devrait faire toutes les dépenses de son établissement. S'il a quelques fonds, il aura encore du bénéfice à profiter des avantages que lui ferait V. A. S., et à employer son argent à s'acheter les bœufs et les instrumens nécessaires pour mettre en activité une ou deux charrues de plus, en louant autant de garçons de ferme, qu'il prendrait à son compte; car chaque fermier doit être libre de cultiver autant de terre qu'il le voudra ou le pourra, ou bien il augmentera ses troupeaux; ou enfin il s'arrangera avec quelques artisans pour faire un établisse-

ment d'industrie, du nombre de ceux dont on manque le plus en Crimée.

Que, si dans la suite il devient assez riche pour quitter sa ferme et acheter une propriété, loin de regarder cet événement comme un malheur, et de s'en affliger, c'est au contraire le but que de loin on doit montrer à tous les fermiers. On peut être assuré qu'un pareil exemple de fortune donnera de l'émulation aux autres, et attirera au propriétaire de nouveaux cultivateurs jaloux de courir la même chance. Par les mêmes motifs, il sera bon, à titre d'encouragement, de rétrocéder en propriété aux fermiers dont on sera le plus satisfait une partie des quinze décetines, qu'à titre de prime on a reçues du gouvernement pour les avoir amenés dans le pays, parce que, si dans la suite il leur prenait envie de s'y établir, ou d'y placer un de leurs enfans, on aurait l'espoir fondé qu'ils affermeraient le reste de cette concession, et qu'ils la mettraient en valeur; ce qui serait pour le propriétaire un avantage considérable.

Tels sont ceux que je crois pouvoir assurer à un établissement en Tauride. Beauté du climat, fertilité du sol, protection du gouvernement, tout en garantit le succès à l'industrie et à l'activité française. Seulement il faudrait

se presser, parce que les étrangers se présentent déjà pour acheter des terres, et que cette affluence pourrait bien sous peu diminuer le nombre de celles qui sont à vendre et à concéder, et faire de beaucoup monter le prix des premières.

Puissent ces idées que je soumets aux lumières de V. A. S., et dont j'ai l'honneur de lui faire hommage, lui être de quelqu'utilité, et servir à m'acquitter envers elle d'une partie de la reconnaissance que je dois aux bontés dont elle a daigné me combler.

Achmeczet, le $\frac{18}{29}$ avril 1798.

Lettre du professeur Pallas à M. de Castres, officier du génie au corps de Condé.

« Le mémoire que vous venez de me communiquer, « Monsieur, et sur lequel vous voulez bien me demander « mon opinion, m'a donné beaucoup de satisfaction. « Non-seulement vos idées sont tout-à-fait conformes « aux miennes, et les détails que vous donnez sur l'éta- « blissement de colons français en Crimée, vrais en tout « point; mais je suis encore persuadé qu'un tel établis- « sement, s'il était agréé de S. M. l'Empereur, tournerait « au bien de cette presqu'île, y ferait fleurir de nou- « velles cultures utiles à la patrie, y introduirait de l'in- « dustrie, et exciterait nombre de particuliers qui y sont

« déjà établis, à prendre part aux fabriques et métiers « qui s'introduiraient à la suite d'un tel établissement, « et qui manquent aux gouvernemens méridionaux de « l'empire. Les métiers qui réussiraient surtout sont « ceux de fabricant de soie, de drap et de coton; ceux « de chapelier, de verrier, de faïencier, de charron, « de menuisier, de maréchal, de serrurier, de vigneron, « de tonnelier et de jardinier. Je souhaiterais surtout « que ce fût vous qui fussiez chargé de l'exécution de ce « projet de colonisation. Votre activité et vos connais- « sances en assureraient le succès, et vous pouvez com- « pter sur toute l'assistance qu'il sera en mon pouvoir de « donner, comme sur l'estime sincère et la plus par- « faite considération, etc. »

Signé P. Pallas.

Achmeczet, le 25 avril 1798.

Quelques jours après mon arrivée, je remis au prince de Condé mon mémoire et la lettre de Pallas. Après les avoir lus, il me dit : « Cela vaudrait mieux que la Berda. » Il en parla ensuite à la princesse de Monaco, avec qui l'on a prétendu qu'il était secrètement marié. La princesse me fit inviter à venir lui lire mon mémoire. Elle m'en parut extrêmement contente, me fit beaucoup de questions sur les moyens d'exécution, sur le climat et les productions de la presqu'île. J'entrai avec elle dans beaucoup de dé-

tails et de développemens que je n'avais pu insérer dans mon mémoire, et enfin elle termina l'entrevue en exprimant le regret que le prince n'eût aucuns fonds disponibles pour mettre à exécution un projet aussi avantageux. Depuis, il ne m'en a plus été parlé.

Cependant, j'avais aussi fait mon rapport au commandeur; mais sa position était totalement changée. Les soldats qu'il avait amenés ayant tous été incorporés dans le régiment des dragons d'Enghien, ils s'y trouvaient engagés de manière à ne plus être libres d'entrer dans aucun projet d'établissement. Il en était de même de tous les individus que nous avions supposés dans l'origine devoir former la colonie sur les bords de la mer d'Azof. Il aurait fallu, pour pouvoir disposer d'eux, demander et obtenir une autorisation de l'Empereur : mais l'inégalité du caractère de ce monarque, bien connue du prince, qui avait été à même de l'apprécier pendant son séjour à Saint-Pétersbourg; la chance possible que cette demande arrivât dans un moment de mauvaise humeur, étaient de puissans obstacles à ce que le prince osât la solliciter. Il fallut se déterminer à tout attendre du temps. Mais bientôt il apporta des changemens dans la politique; et les déterminations de Paul, et un projet dont l'annonce

avait retenti dans toute l'Europe, et avait mis tous les émigrés dans l'attente et le mouvement, finit par s'évanouir en fumée.

Cependant le bruit de mon retour et des facilités que j'annonçais qu'on trouverait dans la Tauride à faire des établissemens de toute espèce d'industrie, déterminèrent des gentilshommes verriers à venir me trouver pour me prier d'écrire à quelque propriétaire de ce pays, pour leur offrir d'y monter une verrerie. Malgré l'exagération de leurs prétentions, même après que je les eus déterminés à les diminuer de moitié, j'en écrivis à Rouvier et à Pallas. Je proposais en même temps au dernier de lui envoyer un gentilhomme angevin, pour dresser ses Tatares à la culture de la vigne, ainsi que ceux de quelques autres propriétaires de la presqu'île. Je n'ai jamais reçu la réponse de Rouvier. On ne sera peut-être pas fâché de connaître celle d'un homme aussi célèbre que le professeur Pallas; la voici :

« Je suis bien persuadé que vous pardonnerez le long « silence d'un homme qui a eu la fièvre presque depuis « l'arrivée de votre première lettre. Sans cette maudite « maladie et l'indolence qui en est la suite, j'aurais de« puis long-temps répondu à votre obligeante lettre. « Cette même raison et les informations à prendre

« m'ont aussi retardé dans la réponse à faire à M. le « marquis de Montesson, dont la lettre m'est parvenue « au mois de juillet. Maintenant je ferai d'une pierre « trois coups, puisque je viens de recevoir, il y a huit « jours, une seconde lettre de vous datée du 8 novembre, « et toute piquée comme si vous demeuriez dans un « pays pestiféré (1). Grâce à Dieu, nous n'avons pas ici « cette maladie, mais bien les fièvres, qui ont été pour « moi, et un fort échauffement pour Rouvier.

« Ce pauvre Rouvier, dont les affaires vont toujours « mal, vous répondra sans doute lui-même; et, comme « il est toujours en course à la poursuite du comte Ka- « ghofsky, de qui seul il attend son bonheur, je ne puis « vous dire comment il se décidera à l'égard des propo- « sitions que les gentilshommes verriers lui ont faites par « votre canal. Je pense qu'il aura peine à consentir à « des conditions aussi onéreuses; ou si la fougue pro- « vençale l'emportait dans ce premier moment, je doute « fort qu'il pût plus tard remplir ses engagemens. Pour « moi, je me suis décidé, en attendant, pour un bon « vigneron hongrois, qui m'est venu par le plus grand « hasard du monde. Il servait dans le régiment de Barko « Houzards, et fut fait prisonnier avec tout l'état-major « à la fameuse bataille du pont de Lodi. Son sort l'ayant « conduit à Marseille, en sa qualité de vigneron, il tra- « vailla aux vignes pour sa subsistance jusqu'à ce qu'il « trouva moyen de s'évader sur un navire génois, parce

(1) Une maladie épidémique ravageait alors la partie de la Volhy- nie où le corps de Condé était cantonné; mais aucun français n'en fut atteint, elle ne sévit que contre les Polonais et les Juifs.

« que, dit-il, il ne voulait pas vivre dans une *respublica* « où l'on tire des coups de fusil à Jésus-Christ, et où l'on « jette les saints par les fenêtres. De Gênes, le ministre « russe l'expédia avec un passe-port à Constantinople, « d'où il est enfin arrivé ici. Je crois donc, pour le mo- « ment, pouvoir me passer du gentilhomme angevin. « Cependant je vous suis infiniment obligé de l'amitié « que vous m'avez témoignée en vous rappelant ma « prière. Si le *citoyen* Rouvier se décide pour la verrerie, « je pourrai peut-être procurer une bonne place à ce « gentilhomme près de M. l'amiral Mordvinof, qui cher- « che un directeur pour sa terre de Katscha, où il a « de vastes vignobles. Je lui ai fait part de ce que vous « m'avez écrit, et j'attends sa réponse.

« Vous ne me parlez pas d'une lettre que peu de temps « après votre départ d'ici je vous ai adressée à Novoros- « siisk ou Dubno : elle aura probablement été perdue. « Malgré le peu de succès de votre expédition botanique, « je ne perds pas l'espérance de trouver au printemps la « plante en question (1). Elle mérite bien un petit voyage « exprès; cela ne se prend pas par un officier de génie « comme une forteresse ou des retranchemens.

« Je souhaite bien que la nouvelle que vous donnez à « Rouvier sur la quadruple alliance soit vraie. Cela pour-

(1) En partant d'Achmeczet, Pallas m'avait prié de lui renvoyer par le postillon qui me conduisait, plusieurs tiges d'une espèce de *gueule de lion*, qu'à 15 à 20 verstes de la ville, je devais trouver dans des rochers situés sur la route que je tenais. Je la cherchai inutilement pendant près d'une heure; mais en revanche je rencontrai beaucoup de couleuvres, dont je tuai une fort grosse que je fis tenir au célèbre naturaliste.

« rait donner à la république un choc d'autant plus sen-
« sible, que depuis quelque temps il semble que la for-
« tune veuille lui tourner le dos. Le nouveau siècle ra-
« mènera peut-être aux âmes paisibles l'ordre, la paix
« et la tranquillité; mais il paraît que la dernière année
« de celui-ci sera bien orageuse. Je désire fort que vous
« puissiez la passer en paix à Dubno, ou chez nous en
« Tauride, pour vous témoigner l'estime et l'attache-
« ment avec lesquels, etc. »

Achmeczet, le 12 décembre 1798.

Mon retour en Allemagne, qui eut lieu au printemps suivant, mit fin à ma correspondance avec Pallas, et me fit perdre Rouvier de vue. Mais en avril 1803, ayant reçu du gouvernement français une mission pour Dresde, j'y trouvai un neveu de ce dernier, qu'il avait envoyé en Saxe pour y acheter des moutons mérinos et de race perfectionnée. Ce que j'appris de lui ne fut pas de nature à me faire regretter que tous nos beaux projets n'eussent pas même reçu un commencement d'exécution. Ayant les mêmes obstacles à vaincre, nous n'eussions probablement pas été plus heureux; et, comme nous n'avions pas les mêmes moyens, il ne nous serait pas resté les mêmes ressources. Il me raconta donc qu'aussitôt que les négocians de Moscou avaient été instruits des projets de Rouvier, ils avaient em-

ployé tout leur crédit et mis en jeu toutes espèces d'intrigues pour les faire échouer. En possession du droit de venir annuellement chercher, pour les manufacturer tant bien que mal, toutes les matières premières de la Tauride, et de n'en payer l'acquisition que l'année suivante, en y reportant la plus petite partie de ces matières fabriquées, ils craignirent que l'établissement dans le pays de la moindre manufacture n'y en attirât bientôt un plus grand nombre, et ne finit par leur enlever une branche de commerce aussi lucrative. Par l'entremise des négocians de Saint-Pétersbourg, ils agirent si bien auprès du gouvernement, qu'en dépit des recommandations du comte Kaghofsky et de tous les propriétaires de la presqu'île, toutes les demandes de Rouvier furent rejetées. On lui suscita mille tracasseries; enfin, rebuté de tous les obstacles qu'on lui opposa, il se trouva trop heureux de se vouer à la seule industrie qui n'excitât pas la jalousie des Russes, celle de l'éducation des troupeaux. Il acheta la propriété de quelques îles qui existent à l'embouchure du Nieper, y parqua ses moutons, n'y eut pour ennemis que les loups, qui, cachés dans les roseaux du bord de l'eau, venaient de temps en temps lui en ravir quelques-uns, et finit par donner beaucoup d'im-

portance à son établissement. C'était pour l'augmenter encore qu'il avait donné à son neveu la mission dont il était chargé. Celui-ci me dit avoir acheté 4000 moutons, dont 1000 environ de race pure. Il quitta bientôt Dresde, voyageant, comme les anciens patriarches, avec ses troupeaux. Il calculait qu'il en perdrait un quart en traversant la Lusace, la Silésie, la Pologne, la Volhynie, l'Ukraine et la Nouvelle-Russie; mais qu'arrivé à sa destination, le reste aurait doublé de valeur.

CONCLUSION.

Retour du corps de Condé en Allemagne. Il se bat à Constance. Il est licencié.

Le corps de Condé quitta la Russie au printemps de l'année 1799. Sa force totale n'était que de 4 à 5 mille hommes, et même après que sur la route il eût été rejoint par quelques-uns de ceux que nous avions laissés en Allemagne, il ne dépassa guère ce dernier nombre. Pour lui donner plus de consistance, l'empereur Paul mit sous les ordres du prince de Condé deux corps russes, le bataillon de chasseurs de Titof, et le régiment des hussards de Bauer (1).

Il y avait si peu de temps que nos deux régimens de cavalerie avaient reçu les chevaux sauvages qui devaient servir à les remonter, que la plupart de ces chevaux n'étaient pas encore complètement domptés, quand il fallut se mettre en route. Les soldats du train d'artillerie furent

(1) C'était, je crois, le fils de cet infatigable messager de Catherine II, qui mourut dans une course, et pour lequel on fit cette singulière épitaphe :

Ci-git Bawer
Sous ce rocher.
Fouette cocher.

levés à la hâte en Pologne, ainsi que ceux des équipages; mais, en définitive, le corps fut pourvu de caissons de vivres et d'ambulance, de voitures pour le transport des blessés, et en général de tout ce qui lui était nécessaire, mieux qu'il ne l'avait été à aucune époque de son existence.

Le prince obtint que les dépôts restassent en Volhynie. Comme les régimens russes n'en ont pas, et que les formes de leur comptabilité étaient incompatibles avec l'existence des nôtres, il fut convenu que les individus qui les composaient continueraient d'être payés aux corps respectifs auxquels ils appartenaient; que les quartiers-maîtres laisseraient les sommes qui en proviendraient au trésor de l'armée, où elles seraient à la disposition du prince; et que les revenus des terres que l'Empereur lui avait données en Lithuanie serviraient à acquitter la solde des dépôts, et seraient versés entre les mains d'un comptable, qui fut laissé à Dubno pour faire ce service.

En vertu de cet arrangement, quand le corps fut licencié, la caisse de l'armée se trouva devoir au prince une somme d'environ 30000 francs. Le trésorier la lui remit au moment de son départ pour l'Angleterre. Voilà sans doute ce qu'il a plu à certains individus d'appeler du

nom de bénéfices énormes faits par le prince de Condé sur le corps qu'il commandait. Il est douloureux de penser que parmi les hommes qui, à l'ombre de son nom glorieux et respecté, avaient trouvé pendant dix années une existence sinon brillante au moins honorable, il y en ait eu qui, à leur retour, aient cherché à affaiblir, par de semblables calomnies, l'éclat d'une renommée dont s'énorgueillissaient en France et ses amis les plus fidèles, et ceux qui, par leur position, semblaient devoir être ses ennemis les plus déclarés (1).

Effrayés de l'idée de faire une route aussi longue sous le poids d'un havresac et d'un fusil de munition russe, la plupart des nobles à pied employèrent le fruit de leurs économies à acheter des chevaux et des voitures, qu'ils se flattaient d'ailleurs de revendre avec bénéfice à leur arrivée en Allemagne. Plusieurs des officiers à la suite du régiment de Bourbon en firent autant. Les plus fortunés se pourvurent des mêmes voitures dont se servent en voyage les nobles polonais, et qui sont

(1) Dans une de ces conversations que les armistices rendirent si fréquentes entre les officiers autrichiens et ceux de l'armée du Rh[illegible], un des premiers prétendait que loin de leur avoir été utile, le corps de Condé leur avait, au contraire, fait beaucoup de mal. « Il vous en aurait fait bien davantage, répondit notre compatriote, s'il avait combattu contre vous. »

connues dans le pays sous le nom de *Brischeka*. D'autres se contentèrent de voitures de paysan, qu'ils couvrirent modestement d'une toile; en sorte que la marche du régiment noble à pied reprit sa forme accoutumée, celle d'une caravane nombreuse escortée de quelques hommes armés; mais pour cette fois on n'y vit pas de femmes, elles étaient restées au dépôt. Il n'en fut pas de même des quatre autres régimens, surtout de celui des nobles à cheval. Le duc de Berri exigea qu'il marchât dans le plus grand ordre, autant pour le soumettre à une discipline à laquelle il n'était pas très-accoutumé, que pour achever de dompter et de dresser les chevaux.

Le corps d'armée se dirigea à travers la Gallicie, la Moravie, la Bohême et la Bavière, par Zamosc, Olmutz, Brunn, Prague, Straubing, Ratisbonne et Augsbourg. En passant par Prague, les officiers du génie du corps d'armée y rencontrèrent le baron de Turpin, un de leurs camarades qui, après avoir commandé d'abord en Prusse une brigade d'ingénieurs émigrés, était passé comme colonel d'état-major au service d'Autriche. Il nous cita plusieurs traits de l'ignorante présomption du général en chef russe Karsakof, qui nous avait précédés de quelques

semaines, et était alors en Suisse en présence d'une armée française. Je ne citerai que celui-ci. Lorsqu'il avait relevé l'archiduc Charles dans la position derrière la Limath, le prince, dans une reconnaissance qu'ils firent ensemble, s'aperçut bientôt que ni le général russe ni ses officiers n'avaient aucune idée du pays où ils allaient faire la guerre; et il lui proposa de lui laisser quelques personnes de son état-major pour lui donner, dans l'occasion, sur les localités qu'elles connaissaient parfaitement, tous les renseignemens dont il aurait besoin. « Mes Cosaques en « sauront bientôt autant qu'eux », avait répondu le Russe. Le baron de Turpin prévoyait que tant d'ignorance finirait par être punie, et il nous engagea fort à hâter notre marche, si nous voulions arriver avant la catastrophe qui devait en résulter. Effectivement le prince de Condé, en approchant de Stokach, ayant envoyé au prince Karsakof le comte Charles de Melet et Boisselier (1), officiers de son état-major, pour annoncer son arrivée, ils furent témoins d'une de ces leçons terribles par lesquelles les Russes ont été enfin amenés à conserver assez d'ensemble

(1) Le même, qui sous le nom de Cornote a commandé un régiment au service du Wurtemberg.

de consistance pour qu'une bataille perdue ne complétât pas leur ruine. Rejetés au-delà du Rhin, les Russes le repassèrent à Schaffouse, brûlèrent le pont, et parquèrent plusieurs jours autour de cette ville, avant qu'on eût pu parvenir à réunir les divers régimens pour les faire camper.

L'armée russe arrivée par la route de Schaffouse à Zurich semble n'en avoir pas connu d'autre; elle se retira tout entière par la route de Zurich à Schaffouse, laissant à découvert celle qui, sur sa droite, portait sur Constance. Il en résulta que le corps qui, après une route de plus de 300 lieues, avait espéré d'avoir en Souabe huit ou dix jours pour se reposer et convertir ses équipages de marche en équipages de guerre, après plusieurs ordres et contr'ordres, reçut enfin celui d'entrer en ligne et d'aller occuper Constance, où il ne tarda pas à être attaqué.

L'affaire de Constance fut mal dirigée, le défaut de disposition ne peut être excusé. La ville, entourée d'un rempart, était à l'abri d'un coup de main, et l'on ne manquait pas d'officiers du génie pour ordonner et faire exécuter toutes les dispositions défensives convenables. Les chasseurs russes de Titof, soutenus par un escadron les hussards de Bauer et un escadron de hussards autrichiens, furent poussés en avant sur la

route de Zurich, par laquelle on attendait l'ennemi. Ils le rencontrèrent sur les hauteurs qui couronnent la ville et le lac, et la fusillade s'engagea immédiatement. De son côté, le duc d'Enghien, avec ses dragons et les deux à trois cents hommes de Durand, se porta sur la route de Saint-Gal. Le général comte de Salgûes occupa la ville avec les grenadiers de Bourbon et deux cents nobles à pied. Ce fut là surtout qu'aucune disposition ne fut prise. Au lieu de faire des barricades en avant des portes, et de couronner les remparts en arrière pour les soutenir et protéger la retraite des troupes portées en avant, il tint les siennes l'arme au bras dans l'intérieur du Paradis, espèce de camp retranché qui couvre la porte de Zurich, et abandonna entièrement la ville. Le régiment noble à pied et les deux compagnies française et suisse, furent placées en réserve dans le faubourg de Saint-Pierre, à la rive droite du fleuve, et en arrière du pont qui joint les deux rives. Vers deux ou trois heures, le prince de Condé fit une reconnaissance sur la route de Zurich. Une fusillade de tirailleurs s'y soutenait depuis quelque temps sans beaucoup de vivacité. L'ennemi avait aussi paru sur celle de Saint-Gal. Après avoir quelque temps amusé le duc d'Enghien, il l'attaqua tou

à-coup avec une telle supériorité de force et une telle énergie, que, violemment rejeté dans la ville, poursuivi de près et ne trouvant aucune réserve à la porte, le duc n'eut pas le temps de la fermer. Il se retira en combattant à travers la ville, et repassa le pont du Rhin.

Tout ceci se passa si rapidement, que le général de Salgues, renfermé dans le Paradis, n'eut le temps de prendre aucune mesure. Dumaine, qui gardait la porte par laquelle on communique de la ville au Paradis, fut surpris et fait prisonnier avec tout son poste. La retraite se trouva donc coupée par les troupes françaises devenues maîtresses de la ville, non-seulement au général de Salgues, mais même aux généraux Bauer et Titof, qui, témoins de ce qui se passait à la gauche, étaient aussi rentrés avec leurs troupes dans le Paradis. Les Russes et les émigrés se consultèrent (1), et on imagina de faire prendre

(1) Bierville, un simple capitaine, car qui voulut prit part à la délibération, proposa de laisser dans le Paradis les Russes de Titof et de Bauer, et de filer avec les émigrés par les remparts jusqu'à la porte Saint-Gal, de s'en emparer, de la fermer, d'y laisser un poste pour la défendre, et de se porter de là dans l'intérieur de la ville, tandis que le général Titof et le duc d'Enghien y rentreraient chacun de leur côté; mais ce coup de vigueur qui pouvait avoir pour résultat d'obliger tous les français entrés dans la ville à mettre bas les armes, demandait pour son exécution une tête aussi jeune que celle qui en avait conçu le projet.

la tête de la colonne par les hussards, qui, balayant les rues au galop, fraieraient à l'infanterie le chemin du pont à travers la ville. Le mouvement commence. Le prince de Condé est prévenu par un soldat qui traverse le Rhin à la nage. Mais bientôt les hussards, accueillis par les coups de fusil qui partent des fenêtres et des rues adjacentes, font volte face, et rentrent en désordre dans le Paradis. Cette vue intimide les grenadiers; formés des débris de cinq régimens, et n'ayant pas encore combattu depuis leur organisation, ils manquaient de cette confiance réciproque les uns dans les autres, qui fait la force des vieux corps. En vain leur major Téon leur crie *que tout est perdu, s'ils ne rappellent leur courage accoutumé.* Cette singulière harangue allait produire un effet bien naturel, mais bien contraire à celui qu'il en attendait, quand un officier, fatigué de cette hésitation, s'avise de crier: « à moi Mirabeau. » A ce mot les braves de la vieille légion se groupent autour de lui; il s'avance avec eux vers la porte de la ville; la compagnie noble prend la tête de la colonne; le reste suit. Aux premiers coups de fusil, les grenadiers français et suisses franchissent le pont, et rentrent en ville. Au milieu de la fusillade, qui s'engage avec vivacité, la musique de Bourbon joue

un air sonaque. Des deux côtés, la ville retentit du même cri, *en avant!* les tambours battent la même charge. Le crépuscule du soir couvre le combat de ses dernières ombres et en augmente le désordre, tandis que l'habitant paisible, renfermé dans sa maison, attend l'issue de la lutte pour ouvrir sa porte au vainqueur.

Au milieu de la ville s'élève un cimetière soutenu en terrasse par un mur qui le couronne à hauteur d'appui; il domine la rue qui passe au pied et que suit la colonne. Les Français établis dans ce réduit la fusillent à bout portant. Le bon vieillard de Salgues est atteint, et tombe des premiers. Cinquante à soixante braves officiers, gentilshommes et grenadiers émigrés, autant de Russes, éprouvent le même sort. Pareil nombre, saisis et entraînés au passage par les soldats français qui les attendent et les assaillent aux débouchés des rues latérales, sont faits prisonniers. Enfin la colonne rejoint les deux compagnies qui ont marché à sa rencontre. Celles-ci s'ouvrent pour la laisser passer, et se reforment derrière les chasseurs à pied russes qui font l'arrière-garde. Une partie de la nuit elles conservent leur position, tandis que les ouvriers de l'artillerie rompent le pont derrière elles. Elles repassent enfin sur les poutres, aux trois quarts

entaillées, avant qu'un dernier coup de hache les ait précipitées dans le fleuve.

Le duc d'Enghien resta en position sur la rive droite jusqu'à l'arrivée sur le lac de Constance de Souvarow, aux troupes duquel le corps se réunit. Un témoin oculaire a rendu compte de l'entrevue de Lindau, et parlé du *dîner* que le feld-maréchal y donna au prince de Condé; mais ce qu'il n'a pas dit, c'est que dans le cours de la conversation on eut besoin d'une carte, et que dans les bureaux du général russe il ne se trouva qu'une carte de poste d'Allemagne. Le trait était assez caractéristique pour être recueilli. Quels immenses progrès a fait faire depuis aux armées russes, l'institution d'un corps d'état-major!

La mésintelligence entre les Russes et les Autrichiens étant arrivée à son comble, Souvarow avait reçu l'ordre de rentrer immédiatement en Russie. Les efforts que fit la cour d'Autriche pour retenir l'armée russe en Allemagne arrêtèrent celle-ci pendant la durée des négociations, d'abord à Augsbourg et ensuite à Prague. Le prince de Condé, qui pendant ce tems avait eu son quartier-général à Landsberg et à Lintz, éprouvait, à retourner en Russie, la même répugnance que tous les individus de son corps. Elle était surtout

extrême de la part des soldats, dont la position est toujours la pire, et qui en avaient surtout fait l'essai dans les affreux logemens qu'ils avaient partagés avec les paysans de la Volhynie. Comme cette disposition des esprits était bien connue du ministre anglais en Allemagne, Wilkam, les différentes haltes de l'armée russe lui avaient sans doute donné le temps d'en informer son gouvernement, et de prendre ses ordres sur les moyens à employer pour déterminer le prince de Condé à rentrer à la solde britannique. Mais il n'est pas vraisemblable que les ministres anglais lui en aient suggéré d'aussi perfides que celui qu'employa l'ex-avocat génevois pour mettre le prince à sa merci. Le comte d'Ecquevilly ne parle pas de cette négociation; il avoue même que le prince garda, relativement à sa correspondance avec le ministre Wilkam, un silence absolu; cette circonstance ajoute à l'extrême probabilité de ce qu'on va rapporter.

Il est difficile d'indiquer bien précisément l'époque à laquelle le prince de Condé avait reçu une lettre de Wilkam, par laquelle il lui proposait de rentrer à la solde d'Angleterre comme un moyen de rester en Allemagne. Le prince avait répondu que, quelque disposé qu'il fût à accepter les offres du ministère britannique, la reconnaissance et

le devoir lui imposaient l'obligation envers l'empereur de Russie de ne prendre à cet égard aucune initiative ; qu'ainsi c'était à ce monarque que le gouvernement anglais devait s'adresser pour obtenir son assentiment ; mais, que même après qu'il aurait été accordé, le passage du corps à la solde anglaise ne pouvait avoir lieu qu'en vertu d'une capitulation qui assurerait à tous les individus qui le composaient un avenir aussi avantageux et aussi certain que celui dont ils avaient l'assurance de jouir en restant au service de l'empereur de Russie. On prétend même que le prince avait ajouté : *qu'il désirait que Paul voulut bien en régler lui-même les conditions.* Il paraît que, d'après une explication aussi franche, Wilkam avait fait connaître au prince, que l'ambassadeur anglais à Saint-Pétersbourg venait de recevoir des ordres conformes aux désirs de S. A. S., et que cette lettre, reçue par le prince le 2 février à 11 heures du soir, le détermina à suspendre le départ de son corps d'armée pour la Russie, départ qui devait avoir lieu le lendemain.

Mais le ministre Wilkam savait bien que, si le gouvernement anglais désirait réunir à sa solde, en Allemagne, le plus de troupes possible, il n'était nullement disposé à contracter avec

elles l'obligation de les y conserver indéfiniment. D'ailleurs, la négociation que le prince désirait qu'on entamât pouvait être longue ou mal accueillie. On s'en tira par une perfidie, et au lieu d'écrire à l'ambassadeur anglais à Saint-Pétersbourg dans le sens qu'on avait communiqué au prince, on l'avait purement et simplement invité à prévenir l'empereur Paul, que le corps de Condé venait de repasser à la solde de l'Angleterre.

D'après le caractère bien connu de Paul, il est facile d'imaginer combien il dut être courroucé d'un manque de procédés aussi marqué, et d'un trait d'ingratitude aussi noir que celui dont le prince de Condé semblait s'être rendu coupable. Dans son humeur, il avait mis à l'ordre du jour que le corps de Condé cessait de faire partie des armées russes, et avait donné ordre au prince Gœrtschakof de le signifier immédiatement au prince, d'aligner la solde jusqu'au $\frac{7}{18}$ mars, date de la lettre qu'il lui écrivait, et de ne rester au quartier-général que le temps nécessaire pour l'apurement de ses comptes. Dans une lettre au prince de Condé, Paul lui exprimait tout son mécontentement; et, toutefois sans doute pour lui montrer combien il lui aurait été facile de se venger de son procédé, il lui faisait cadeau de tout

le matériel qu'il avait fourni à son corps.

Le prince, outré la mortification qu'il éprouva d'avoir été aussi étrangement compromis vis-à-vis un monarque généreux qui l'avait comblé de témoignages d'intérêt, de bonté et de distinction, tant dans sa personne que dans tous les individus qui lui étaient attachés, ressentit un dépit encor bien plus vif de se trouver ainsi à la merci des agens de l'Angleterre. Il invita Wilkam à se rendre à Lintz, pour régler les articles de la capitulation; mais celui-ci, qui ne voulait pas s'exposer aux reproches et aux sollicitations auxquels il serait en but au milieu du quartier-général, prétexta des affaires importantes qui l'empêchaient de s'éloigner d'Augsbourg, où il résidait. Le prince vint l'y trouver; mais, toujours alléguant ses nombreuses occupations, le ministre anglais refusa d'aborder la question, assurant qu'il enverrait incessamment à Lintz le colonel Ramsay, muni de toutes les instructions et des pouvoirs nécessaires pour traiter conformément au désir du prince, qui fut obligé de repartir sans avoir réussi à autre chose qu'à connaître sa destination ultérieure, qui était d'être embarqué à Livourne et d'être jeté sur les côtes de France.

Le colonel Ramsay arriva effectivement à Lintz

quelques jours après le retour du prince : mais il déclara positivement qu'il n'avait aucun pouvoir pour conclure la capitulation, dont on ne manqua pas de lui parler d'abord ; et que toutes ses instructions se bornaient à recevoir le corps à la solde de son gouvernement, sur le pied où *il était entretenu par la Russie.* Toutefois il annonça qu'il allait faire des démarches près de son ministère pour obtenir une amélioration dans le sort des individus, surtout dans celui des officiers subalternes, à qui, lors de la réduction à moitié des appointemens accordés en 1795, l'on avait, comme on le dit alors, *ôté le pain, tandis qu'on n'avait enlevé aux officiers généraux que les broderies.* Une légère augmentation dans les traitemens accordés aux lieutenans et sous-lieutenans fut donc le seul avantage que le corps retira d'être rentré à la solde anglaise. Le colonel Ramsay se refusa, du reste, obstinément à payer la solde, à partir du jour où, par les intrigues des agens anglais, elle avait cessé de l'être par la Russie. La nouvelle comptabilité fut fixée au 1er avril, en sorte que le corps resta sans appointemens et sans subsistance pendant quatorze jours.

Le 19 avril, le prince partit de Lintz, se dirigeant en Italie par Clagenfurt. A deux marches de Trévise, il reçut l'ordre de revenir en Alle-

magne, fut dirigé sur Salzbourg, d'où après un séjour de quelques semaines il fut envoyé pour occuper la position derrière l'Inn, en face de Rosenheim, le général Moreau ayant déjà pénétré sur la rive droite de l'Iser. Le corps y resta à peu près inactif jusqu'au mois de décembre; mais alors l'avant-garde du duc d'Enghien y eut un léger engagement avec celle du général Montrichard, chargé de replier les avant-postes autrichiens au-delà du haut Inn, avant l'affaire de Hohenlinden. Après la perte de cette bataille, le prince de Condé prévit que les Français chercheraient à passer l'Inn vers le point de Neubeuren; il en écrivit à l'archiduc Jean, en se fondant sur ce qu'en 1743 les Français et les Bavarois réunis avaient déjà exécuté au même point une semblable opération. L'évènement prouva que sa prévision était juste.

La retraite s'opéra par Salzbourg, à travers la Styrie, sur Leoben, Bruck et Kapfenberg, où le prince établit son quartier-général. C'est de là, qu'après la signature des préliminaires d'une paix prochaine et pendant l'armistice qui venait d'être conclu, il partit le 18 janvier 1801, pour se rendre à Windisch-Feistritz, où son corps fut licencié. Les agens de l'Angleterre ayant encore donné dans cette circonstance de nouveaux

exemples de leur profonde immoralité, on va entrer à cet égard dans des détails qui ne sont pas généralement connus.

Le jour qui suivit le départ du prince, le commissaire-général anglais Wood le rejoignit, et lui remit une dépêche de Wilkam, qui portait en substance que, son corps était destiné à être embarqué; que toute la cavalerie serait démontée, et qu'en conséquence le commissaire Wood, chargé de la vente de tous les chevaux au profit du gouvernement anglais, resterait dépositaire de ces fonds, sauf au prince à faire ses réclamations à cet égard; mais que, dans tous les cas, les rations cesseraient d'être payées le 31 janvier. L'étonnement du prince fut extrême à la lecture de cette lettre. Comment le ministre Wilkam, qui avait provoqué le passage du corps d'armée à la solde d'Angleterre, qui en avait réglé les conditions et dirigé l'exécution, pouvait-il ignorer, que les chevaux, ainsi que l'armement, l'équipement, et en général tout le matériel du corps d'armée, ayant été donnés en toute propriété par l'empereur de Russie au prince de Condé, le gouvernement anglais n'y avait aucun droit? Comment pouvait-il donc mettre en séquestre des fonds qui ne lui appartenaient pas? Que si des ordres qui semblaient être émanés de lui seul lui

avaient été réellement donnés par le ministère anglais, ne devait-il pas en sentir toute l'injustice, et prévoir que le ministère finirait par en donner la main levée, et qu'en définitive la précipitation avec laquelle on supprimait les rations de fourrages, empêchait le prince de donner à la vente de ses chevaux une publicité qui attirât les concurrens; que c'était ainsi un tort réel qui lui était fait. Le prince, après avoir fait ou fait faire au commissaire Wood toutes ces observations, avait ajouté que le 31 janvier la plus grande partie de sa cavalerie, d'après les itinéraires qu'elle suivait, ne serait pas encore arrivée à sa destination, et qu'ainsi il lui paraissait difficile de prendre des mesures assez promptes pour trouver des acquéreurs. Ce fut alors que Wood lui fit connaître qu'il avait amené avec lui le juif Kaula, entrepreneur des remontes autrichiennes, qui était disposé à faire l'acquisition de tous les chevaux du corps d'armée.

Un pareil aveu démontrait clairement la connivence. Aussi le prince se contenta-t-il de répondre que, *puisque le commissaire-général avait amené avec lui le juif Kaula*, il n'avait plus rien à objecter. Mais il demeurait évident que les prétentions élevées par les agens de l'Angleterre sur le produit de la vente, n'avaient lieu que

pour sauver l'odieux d'une conduite qui privait aussi précipitamment le prince des moyens de faire subsister ses chevaux, pour le forcer à les céder à Kaula au prix qu'il en voudrait bien donner. En paraissant agir ainsi sur une propriété de leur gouvernement, ils pensaient que personne n'avait le droit de s'en plaindre. Il y a lieu de croire que le prince devina le motif qui dirigeait Wilkam; car il refusa l'intervention que ce dernier lui avait offerte près du gouvernement anglais, et S. A. S. fit partir pour Londres le prince Amédée de Broglie, aide-maréchal-général-des-logis, qu'il chargea de ses réclamations.

Il n'entre pas dans mes intentions de répéter sur le fait du licenciement, sur les variations perpétuelles des décisions des commissaires anglais, tout ce qu'on trouvera très au long dans l'ouvrage de M. le comte d'Ecquevilly. Mon but ici n'est que de faire connaître ce qu'il n'a pas dit. Moins avantageusement placé que lui, je ne puis rapporter les pièces officielles dont je n'ai pas eu connaissance; mais au moins je ne tairai rien de ce qui transpira alors. La mission du prince de Broglie n'était pas un secret au quartier-général; l'objet en était connu; la décision du ministère anglais qu'il rapporta fut publique, et causa une joie universelle, parce

qu'elle se rattachait à des intérêts qui étaient aussi chers à la plupart d'entre nous qu'au prince lui-même. Comment M. le comte d'Ecquevilly n'en dit-il pas un mot? Je ne pense pas que ce puisse être une présomption défavorable à ce que j'écris.

Il est difficile de dire si les agens de l'Angleterre s'étaient flattés de déterminer à s'embarquer la totalité du corps ; mais, quelles qu'aient été leurs idées à cet égard, il est certain que, quand ils virent que presque tous les officiers et les gentilshommes s'étaient fait inscrire pour accepter le licenciement qui leur était offert, toutes leurs mesures tendirent à isoler les soldats, afin qu'ils ne fussent pas entraînés par l'exemple et les discours des uns et des autres. Dans cette vue, ils se pressèrent de payer et de faire éloigner les officiers et gentilshommes licenciés, ne laissèrent dans les corps que le petit nombre d'officiers qui consentaient à rester à leur service. Surtout ils évitèrent de se prononcer sur la gratification que leur gouvernement accordait aux simples soldats, afin que, craignant de se voir tout-à-coup abandonnés et licenciés à l'extrémité orientale de l'Allemagne, sans moyen de revenir sur le Rhin, ils se déter-

minassent plus facilement à contracter un nouvel engagement.

La position du prince de Condé était embarrassante. D'un côté, il ne pouvait se prononcer ouvertement contre les mesures que prenaient les commissaires anglais ; de l'autre, outre qu'il répugnait à la noblesse de son caractère d'abandonner des braves dont l'abnégation était d'autant plus méritoire que la cause qu'ils avaient défendue avec tant de valeur n'était pas précisément la leur, il devait à sa gloire de ne pas laisser l'Europe, et surtout la France, imaginer qu'il avait mis à la merci des Anglais toute la partie non noble de son corps, et la calomnie répandre ou seulement insinuer qu'il la leur avait vendue. Il résolut donc d'employer tous les moyens qui seraient en son pouvoir pour rendre ces malheureux à leurs familles, ou au moins pour leur donner les facilités de s'en rapprocher. Dans cette vue, comme il fallait les détourner de s'engager avec l'Angleterre, les chefs de corps et quelques officiers furent chargés sous-main de leur mettre sous les yeux les différens motifs qui, dans leur propre intérêt autant que dans celui de la gloire du prince, devaient les déterminer à rentrer en France, où ils seraient accueillis de préférence

à aucun de nous. Mais dans le même moment, un petit nombre d'autres officiers que rien n'attachait puls à la France, séduits par la promesse que les commissaires anglais avaient faite du grade et des appointemens de capitaine à tous ceux qui leur amèneraient cinquante hommes, travaillaient en sens contraire l'esprit des soldats pour les engager à les suivre. Ils les excitèrent contre ceux qui les en détournaient; et on vit alors, comme en 1791, mais par des motifs bien différens, de vieux officiers, forcés de quitter leurs soldats révoltés, venir chercher un asile au quartier-général du prince de Condé. Débarrassés de presque tous leurs officiers, bientôt les soldats y affluèrent également; mais ici la partie ne fut plus égale, ni les meneurs anglais les plus forts. Il nous fut dès-lors possible de faire entendre raison à quelques soldats qui nous aidèrent ensuite à ramener les autres.

Mais ce fut dans le cœur et la générosité de notre auguste et respectable chef, que nous trouvâmes nos auxiliaires les plus puissans. Le prince Amédée de Broglie était de retour de Londres, apportant l'ordre du ministère anglais à ses commissaires de remettre à la disposition du prince de Condé le prix des chevaux et de tout le matériel. Un ordre du jour fit alors con-

naître que S. A. S. destinait tout l'argent qui en proviendrait à être distribué aux soldats et à tous ceux à qui les commissaires anglais n'avaient pas accordé de gratification de licenciement. Dès ce moment, l'amour de la patrie eut la liberté et les moyens de se prononcer; et il n'y eut que 450 à 500 soldats, la plupart étrangers recrutés en Allemagne et en Pologne, qui se déterminèrent à s'embarquer et à rester au service britannique.

Pendant ce temps, le commissaire Wood ne se tenait pas pour battu. Il fit connaître au prince que S. A. S, ayant à Vienne avec un Juif un procès en instance, il lui était impossible de se dessaisir du prix des chevaux, parce que cet argent devait servir à payer l'objet et les frais du procès si le prince venait à le perdre. S. A. S. avait répondu à cette impertinence par la menace de faire repartir pour Londres, et à l'instant même, le prince de Broglie, si l'on ne consentait pas sur-le-champ à lui remettre son argent. Wood s'était alors rabattu à demander que le prince voulut bien de préférence l'employer à donner des supplémens de gratification aux vieillards et aux estropiés; et, comme on lui avait demandé de quel droit il disposait ainsi de la propriété du prince, il avait

promis de donner à Kaula l'ordre de payer.

Pour mettre dans tout son jour la bonne foi du commissaire Wood, il est nécessaire de faire connaître quel était le procès que le prince soutenait à Vienne contre un Juif, ou pour mieux parler, quel procès ce dernier lui avait intenté. Ce Juif était un fournisseur qui, en 1796, avait passé un marché pour la livraison au corps de Condé d'une certaine quantité de chevaux de remonte, dont le prix devait lui être payé par l'Angleterre Mais, dans la vue de diminuer d'autant ses charges, il avait demandé qu'on reçut ses chevaux à Ulm, où commençait alors la ligne des magasins autrichiens. Comme, pour mettre à cette réception tout le soin qu'elle exigeait, il aurait fallu envoyer à Ulm les officiers de l'état-major-général de la cavalerie, les vétérinaires, et les membres de l'administration qui devaient l'exécuter et se constituer en frais, pour en éviter au fournisseur, il avait été convenu qu'on ne ferait partir pour Ulm qu'un détachement, et que l'officier qui le commanderait serait chargé de la signature des bons de fourrages à chaque étape, et de la conduite des chevaux jusqu'à leur arrivée au quartier-général du prince où seulement ils seraient définitivement reçus. En se chargeant des chevaux à Ulm, l'officier en avait donné

un premier reçu, qui n'emportait que l'obligation de les représenter au moment de la réception ; et, après qu'elle avait eu lieu, l'administrateur chargé de cette opération en avait donné un second de tous les chevaux acceptés : mais il avait négligé de retirer le premier. C'était donc en vertu de ces deux pièces essentiellement différentes qui étaient restées entre ses mains, que le Juif avait voulu se faire payer deux fois sa fourniture par les commissaires anglais, et qu'à leur refus il avait intenté un procès au prince. Tous ces faits, et la mauvaise foi du Juif, étaient d'ailleurs parfaitement connus du commissaire Wood.

On s'imagine peut-être que l'argent réclamé par le prince de Condé lui fut immédiatement remis ; mais il n'était pas au bout des tracasseries qu'on lui suscitait. Dans le marché conclu entre le comte d'Ecquevilly et Kaula au prix de sept louis par cheval sellé et bridé, il avait été stipulé que le paiement aurait lieu en *monnaie sonnante*, pour éviter qu'il ne prétendît s'acquitter en billet de banque. Or, il existait alors en Autriche, pour servir à l'échange de ces billets, une monnaie de pièces de douze kreutzers, qui était de bas aloi, et que pour cette raison on appelait par dérision

eisernene Stüke (pièces de fer). Plus tard, le gouvernement autrichien les retira de la circulation et les fit refrapper au titre de sept kreuzers, qui était encore presque le double de leur valeur intrinsèque. Kaula prétendit que ces pièces étaient *klingende-Münz*, monnaie sonnante, et voulut les faire servir à effectuer en entier le paiement de la somme qu'il devait. Il fallut encore négocier et menacer, pour lever cette dernière difficulté; enfin elle le fut, et la somme finit par être payée en très-belle monnaie, dont six mille ducats de Hollande ou d'Autriche nouvellement frappés, et sortant visiblement de la monnaie de Vienne. Ils reçurent la noble destination que leur avait donnée le prince, et ce fut seulement alors que les commissaires anglais firent connaître, que leur gouvernement accordait aux soldats un mois de solde en gratification, et deux mois à ceux qui seraient âgés de cinquante ans, ou qui auraient des blessures graves.

On a prétendu dans le temps, que, lorsque le duc de Berri accompagna jusqu'à Vienne son frère le duc d'Angoulême, qui se rendait auprès du roi, l'empereur François II fit aux deux princes compliment sur la bonté des chevaux du corps qu'il avait achetés en totalité, se féli-

citant de les avoir eus à très-bon marché. L'anecdote est manifestement fausse : car comment imaginer qu'un commissaire général anglais, un juif, et les ministres d'un empereur romain toujours auguste, se fussent associés pour mettre au rabais la seule propriété qui restât à un prince malheureux, et qu'encore il tenait de la générosité d'un grand monarque.

FIN.

TABLE.

Pages.

INTRODUCTION. 1

Chap. I. — Le corps de Condé passe à la solde russe. Projet d'établir une colonie d'émigrés français dans le gouvernement de Tauride. 21

Chap. II. — Départ du corps d'armée et de la commission. Entrée de cette dernière en Russie. Son arrivée à Kaminiek Podolski. Continuation du voyage jusqu'à Ekaterinoslaw. 46

Chap. III. — Arrivée et séjour à Ekaterinoslaw, jusqu'au départ pour visiter le terrain de la colonie. 72

Chap. IV. — Départ pour visiter le terrain de la colonie. 113

Chap. V. — Rapport à Monseigneur le prince de Condé de la reconnaissance faite du terrain destiné à l'établissement de la colonie d'émigrés par les commissaires de S. A. S. 169

Chap. VI. — Renseignemens donnés par un associé du comte de Clermont-Tonnerre. Ils sont rectifiés par d'autres obtenus d'un cultivateur célèbre dans le pays. 196

Chap. VII. — Voyage en Crimée. Séjour chez Rosenpflanzer. Arrivée dans la presqu'île. 249

Chap. VIII. — Arrivée à Achmetczet. Séjour en Crimée. Départ pour Dubno. 286

Chap. IX. — Projet d'un établissement en Tauride. 316

Conclusion. — Retour du corps de Condé en Allemagne. Il se bat à Constance. Il est licencié. 354

FIN DE LA TABLE.

00083790

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 16 January, 2016